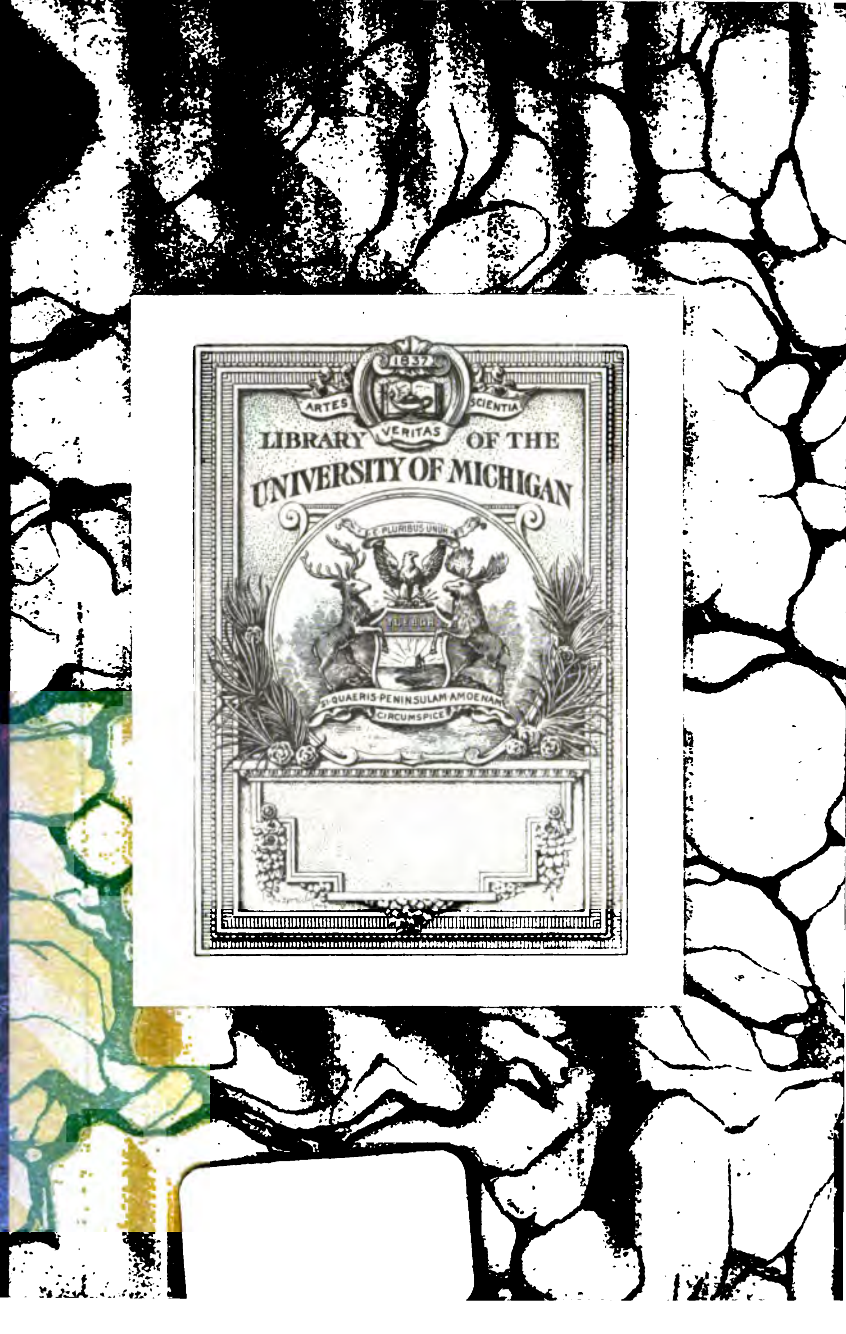
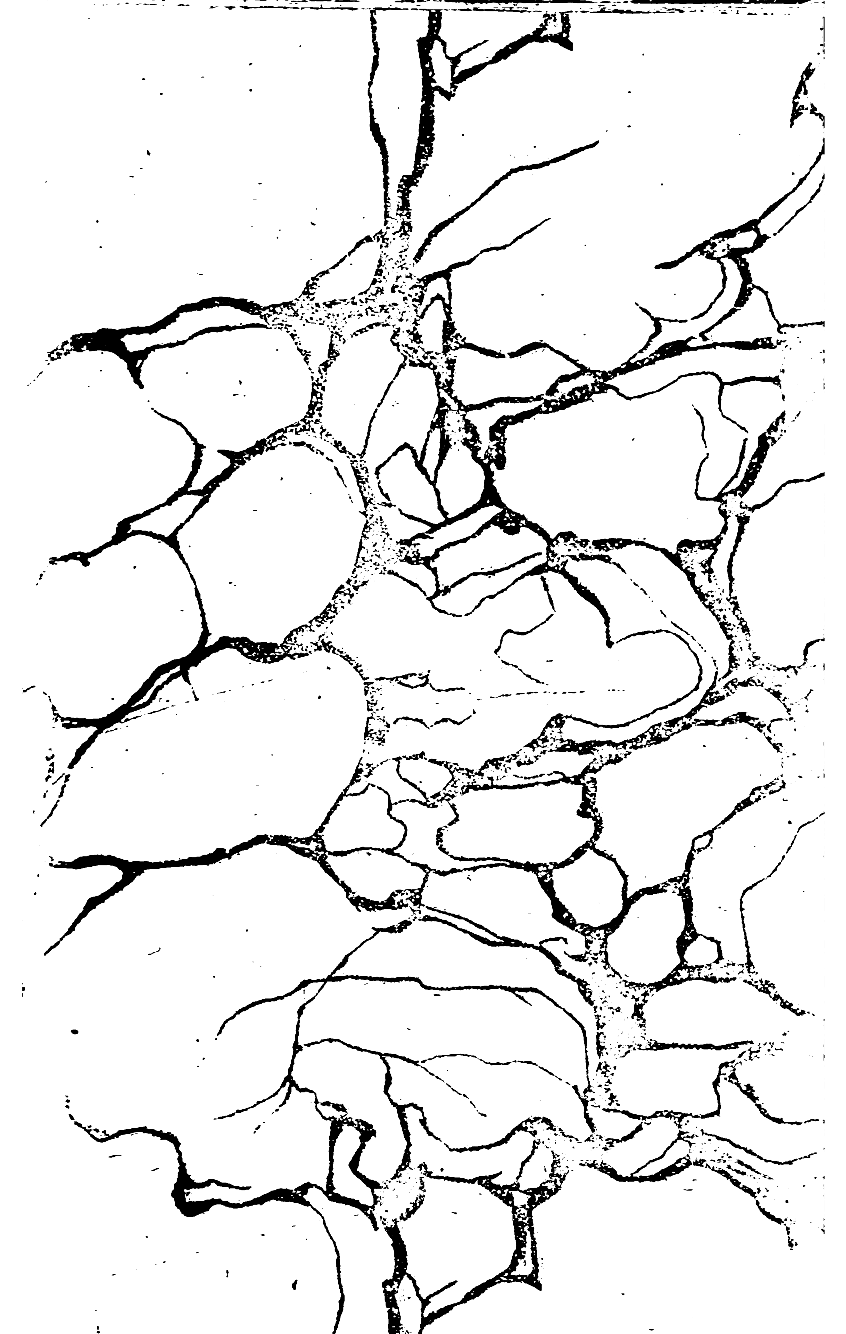



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



DU MÊME AUTEUR

Roman, Théâtre, Poèmes

SIXTINE, 2e édition. 1 vol. gr. in-18. . . . . 3.50
LE PÈLERIN DU SILENCE, 2e éd. 1 vol. gr. in-18. . . . . 3.50
LES CHEVAUX DE DIOMÈDE, 2e éd. 1 vol. gr. in-18. . . . . . . 3.50
D'UN PAYS LOINTAIN. 1 vol. gr. in-18. . . . . 3.50
LE SONGE D'UNE FEMME, 2e éd. 1 vol. gr. in-18. . . . . 3.50
HISTOIRES MAGIQUES, 2e éd. 1 vol. in-12. . . . . 3.50
PROSES MOROSES, 2e éd. 1 vol. in-24. . . . . 3 »
THÉODAT. 1 vol. in-12. . . . . 2.50
LE VIEUX ROI. 1 vol. in-12. . . . . 2.50
ORAISONS MAUVAISES, poème. 1 vol. in-8. . . . . 2.50
LES SAINTES DU PARADIS, petits poèmes avec 29 bois originaux de G. d'Espagnat. 1 vol. in-12 cavalier. . . 6 »
LILITH, 2e édition, 1 vol. gr. in-18. . . . . 3.50
SIMONE, poème, 1 vol. in-16 couronne. . . . . 3 »

Critique

LE LATIN MYSTIQUE (Étude sur la Poésie latine du moyen âge), 3e édition. 1 volume in-8. . . . . 10 »
LE LIVRE DES MASQUES (Ier et IIe) (gloses et documents sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui, avec 53 portraits par F. Vallotton), 2e édit. 2 vol. gr. in-18. Chaque volume. 3.50
ESTHÉTIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, 2e édition, 1 vol. gr. in-18. . . . . épuisé
LA CULTURE DES IDÉES, 2e édit. 1 vol. gr. in-18. . . . . 3.50
LE CHEMIN DE VELOURS, 2e édit. 1 vol. gr. in-18. . . . . . . 3.50
LE PROBLÈME DU STYLE, 2e édit. 1 vol. gr. in-18. . . . . . . 3.50
PHYSIQUE DE L'AMOUR. *Essai sur l'instinct sexuel*. 5e édit. 1 vol. in-18. . . . . 3.50

ÉPILOGUES

RÉFLEXIONS SUR LA VIE

1899-1901

DU MÊME AUTEUR

Roman, Théâtre, Poèmes

SIXTINE, 2e édition. 1 vol. gr. in-18. .... 3.50
LE PÈLERIN DU SILENCE, 2e éd. 1 vol. gr. in-18. .... 3.50
LES CHEVAUX DE DIOMÈDE, 2e éd. 1 vol. gr. in-18. ...... 3.50
D'UN PAYS LOINTAIN. 1 vol. gr. in-18. .... 3.50
LE SONGE D'UNE FEMME, 2e éd. 1 vol. gr. in-18. .... 3.50
HISTOIRES MAGIQUES, 2e éd. 1 vol. in-12. .... 3.50
PROSES MOROSES, 2e éd. 1 vol. in-24. .... 3 »
THÉODAT. 1 vol. in-12. .... 2.50
LE VIEUX ROI. 1 vol. in-12. .... 2.50
ORAISONS MAUVAISES, poème. 1 vol. in-8. .... 2.50
LES SAINTES DU PARADIS, petits poèmes avec 29 bois originaux de G. d'Espagnat. 1 vol. in-12 cavalier... 6 »
LILITH, 2e édition, 1 vol. gr. in-18. .... 3.50
SIMONE, poème, 1 vol. in-16 couronne. .... 3 »

Critique

LE LATIN MYSTIQUE (Étude sur la Poésie latine du moyen âge), 3e édition. 1 volume in-8. .... 10 »
LE LIVRE DES MASQUES (Ier et IIe) (gloses et documents sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui, avec 53 portraits par F. Vallotton), 2e édit. 2 vol. gr. in-18. Chaque volume. 3.50
ESTHÉTIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, 2e édition, 1 vol. gr. in-18. .... épuisé
LA CULTURE DES IDÉES, 2e édit. 1 vol. gr. in-18. ...... 3.50
LE CHEMIN DE VELOURS, 2e édit. 1 vol. gr. in-18. ..... 3.50
LE PROBLÈME DU STYLE, 2e édit. 1 vol. gr. in-18. ...... 3.50
PHYSIQUE DE L'AMOUR, *Essai sur l'instinct sexuel*, 5e édit. 1 vol. in-18. .... 3.50

ÉPILOGUES

RÉFLEXIONS SUR LA VIE

1899-1901

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Sept exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 7.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



REMY DE GOURMONT

—

Epilogues

— *RÉFLEXIONS SUR LA VIE* —

DEUXIÈME SÉRIE

1899-1901

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMIV

A

Alfred Vallette

1899

Le Parti des Intellectuels. — On lit dans une lettre de Balzac (1) : « Je suis peut-être à la veille de commencer une existence politique qui pourrait, avec le temps, me donner une certaine influence, si elle ne me faisait pas arriver à une grande position, mais qui n'a rien qui me tente, tant elle me semble hors de mes goûts et de mes habitudes d'esprit et de caractère. Des hommes puissants par la volonté et influents par la position, des hommes d'Etat, deux journaux m'ont fait sonder; l'un d'eux a

(1) A Madame Hanska, à Ischl (Autriche). Paris, 11 août 1835.

beaucoup d'abonnés, non seulement en France, mais en Europe. En se réunissant, ils deviendraient un pouvoir, avec un chef intelligent et capable surtout; il faudrait y associer deux autres journaux et en fonder un cinquième ! avec cela, trouver des combinaisons, des *attractions*, comme disent les Anglais, pour obtenir la faveur du public et de manière à écraser, par leur supériorité, les autres journaux qui tomberaient devant eux comme les feuilles d'automne balayées par le vent du nord! Ils s'assureraient ainsi la popularité par des abonnements et feraient, tôt ou tard, triompher le parti qu'ils appuient et représentent. Comment nommerions-nous ce parti? *That is the question*... Voyons!... le parti des *intelligentiels*, cela vous va-t-il ?... ou simplement des *intelligents*. Cela vous va mieux, n'est-ce pas? Le nom prête peu à la plaisanterie, et, en ce pays-ci, la vanité étant toujours la maladie endémique du sol, on serait flatté d'y appartenir... » La ressemblance s'arrête là, entre l'utopie de Balzac et la ligue piétiste qui fonctionne actuellement. Balzac entendait, en effet, « une presse qui n'aurait rien de désordonné, rien d'aveugle, et qui n'accepterait que des idées favorables au progrès, au développement et au bien-être moral et matériel du pays ».

De quoi s'agissait-il vraiment, je n'en ai aucune idée; seul M. de Louvenjoul pourrait nous donner des renseignements sur ce parti mystérieux demeuré dans les limbes, et qui, d'ailleurs, n'a peut-être jamais existé, même en projet, que dans l'imagination prodigieuse et fiévreuse du grand romancier. On peut cependant supposer, étant données les idées de Balzac, qu'il songeait à un parti de la Force, opposé aux partis de l'Utopie; ses intellectuels (il ne put trouver le mot) auraient donc été les adversaires des intellectuels d'aujourd'hui, croyants fâcheux qui s'exaspèrent à violer avec des mots la porte de bronze du paradis social. Avez-vous la foi? C'est le moment : on va recommencer le christianisme, voici les apôtres en redingote noire, voici Salente et voici la Nouvelle Jérusalem! Car l'Affaire n'est plus du tout judiciaire, elle est devenue religieuse. Il y a là un fait de fanatisme religieux dont la psychologie est obscure. Faut-il diagnostiquer une sorte de maladie collective de la persécution, ou une de ces terreurs paniques qui réveillent soudain comme un fantôme tous les étages d'une maison endormie? Mais à quoi bon disserter sur toutes ces questions? On n'y comprendra peut-être rien d'ici cent ans. Je crois cependant qu'on pourrait les clarifier un

peu en admettant décidément une lutte inconsciente entre la Vie et l'Utopie, entre les idées chrétiennes et les idées païennes, le paganisme représentant, dans cette opposition, l'amour tout matériel, tout sensuel du sol et de ce qui est né du sol : race, mœurs, monuments, art, littérature, tradition. Tout cela est naturellement indifférent aux utopistes, lesquels, sans le savoir, professent toujours la vieille maxime de Jésus : mon royaume n'est pas de ce monde.

Paganisme, non; cela n'éveille plus qu'une idée de musée et d'archéologie, et il faudrait des centaines de pages, qui ne seraient pas lues, pour donner à ces syllabes la plénitude de leur sens naturel. Alors, ayant cela de commun, par hasard avec Balzac, je ne trouve aucun mot pour qualifier un état d'esprit qui cependant n'est pas unique. Il s'agit d'une sorte d'agnosticisme où il y aurait de l'indifférence, du dégoût et de la pitié; il s'agit de gens qui aiment bien la justice et la vérité, mais à condition qu'on n'en parle jamais, parce qu'ils n'y croient guère, qui ne sont ni anti-patriotes ni nationalistes, qui s'intéressent à Dreyfus comme à tous les innocents hypothétiques cloîtrés dans les bagnes, qui n'ont pas une confiance infinie dans les conseils de guerre, mais ne croient pas davantage

à l'infaillibilité ni à la sérénité des robes rouges, qui ne lisent pas avec un moindre déplaisir *la Libre Parole* que *l'Aurore*. Il y a d'agnostiques camelots qui ne veulent rien savoir; agitant d'une main *la Patrie* et de l'autre *les Droits de l'Homme*, ils passent réunissant dans un même hurlement le pour et le contre, l'être et le non-être; l'exemple est bon, mais dans une cervelle bien organisée la fusion des deux cris se fera par leur absence même.

Février.

129

Lettres devinées : M.* à M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française.** — « Vous avez lu, Monsieur, dans un journal du soir, un petit article où une de vos récentes allocutions était assez sottement prise à partie. Eh bien, cet article est de moi; je l'avoue, en vous priant d'écouter mes humbles explications. Je n'ai aucun talent, mais je ne suis pas stupide; je n'ai pas d'idées, mais j'ai des diplômes, et, chose rare dans la presse d'aujourd'hui, quand je parle,

avec une emphase (ridicule, j'en conviens), de Cicéron et de Démosthène, je parle de citoyens dont je connais la vie et d'écrivans dont j'étudiai les œuvres, pour obéir aux programmes de l'Université. Quand je cite du latin, c'est avec correction et à propos; si je dis : « le *suave mari magno*... du poète antique » je n'ignore pas que ce poète est Lucrèce. Cela fait qu'on m'estime dans les journaux graves et que l'on m'y confie volontiers la rédaction des entrefilets auxquels le pédantisme qui m'est naturel confère une certaine autorité pour nos abonnés de province. Parfois on me demande de l'esprit, un esprit particulier à la maison, quelque chose comme le rire d'un pasteur calviniste qui se serait grisé avec de la bière de ménage. Cet esprit-là, que j'atteins assez facilement dans mes bons jours, je ne l'avais même pas quand je voulus railler votre goût pour les Belles-Lettres. Après le *suave mari magno*, je trouvai ceci : « L'air est connu. Mais ce n'est pas une raison pour que certaines oreilles n'y prennent pas, comme à *la Dame Blanche*, un plaisir extrême. » C'est bien le ton qu'il fallait, mais affaibli par une mauvaise digestion et par la conscience que j'avais d'écrire des sottises vraiment trop grosses et d'une jovialité vraiment trop lugubre. Notre

journal est, vous le savez, l'organe attitré du cléricalisme laïque ; on y défend les bons principes, tous ces principes sans lesquels on ne pourrait concevoir, quand on est sénateur, une société civilisée ; on y vénère une grande quantité d'expressions latines telles que le *statu quo*, le *beati possidentes*, le *ne varietur*, ou anglaises comme *time is money*, ainsi que tous les mots honorables du dictionnaire (de l'Académie), *administration*, *constitution*, *révolution*. Pour ce dernier mot, à la vérité, on ne s'en sert jamais qu'au prétérit ; il indique pour nous le fait accompli, quelque chose comme le déluge ou le massacre des Innocents ; que les événements qu'il contient puissent se reproduire, nous ne le croyons pas, parce que ce n'est pas notre intérêt et aussi parce que nos abonnés sont d'excellents fonctionnaires, soucieux de toucher leur pension de retraite. En littérature, nous évoluons de M. Claretie à M. Albert Sorel, de la rue de Richelieu au jardin du Luxembourg ; on ne saurait être plus libéral, et là-dessus je n'ai rien dire. Ces messieurs de la rédaction écrivent fort bien ; il n'est pas jusqu'aux notices scientifiques qui n'y témoignent d'une belle culture et d'un goût parfait : ainsi nous ne manquons jamais d'appeler les animaux domestiques par leurs noms les plus

nobles. Pour nous, les bœufs sont des bovidés, les chevaux, des équidés, les moutons, des ovidés; vous voyez le genre; il n'est pas vulgaire. J'avais donc lieu d'être satisfait d'appartenir à un journal aussi sérieux, aussi solide, aussi prudent, aussi riche, aussi respectable en un mot, lorsque vint à éclater la malheureuse affaire... je n'insiste pas, car je ne partage pas vos idées sur ce point; en effet, moi, je suis de Genève... On s'est donc mis à me suggérer des articulets politiques, à moi humble rongeur de livres ! Et j'ai, tout comme les maîtres du genre, émis des vœux respectueux, mais fermes, touchant l'avènement de la Justice et de la Vérité. Les temps sont proches, me disait le président du conseil (d'administration); le renouvellement de janvier est un des plus importants de l'année; il faut que tout le monde donne! C'est ainsi, Monsieur, que je fus amené à blâmer avec une véhémence presque discourtoise quelques-uns de vos propos. J'en ai du regret. Non pas que je rougisse d'avoir dit à peu près le contraire de ma pensée. Cela m'arrive constamment; j'obéis au milieu; et d'ailleurs je pense si peu que si je n'exprimais que ma pensée propre je n'aurais pas souvent grand'chose à dire. J'ai du regret, parce que ce qu'on m'a fait dire est tout de

même trop bête. Non je ne suis pas de Genève au point de croire que Démosthène et Cicéron doivent à leurs intrigues politiques la meilleure part de leur gloire ; je n'ignore pas qu'ils seraient l'un et l'autre parfaitement inconnus s'ils n'avaient laissé des écrits qui, à travers les siècles, ont témoigné de leur génie ; et je n'ignore pas davantage que, si l'auteur des *Tusculanes* avait dédaigné de descendre dans le forum, l'histoire romaine n'en serait pas changée. On m'a fait dire qu'Aristote a rendu plus de services à l'humanité en enseignant la politique à Alexandre le Grand qu'en rédigeant sa prodigieuse encyclopédie ; que Pline l'Ancien a mieux mérité des hommes comme amiral que comme compilateur ; que la gloire de Bossuet c'est d'avoir discuté avec le pasteur Claude ; que la gloire de Lavoisier, c'est d'avoir été guillotiné ; que la gloire de Chateaubriand, c'est d'avoir été ministre des affaires étrangères ; et la gloire de Gœthe, d'avoir été chancelier du duc de Weimar ; et la gloire de Victor Hugo, d'avoir été l'un des proscrits du Deux-Décembre ; que M. Duclaux, président de métingue, éclipse Pasteur ; que l'attitude présente de M. Gaston Paris est plus utile à l'Europe que ses admirables travaux sur l'ancien français ; et que vous, enfin, vous n'avez mérité d'être inscrit

au catalogue des hommes dignes de mémoire que le jour où vous vous êtes affilié à une ligue politique. On m'a fait dire tout cela et bien d'autre chose, et j'ai honte! Vous vous rappelez ma misérable phrase : « M. Boissier a éprouvé le besoin d'opposer à la stérilité de l'action sociale ou politique l'utilité supérieure des recherches d'érudition... » Vous ne sauriez croire combien relue loin du bureau de rédaction, elle me paraît stupide avec sa prétention grossière à l'ironie! Je sais ce que c'est que la politique et j'en connais le personnel d'aujourd'hui : les savants, les érudits, les poètes et les philosophes y sont fort déplacés; ces dilettantes du balai ne réussissent qu'à se salir à la boue dont ils sont impuissants à débarrasser les avenues sociales. Il me semble qu'on ne peut être utile qu'en exerçant un métier, une fonction, un état, avec talent et, à défaut de talent, avec conscience et persévérance. L'homme qui abandonne ses livres pour aller hurler avec le peuple témoigne ainsi qu'il s'est trompé en choisissant jadis la carrière de l'étude; il devient inférieur à lui-même, à son métier, à sa destinée et il ne sera utile à personne, ni à lui-même, et à rien, ni au peuple, car on ne remplit pas bien deux fonctions à la fois dans la vie : les amphibies ne vivent parfaitement ni dans l'eau ni sur

terre. Voilà ma vraie pensée ; c'est-à-dire voilà l'opinion que j'aurais exprimée, si on m'avait laissé libre de choisir dans ma mémoire celle qui convenait le mieux à mes habitudes studieuses. Car j'aime l'érudition, quoique je n'y aie jamais brillé ; il y faut des qualités d'imagination et d'ingéniosité qui me sont bien étrangères. Présentement j'essaie de mon mieux d'entrer dans la manière de M. Jules Lemaître, celle qu'il a rejetée comme un vieux juste-au-corps ; mais les manches sont étroites et je crois que jamais je ne pourrai le boutonner sur mon ventre d'homme rassis. Alors je chercherai : peut-être suis-je destiné à chercher toute ma vie, à essayer successivement tous les vieux habits démodés ! Peu importe, si, grâce à ces défroques, je réussis à faire illusion aux hommes dont il faut que je me ménage le suffrage ! Je n'ai pas d'autre prétention que de conquérir un semblant d'estime pour l'apparence de mes talents. C'est vous dire, Monsieur, que je suis prêt à faire tout ce qui vous serait agréable, et que je rétracterais mon fâcheux article, si vous le désirez et s'il en valait la peine. »

130

Chronique de la dépopulation. — Deux médecins ont fait, dans un quartier pauvre, une enquête sur les familles très nombreuses. Ils ont interrogé les parents, les pères surtout: pourquoi avez-vous tant d'enfants ? Mais la plupart ne comprenaient pas. Ils ignoraient qu'on puisse à la fois, en amour, agir et réagir, et leurs idées, à ce sujet, pourraient très bien s'exprimer par la phrase de Fénelon : l'homme s'agite et Dieu le mène. Cette petite enquête est intéressante; elle prouve une fois de plus que la fécondité est, très souvent, liée, chez l'homme, à l'ignorance du malthusianisme, de ces pratiques que l'hypocrisie anglaise, toujours ingénieuse, appelle contrainte morale, *moral restraint !*

131

Une manifestation de la pudeur. — Cette vertu, on le sait, aime l'ombre et le mystère; aussi quand elle fait parler d'elle, c'est au moyen de lettres anonymes et de dénonciations pudiques. Une jeune danseuse fort jolie s'amu-

sait, l'été passé, en quelque villa des environs, à régaler ses amis du spectacle de ses études ; c'était le soir, et la fenêtre ouverte permettait aux passants d'être indiscrets. Certains, qui le furent, se vengèrent de leur plaisir. Oh! que l'on voudrait qu'un tyran de légende eût évoqué l'affaire et appelé devant le peuple — le bon peuple des légendes — les deux parties, sans autres vêtements que leur conscience! Alors montrant nue l'accusée toute belle et nus les délateurs grotesques : « Voici ceux qui se plaignent d'avoir aperçu un soir, par le hasard d'une fenêtre et d'une robe complaisante, un peu de la peau de celle-là! »

Mars.

132

Lettres devinées : M. Allard, député, à M*, publiciste, à Toulon.** — « Je vous avais moi-même télégraphié l'analyse sommaire de mon discours du 31 janvier, telle que donnée par *le Temps* :

« M. *Allard* répond que l'Eglise a toujours été l'ennemie de la Science. Depuis Constantin

jusqu'à la Révolution française, il n'y eut pas de science ; elle n'a commencé à refleurir qu'à cette époque, préparée du reste par la pléiade de penseurs à laquelle appartenaient Voltaire, Diderot et Rousseau. » (*Applaudissements à l'extrême-gauche. — Exclamations ironiques à droite.*) Cela suffisait. Votre commentaire est tout à fait maladroit. Au lieu de développer l'idée générale contenue dans la première phrase de la dépêche, et cela en termes connus, accessibles à tous, suffisamment déclamatoires et indignés; au lieu de parler, comme il convient, du cachot de Galilée et du bûcher de Dolet, des mystères de l'Inquisition, de toutes les belles histoires, enfin, avec quoi nous élevons l'âme du peuple depuis cent ans et qui sont irréfutables, étant des romans ; au lieu de rester dans le lieu commun anti-clérical et dans le poncif révolutionnaire, vous avez voulu préciser et innover, vous vous êtes mis en tête de prouver sérieusement qu'avant 1789 il n'y avait nulle science, nulle culture scientifique, nul désintéressement intellectuel; et pour achever de me rendre ridicule en faisant trop connaître mon improvisation malheureuse, vous insistez avec une lourdeur vraiment dérisoire sur ce que doit la science à Voltaire, à Diderot, à Jean-Jacques Rousseau !

Ce que la science doit à Rousseau ! Assurément elle lui doit moins qu'au P. Mersenne, qui était minime, et l'ami de Gassendi, de Descartes et de Hobbes. Croyez-vous vraiment, à Toulon, que Copernic, qui était chanoine, et Newton, qui était dévot, ont moins enrichi l'esprit humain de notions positives que Voltaire, Diderot, d'Alembert et le marquis de Condorcet ?

Je n'avais dit que des sottises vagues, oratoires (et même éloquentes, je dois l'avouer), des sottises fluides, sonores, impondérables ; les vôtres sont précises, matérielles, énormes et lourdes. Pour traiter de telles questions, mon cher***, il faut une autre intelligence que la nôtre et une élévation d'esprit qui ne nous a pas été départie, heureusement. Si j'étais un homme supérieur, je ne serais pas député de Toulon, et cela serait fâcheux pour moi, pour Toulon, pour la France, que je ne pourrais pas illuminer de mes discours et de mes interruptions.

Il doit y avoir une différence radicale — c'est le mot — entre l'esprit religieux et l'esprit scientifique ; je le sens, mieux que je ne le comprends. En somme, la science est pour moi une religion ; je crois à la Science, comme l'abbé Lemire croit au mystère de l'Incarnation, et je suis incapable de justifier ma croyance par des raisons qui ne

soient pas purement sentimentales. Mon vocabulaire scientifique ne diffère pas beaucoup de celui de mon collègue; il se compose de mots abstraits que je suis incapable d'expliquer et d'un tas de formules qui sont sans doute aussi vaines que les siennes. Je dis : les martyrs de la Science; je dis la Science est infaillible, la Science a tiré le monde des ténèbres de l'erreur, rien ne peut prévaloir contre la Science. Toutes ces phrases-là, à un mot près, sont dans le catéchisme que je faisais répéter à ma petite fille, pendant les dernières vacances. Nous ne sommes peut-être que des bigots d'une autre sorte, dont la crédulité est exploitée par un clergé de professeurs et de savants, qui rit de nous voir aussi dociles.

Quand je pense à cela, j'ai un peu honte de moi-même, car, enfin, tout en détestant les religions, j'ai une religion. Je maudis la superstition et je crois sans examen une quantité d'affirmations scientifiques qui, demain, seront des sottises. On m'a dit que les théories darwinistes sont à l'agonie : que vais-je devenir, moi qui suis darwiniste comme on est musulman, avec fanatisme, avec violence? Il paraît qu'un certain M. Quinton se propose de prouver que les oiseaux seraient l'espèce animale qui est advenue la der-

nière et que l'homme, au lieu d'être le résultat de la lente évolution de toute l'animalité, remonterait aux âges les plus lointains. J'ai de bonnes raisons pour croire (toujours croire !) que ce sont là des impostures, mais j'avoue que j'en suis tout indigné. Je comprends la haine de l'Eglise contre les hérétiques. Ce M. Quinton dérange ma quiétude. Il me gêne. Il touche aux habitudes de mon cerveau, de mon langage. Il nuit à mes intérêts électoraux.

Et voilà ce que vous n'avez pas compris, mon cher***, c'est que toute ma vie publique est subordonnée à mes intérêts électoraux. Vous êtes encore trop neuf dans le métier de journaliste préfectoral pour bien comprendre la nécessité où les mœurs nous réduisent de paraître beaucoup plus bêtes que nous ne sommes ; mais il y a une juste mesure. Ne l'oubliez pas et avant tout prenez soin de suivre le conseil de Buffon et de n'employer jamais dans vos écritures que les termes les plus généraux. Prenez garde aux notions précises. Prenez garde aux faits : ce sont des traîtres.

ALLARD, député. »

133

Lettres devinées : M. Duberdt, de la « Revue des Revues », à M*, instituteur primaire, lauréat des Concours.** — « Vous avez très bien compris le sens de mon étude, « les Grands Plagiats du Siècle ». La revue a refusé de faire suivre ce titre de cinq points d'exclamation (!!!!!) qui en accentuaient l'importance, mais il me semble qu'on voit tout de même du premier coup qu'il ne s'agit pas de critique ordinaire. Mon but est de glorifier ceux que j'appelle les prolétaires de la littérature, les humbles, les petits, les médiocres. Place aux médiocres ! Mais pour que ce cri de ralliement puisse devenir la devise de la grande démocratie littéraire, il ne faut pas le compromettre d'avance. C'est pourquoi, pendant que je le profère moi-même, je dis au peuple : « Certes, Chateaubriand avait un certain talent, mais il ne faut pas oublier qu'il a emprunté sa manière et ses imaginations au sublime Marcassus (*sic*), auteur de la *Nouvelle mariée de l'Ile Formose*. » J'avoue que si on m'en demandait davantage, je serais bien embarrassé, mais cela suffit ; j'ai déposé mon venin. Quand il ne bouillonnerait que

dans deux ou trois cerveaux, quand je n'aurais réussi qu'à faire mépriser, au profit de Marcassus, Chateaubriand par deux ou trois pharmaciens ! N'est-ce pas piquant, Marcassus et Chateaubriand ? Ajoutez, dis-je encore, aux œuvres admirables de Marcassus, l'*Abénaki* de Saint-Lambert, les *Incas* de Marmontel et l'*Oronoko* d'Aphra Behn, et vous avez toutes les sources du prétendu génie de ce Chateaubriand que la réaction royaliste éleva au rang de grand écrivain, uniquement parce qu'il était vicomte !

Vous êtes surpris, m'écrivez-vous, qu'une revue de littérature française, imprimée à Paris, ait accueilli une thèse aussi hardie. J'en suis encore tout émerveillé moi-même ; je m'attendais à être mis poliment à la porte ; mais le directeur n'eut pas plutôt lu les noms de Marcassus et d'Aphra Behn qu'il était gagné. C'est un « fin lettré » ; dès qu'il fut arrivé à ce passage où j'appelle *Notre-Dame de Paris* un roman surmoulé sur les cent autres romans moyen-âge, la plupart remarquables, qui précédèrent le livre d'Hugo, il me demanda avec émotion si je pouvais faire une « série ».

J'ai promis la série.

Plus tard, je compte reprendre ces études attrayantes et rédiger une petite histoire de la

littérature française au XIXe siècle à l'usage des étrangers. On ne saurait trop faire aimer la France aux étrangers, surtout dans les circonstances présentes, surtout quand on est étranger soi-même. C'est une question de tact. Vous verrez le joli livre ! *La Littérature française au XIXe siècle*, par un Prolétaire : voilà ce titre. Grâce à moi, le peuple n'aura plus l'humiliation d'être obligé de respecter tous ces grands écrivains qui font tache dans une vraie démocratie. *Corinne*, c'est un plagiat du roman de Bastide, de ce livre « de tout à fait premier ordre », *les Amours rivaux ou l'homme du monde éclairé par les arts*, et cette fois je le prouverai, non par estime pour Bastide, que j'ignore profondément, mais parce que Mme de Staël était aristocrate. C'est ainsi que je comprends l'histoire littéraire. Vous avez bien voulu remarquer l'esquisse de cette méthode au début de mon essai : « Seuls, la baronne et le vicomte ont survécu, grâce peut-être un peu à leur haute situation sociale et au parfum d'élégance qui s'attache encore à leurs personnes. » On n'avait jamais pensé à cela.

Gardez-moi le secret, je vous en prie, car un tel livre est si facile à faire que le premier venu pourrait me voler mon idée, — et je n'ai que

celle-là, moi, pauvre prolétaire de lettres. Avec une idée et de l'envie plein le cœur on va loin en ce temps-ci. Vous entendrez parler de moi.

DUBERDT. »

Avril.

134

Lettres devinées : Celles que reçut M. de Vogüé, de l'Académie française. — Voici l'origine de cette correspondance. M. de Vogüé publie dans la *Revue des Deux-Mondes* un roman appelé *les Morts qui parlent* et beaucoup moins rocambolesque que ce titre ne le ferait croire. C'est même un assez bon roman, écrit avec facilité et où il y a des lueurs de passion. Or, dit un journal, « M. de Vogüé y met en scène, entre autres personnages, une jeune femme, Rose Esther, qui, après avoir été élevée à l'Ecole Normale de Fontenay-aux-Roses, abandonne le professorat pour entrer au théâtre. De cela M. Buisson s'est indigné. Il a demandé à l'auteur de quel droit il avait jeté pareille insulte à une maison qui n'y donna nul prétexte et mêlé effrontément un nom respectable à un

conte de Boccace. » Le conte de Boccace, c'est que cette jolie fille, insoucieuse de « l'idéal moral contemporain » et de l'impératif catégorique, ce croquemitaine, se décide à vivre et à faire à qui l'aime part de sa beauté. Le conte de Boccace, c'est qu'une créature au sang fougueux ne sache pas se contenter des pures jouissances, des rêveries sur « la dignité de la personne humaine et le mystère de la liberté que l'âme porte en elle », qu'elle préfère à la contemplation de « l'issue ouverte vers la vie éternelle... » les plaisirs malséants de la chair, et à l'ascétisme recommandable des pédagogues septuagénaires, les hasards du coin du feu. Boccace, soit; et quand même cela serait Crébillon? Cependant, M. Buisson s'indigne, et cela est très naturel, puisqu'il s'agit des « demoiselles de Fontenay »; il s'indigne, comme se serait indignée Mme de Maintenon, si on avait mis en cause la vertu des « demoiselles de Saint-Cyr ». Cependant, pour comprendre tout à fait bien, il faut savoir que cette école normale est la grande création protestante de la troisième République et qu'en touchant à Fontenay on dérange l'œuvre secrète de rénovation religieuse entreprise par les Buisson, les Monod, les Pécaut. On s'imagine volontiers dans le public, grâce aux imbéciles clameurs des

cléricaux, que l'école nouvelle est une « école sans Dieu », qu'on y donne un enseignement exclusivement sérieux et scientifique, qu'elle représente, en somme, la notion humaine opposée à la notion mystique, Rien de plus faux. Les étrangers sont mieux renseignés. Je me souviens d'avoir lu dans la « Review of Reviews » une étude louangeuse intitulée crûment : *l'Ecole Protestante de Fontenay-aux-Roses*. Il suffirait de faire savoir la vérité au peuple de France, que l'école où on forme les institutrices de ses filles est une école protestante, pour exciter une indignation universelle. Car en France on veut bien être, selon la mode, païen comme au XVIe siècle, gallican comme au XVIIe, philosophe comme au XVIIIe, mais protestant, jamais ! Tout le vieux paganisme latin se lève contre l'horreur de ce christianisme glacial; on accepte, parce que ça reluit, une idole enfermée dans une châsse dorée, on refuse le Christ nu et laid de saint Paul et sa morale destructive de toute civilisation, haïsseuse de toute beauté, de toute liberté charnelle, de toute grâce intellectuelle. C'est une heureuse observation de M. Jules de Gaultier que le protestantisme, religion toute neuve, en est précisément, à cette heure, au degré de force d'expansion où se trouva le catholicisme

vers les quatrième et cinquième siècles. Vieux et adouci, « ayant fait son effet, » le catholicisme n'est plus pour les fidèles qu'une habitude héréditaire atténuée et sans emprise sur les intelligences ; le protestantisme, au contraire, et on s'en aperçoit, en plein dans l'âge du rut, se fait agressif et tyrannique : son empreinte marque les esprits avec force. J'ai une grande estime pour les Protestants — il y en a — qui ont réussi à se libérer, à rejeter ce fardeau de moralisme biblique dont on chargea leurs jeunes épaules. Heureux qui n'a jamais entendu parler de morale avant l'âge où l'on est assez averti pour comprendre toute la vanité d'une terminologie avec quoi on dupe les intelligences faibles ! Ecoutons M. Buisson sur ce ridicule thème, « le Devoir présent de la Jeunesse » ; il s'exprime ainsi, d'après un compte rendu analytique : « La poésie du régime républicain est faite de force morale, d'énergie morale, de vie morale... » — et cela dura deux heures et comme un glas de naufrage on n'entendait plus que « morale... morale... morale... », tombant toutes les dix secondes dans le vide des cervelles abruties. Si la Jeunesse en est là, de pouvoir écouter de tels croassements sans avoir envie de berner l'orateur, c'est que le protestantisme a fait

de tristes progrès dans l'âme française. Que Bullier est plus sain ! La Société de conférences, dont M. Buisson fut, ce jour-là, le représentant, est formée d'un redoutable mélange de tous les cléricalismes : il y a le P. Maumus, dominicain ; il y a le pasteur Wagner ; il y a M. Lavisse, qui pourrait bien faire partie, à la fois, de l'ordre de Luther et de l'ordre de saint Dominique. Ces messieurs ont le dessein, paraît-il, de façonner, avec les débris de leurs morales particulières dont ils sacrifient généreusement un petit morceau, une tierce-morale destinée à empoisonner sans distinction toutes les classes de la société. Cette tierce-morale serait nécessairement chrétienne ; étant chrétienne, elle serait protestante, puisque, seul à cette heure, le protestantisme représente le christianisme ; étant protestante, elle serait une œuvre de fanatisme religieux, puisque le protestantisme français en est à sa période d'intolérance et d'insolence.

Quand donc enseignera-t-on l'identité de la morale et de la force ? Quand donc les données scientifiques arriveront-elles à la vie intellectuelle ? Quand donc, dans l'ordre des mœurs, une femme pourra-t-elle disposer de son corps sans être insultée par un professeur de vertu ? Quand donc aurons-nous l'esprit aussi libre que

ce pape qui voulait faire l'Arétin cardinal parce qu'il avait du talent? Quand donc l'énergie de notre race secouera-t-elle les branches de l'arbre où se cramponnent, en hurlant, les anthropopithèques de l'impératif catégorique ?

(Ici, on peut lire les *Rêveries d'un Païen mystique* ou aller faire un tour dans les caves du Louvre, ou feuilleter les « Antiquités d'Herculanum ».)

Voici, maintenant, à ce qu'il me semble, les lettres que reçut M. de Vogüé, de l'Académie française, le mercredi 17 mars 1899, à propos de la petite de Fontenay-aux-Roses qui se donna à son ami, au coin du feu, avec beaucoup de violence, pendant que flambait le cours de morale du pasteur Pécaut :

I

« Un journal a encore injurié les Juifs, à propos de l'incartade de M. Buisson. Nous n'avons cependant rien de commun avec les Protestants. Leur bible! Comparée à la vraie Bible, à la nôtre, c'est l'Homère de Bitaubé. Mais où prennent-ils, même dans cette bible bitaubesque, leurs préceptes d'hypocrisie morale? Jéhovah est violent; il est dur; il est

impérieux et passionné; il n'affecte pas une attitude « empreinte de moralité », comme dit un de ces messieurs. Est-ce que Jéhovah défend l'amour charnel! A-t-il peur d'en parler? N'est-ce point sous sa dictée que fut écrite la voluptueuse histoire de Ruth? Les Juifs veulent vivre la vie telle que Jéhovah la leur a donnée, avec tous ses plaisirs; ils sont idéalistes et charnels et ils ne cachent ni l'une ni l'autre de leurs tendances. On ne pourrait peut-être en dire autant des Protestants français qui travaillent à une restauration du christianisme sans même oser prononcer le nom de leur Christ. Comment peut-on nous supposer les alliés de cette secte qui n'a d'autre but que de réaliser les paroles d'un agitateur que nous avons pendu et dont chaque maxime était la négation d'un de nos principes?

« Quant à l'histoire de votre Esther, elle me semble tout à fait ordinaire; les femmes sont faites pour l'amour et je ne vois pas ce que M. Buisson peut reprendre en un acte qui a été déterminé par Dieu même. Est-il froissé qu'une de ses anciennes élèves soit devenue actrice? Quelle sottise! Comme si les Rachel et les Sarah déshonoraient une race et une religion! La morale c'est de travailler avec persévérance, c'est d'atteindre le but qu'on s'est proposé, et

non point de mâcher des mot abstraits. Il n'y a de vertu dans les mots que lorsque c'est Jéhovah qui les prononce. Hélas! depuis que nous avons pendu votre Christ, Jéhovah est muet.

« MARDOCHÉE
« *rabbin.* »

II

« Notre vertu modelée sur la vertu anglaise, si profonde et si pure, est inattaquable. Nous n'avons fait que rire de votre conte libidineux, tout en plaignant la pauvre prostituée qui vous aura servi de modèle et qui fut le jouet de votre lubricité. Fontenay est un établissement protestant; c'est tout dire. Peut-être vous repentirez-vous de votre audace le jour où M. Buisson sera ministre de la conviction publique, le jour où il n'y aura plus en France que deux sortes de citoyens : les Coquins et les Convaincus! Toucher à M. Pécaut! Je comprends qu'on écrive que la haute bicherie (*sic*), comme vous dites dans votre argot de Gomorrhe, se recrute parmi les anciennes élèves du Sacré-Cœur, stylées à propos par vos nonnes d'enfer; cela n'est que trop certain et trop connu; mais supposer qu'une, entre mille, entre dix mille, des nobles jeunes

filles de Fontenay, toutes nourries de la religion laïque, apostolique et morale, ait pu avoir jamais un moment de faiblesse, un abandon d'amour, un geste de grâce cordiale et de désintéressement charnel!...

« Souvenez-vous que tous les édits peuvent se révoquer et qu'un jour la maison sera à nous, si clairement que vous n'aurez plus qu'à sortir si, comme c'est probable, vous ne voulez voir le règne de Christ (*Corinthiens*, II, 7).

« LEFOIE, *pasteur*
« *de l'Église réformée.* »

III

« Nous en avons eu une ici, mais je ne sais plus si elle était de Fontenay-sous-Bois, ou de Fontenay-aux-Roses. Elle travaillait bien, mais ses idées déplaisaient à notre clientèle, qui est des plus chiques (*sic*). Les meilleures sont celles qui ont de la religion. Ça donne du cœur, voyez-vous, dans un métier qui n'est pas toujours drôle.

« Votre servante,

« CONSTANCE,
« *sous-maîtresse.* »

IV

« Je suis surpris qu'on ait pris en mauvaise part votre roman ; il est honnête et bien écrit. J'en suis au moment où la jeune fille cède à sa passion. Cela n'a rien de choquant jusqu'ici. Sans doute saurez-vous, dans la suite de votre ouvrage, punir le vice et récompenser la vertu. Mais comment les élèves des écoles laïques seraient-elles à l'abri des aiguillons de la chair, quand nos religieuses mêmes n'y échappent pas, quand nos saintes y succombent ? Quels enseignements dans les confessions d'une sainte Thérèse ! Seuls les murs du cloître ont pu la préserver d'une entière corruption... Les gens qui parlent de vertu absolue au milieu du monde sont de grands hypocrites.

« FOLLEJAMBE, *prêtre,*
« *aumônier de communauté.* »

V

« Je suis à votre service pour châtier ces cocos-là qui voudraient nous priver des deux seuls plaisirs de la vie : l'absinthe et les femmes.

VIROLE,
« *capitaine d'habillement.* »

VI

« Quelle influence peut donc avoir sur le tempérament d'une femme, sur sa nature, sur son caractère inné, un enseignement philosophique? En quoi des phrases peuvent-elles modifier un organisme? Les religions les plus positives, les plus catégoriques, les plus fortes n'ont jamais eu, en aucun temps ni en aucun lieu, une influence appréciable sur le fond des mœurs, et l'on voudrait qu'un cours d'idéalisme humanitaire eût la puissance de rendre à jamais invulnérable la sensibilité féminine! Laissez à leurs utopies les professeurs de morale; ils sont impuissants à pervertir notre race qui n'a jamais souffert que les dogmes entrassent dans sa maison. Elle veut bien écouter dans la rue, dans les églises, dans les théâtres, le charlatan divers de costume qui « attente à son intégrité » ; si le charlatan la suit, elle lui ferme la porte au nez. A chaque effort des Buisson et des Bérenger pour restreindre la liberté de l'art, de la pensée, des mœurs, l'instinct de la race répond coup pour coup. Les persécutions des protestants et des jansénistes contre la littérature païenne et charnelle ont certainement contribué

au succès de livres comme *Aphrodite* et *B*… qui sont de délicieux cours de volupté. Qu… tournent en paix leur moulin à prières, je su… sans inquiétude.

« NICOLE, … à
« *professeur de psychologie expérimentale.* »

VII

« Ce M. Buisson est un impudent. Croit-il que les mômeries de son Pécaut nous ont desséché le cœur ? J'ai une très belle position et je vous prie de croire que ce n'est pas à son enseignement que je la dois. Il faut d'autres talents que ceux-là pour faire son chemin dans le monde.

« LÉA DE LA TOUR D'AUVERGNE. »

VIII

« Je suis beaucoup indignée contre votre mensonge sur M. Pécaut, si noble caractère dont je suis pleine de bonnes principes et heureuse avec le souvenir de Fontenay aux-Roses, douce dans mon cœur ! Oh ! mal, combien !

...ogue, que vous avez ainsi fait à moi du ...in !

« CECILIA WALTER,
« *professeur de français à Zurich.* »

IX

(*Confidentielle.*)

...cy

« A mon avis, cher Seigneur, vous avez gravement transgressé les instructions de Sa Sainteté; Elle désire que les Catholiques respectent la République et toutes les institutions républicaines; souvenez-vous en quels termes déférents Elle a daigné parler de la Cour de cassation et de la triste affaire qui vous divise. A ce propos je vous avouerai que, selon mon sentiment, Notre Saint Père le Pape a usé de quelque ironie en s'extasiant sur l'honneur que l'on a fait au « prévenu » de créer pour lui une juridiction exceptionnelle par une loi non moins exceptionnelle. Il faut en prendre votre parti, mais comme tout le monde ici, du Vatican au Quirinal, le Pape est dreyfusard.

« SERIO GIOCOSO,
« *Canon. di S. M. Cosm.* »

Le reste du courrier se composait de lettres d'injures.

Mai.

135

L'Alcool et Torquemada. — Après avoir déchaîné la folie de l'alcool, en affirmant au peuple, pendant cinquante ans, qu'un verre d'eau-de-vie contient plus de nourriture qu'une livre de pain, la Science vient de se retourner brutalement contre les buveurs et d'excommunier le poison qu'elle distribuait naguère comme un cordial. Je croirais volontiers que la Science d'aujourd'hui a raison contre la Science d'hier, mais il faut peut-être attendre de la Science de demain une troisième opinion qui annihilerait les deux autres. Il est entendu que l'alcool est un poison, mais la viande aussi est un poison et il est probable que l'excès de nourriture cause autant de maladies que l'ivrognerie ; il y a même beaucoup de personnes auxquelles le végétarisme indistinct serait funeste et il y en a pour qui le pain est mortel. De tout cela il ressort que bien plus grave encore peut-être que l'alcoolisme est la maladie des généralisations. Littré travaillait la nuit en buvant de l'eau-de-vie ; ce qui ne l'a pas empêché de

rédiger un fort beau dictionnaire et de vivre quatre-vingts ans; tout le monde connaît des alcooliques qui se portent bien et des abstinents très décatis. C'est pourquoi j'aurais un certain scrupule à m'enrôler pour la croisade que protège Mgr Turinaz et un pasteur suisse peu connu et beaucoup moins décoratif que l'évêque de Nancy; mais d'autres motifs aussi me retiendraient: mon peu de goût pour les ligues; une certaine pitié pour le peuple qui s'enivre afin de fuir la vie (1); la certitude que cette ligue anti-alcoolique pourrait fort bien devenir un instrument de propagande protestante (2). Il s'agirait, en effet, selon le désir des dévotes luthériennes et anglicanes qui furent la joie du congrès, d'enrôler les enfants en des congrégations à la fois de tempérance et de piété. Miss Hilda Dillon, de Londres, vanta les « Bataillons de l'Espérance » dont les jeunes membres s'engagent à ne boire que de l'eau et du thé et se réunissent chaque semaine pour « chanter, prier et écouter » les

(1) Willette a exprimé cela avec autre chose encore dans un fort beau dessin du *Courrier français* (15 avril).

(2) C'est fait. Il y a déjà, de fabrique protestante, un *Almanach des Tempérants*. Remarque purement scientifique : les pays devenus protestants sont ceux où ne pousse pas la vigne. Rien que cela explique le caractère nécessaire d'une croisade contre le vin.

propos méthodistes de plusieurs vieilles filles. Miss Jessie Forsyth, de Boston, déclara que « meilleur encore serait » organiser en France des « Jeunes Templiers » qui, comme leurs délicieux modèles américains, prendraient l'engagement de ne pas boire, de ne pas jurer, de ne pas fumer, de ne pas prononcer de paroles contraires à la morale. Oh! que meilleur encore si la France entière s'enrôlait dans l'Armée du Salut! Il y a peu d'espoir à donner à Mlle Forsyth. Le moment est défavorable et il ne semble pas, non plus, que les femmes de France soient très disposées à suivre, selon le conseil chaleureux de Miss Agnès E. Stock, l'exemple de ces dames pieuses d'Hillsborough (Ohio), qui, en 1873, « organisèrent une campagne de prières et de processions dans les rues, avec chants et cantiques à la porte des cabarets, appels pressants adressés aux débitants et aux buveurs » : ces sortes de mascarades ne sont permises, dans les pays civilisés, qu'au mardi-gras et à la mi-carême, le jour où les esclaves, curieux fait d'atavisme, s'habillent comme leurs maîtres des siècles passés! Il est resté dans les pays latins, ou touchés par le romanisme, un certain sens de la liberté des mœurs qui répugne à tolérer ces manifestations de morale despotique.

Ces demoiselles furent donc la joie et aussi le ridicule de ce congrès où des hommes de science cependant dirent des choses utiles ; mais le banquet final, avec ses vins sans alcool, ses vins fabriqués à Berne d'après les procédés les plus chimiques, ne doit pas être considéré comme un épisode médiocrement gai. Quelle aberration pousse ces gens à ingurgiter de l'eau de groseille baptisée vin, comme le prieur des Carmes baptisait carpe sa poularde du vendredi ? Que ne boivent-ils de l'eau d'Apollinaris, comme le prince de Galles ?

La grande religion anti-alcoolique se divise, paraît-il, en deux sectes ennemies. Il y a les Tempérants et les Abstinents. Les Tempérants se composent, j'imagine, outre de quelques milliers de fanatiques, de tous les hommes sensés ou bien élevés qui ont horreur, non du vin, mais de l'ivresse et de toutes ses turpitudes. Il n'est pas besoin, pour ne boire que quelques verres de vin par jour et jamais d'eau-de-vie, de s'affilier à une congrégation et de se déguiser en « Bon Templier » ; il suffit d'avoir un peu d'intelligence : et cela ne s'acquiert pas. Quant aux Abstinents, ils se recrutent parmi les Anglo-Saxons et parmi les femmes ; ils se divisent en vrais fanatiques et en fanatiques de parade. Ils règnent sur certains

Etats de l'Amérique du Nord où on a fermé tous les cabarets, mais où il est convenu que la pharmacie de l'endroit tiendra lieu d'assommoir: en ces contrées vouées à la démence de l'hypocrisie, il y a un pharmacien à chaque coin de rue (la profession est libre) et pourvu qu'on ait dans sa poche une ordonnance de médecin (il y a aussi beaucoup de médecins), on peut boire. Toute mesure légale contre l'alcoolisme aboutit nécessairement à ces compromis et à ces fraudes. Et l'on ne pense jamais à la liberté! Si tous les alcools étaient déchargés de toute taxe, si l'eau-de-vie et l'absinthe valaient six sous la bouteille il y a longtemps qu'on n'en voudrait plus: après les plus ignobles excès le dégoût serait venu par la satiété.

Cependant, puisque des hommes renseignés et désintéressés comme M. Legrain jugent que l'alcoolisme est un danger grave, et s'il faut des remèdes, qu'on les choisisse parmi les moins dangereux pour la santé intellectuelle; qu'on s'adresse à l'intelligence elle-même et qu'on ne fasse pas intervenir dans une question de bien et mal physique des vieilles superstitions morales, plus abrutissantes que le trois-six. Que l'on choisisse vraiment et courageusement entre la Religion et la Science; que l'on donne aux

hommes des motifs vérifiables dans un laboratoire ou des motifs invérifiables, mais théologiques : ici ou là, plus de compromis. L'Eglise n'a pas besoin de la Science pour lutter contre l'alcool, si cela lui plaît, dans son domaine, puisqu'elle dispose de la notion du péché; et la Science n'a pas besoin de l'Eglise, puisqu'elle dispose de la notion de maladie. Ce départage n'est pas du goût des évêques de la République, qui sont tout imprégnés de protestantisme et dont l'effort spirituel s'acharne à la réconciliation inepte de la science et de la foi; il agrée encore moins aux pasteurs de l'Eglise réformée dont c'est le triomphe de rédiger des manuels où le venin calviniste se cache sous le feuillage d'une fausse science rabougrie et dévorée par les pucerons évangéliques. « La religion et la science, en combattant l'alcoolisme, dit doucereusement le pasteur Rochat, complètent leur action commune et leur rôle. Aux savants le côté technique, aux ministres des cultes la partie spirituelle, l'âme du mouvement, la charge de réveiller chez le buveur l'image du Créateur ». Je ne sais si M. Rochat se charge lui-même de cette opération fantasmagorique qui consiste à « réveiller l'image du Créateur », mais il y a des compères pour qui cela est un jeu. Voici leur

recette : « Faites une loi — elle existe à Saint-Gall, dans une république — qui autorise le traitement forcé. Incarcérez votre alcoolique dans un asile où les grilles soient cachées sous des fleurs et qui se trouve au milieu d'une belle nature. Durant six à neuf mois appliquez ces simples remèdes : abstinence totale, bonne alimentation, divertissements, travail physique, relèvement moral et religieux. » C'est le système employé par Torquemada pour la guérison des âmes. On sait que le grand inquisiteur était un philanthrope distingué qui eût figuré avec utilité dans nos modernes conseils sanitaires. « Torquemada s'intéressait au sort des prisonniers et veillait à la salubrité des prisons. Celle d'Avila avait été ménagée dans la partie la mieux abritée du tribunal. Les prisonniers y occupaient des cellules spacieuses avec des fenêtres ouvertes ayant vue sur les champs et par lesquelles entrait le soleil. Il est certain que l'usage des fers était ignoré dans les prisons du Saint-Office. On avait la torture, mais elle était commune aux tribunaux séculiers; l'Inquisition y renonça en même temps que ceux-ci (1). » Le Saint-Office des buveurs n'en est pas

(1) *Torquemada et l'Inquisition*, par Emile de Molènes ;

encore à ce degré de bénignité; la torture y règne sous la forme de bains « d'une chaleur intense » ! L'échaudoir et la Bible.

Je ne compare pas plus longtemps aux prisons de l'Inquisition les asiles suisses ou américains où l'on fait sur les ivrognes d'assez ridicules, en somme, expériences médicales et religieuses ; mais l'idée de « traitement forcé » a pourtant quelque chose d'épouvantable : il y a là le germe d'une tyrannie nouvelle aussi détestable que toutes celles de jadis. C'est que rien ne change en somme que par le pouvoir singulier qu'ont les hommes de se voir différents; mais se voir ou se croire différent, et l'être, ce n'est pas la même chose.

Juin.

136

Balzac au Panthéon. — Le Panthéon est un des monuments les plus bêtes et les plus laids de cette religion bâtarde où le citoyen s'adore lui-même, prostré dans un mysticisme

Paris, Chamuel, 1897, page 33. Page 83 : les prisonniers pouvaient chanter et jouer de la guitare.

abruti et humanitaire. Là, les ossements s'appellent des cendres, et les cercueils, des urnes. C'est d'ailleurs un charnier modeste : avant Victor Hugo et quand on croyait vides les tombeaux de Voltaire et de Rousseau, il ne contenait de mémorable que les squelettes inattendus de trois douzaines de sénateurs du premier empire, morts dans l'exercice de leurs fonctions lucratives. Ils y sont toujours, quoique l'ignore M. Fournière, grands hommes à tout faire pour qui la Patrie eut en effet bien de la bonté et trop de reconnaissance. J'ai oublié leurs noms, mais on les trouvera, et cela vexera les gens qui ont des principes (1).

C'est là que l'on va enfourner Balzac, « cet homme de lettres distingué, » comme on dit à la Chambre. Triste fin qu'il ne mérite pas, puisqu'il ne l'a pas cherchée! Il eût été bon qu'un groupe d'écrivains tentât d'arracher aux politiciens le soin d'une gloire qui ne les émeut qu'à

(1) Je les retrouve au dernier moment. Il y a donc là trois cardinaux, les nommés Mareri, Ferskine et Caprara ; parmi les autres illustrations, on méditera avec plaisir sur la destinée des sieurs Choiseul-Praslin, Resnier, Petiet, Saint-Christau, Béguignot, Durazzo, Bévière (ancien notaire), Malher, Cabanis, Winther, Walther, Sers, Champmol, Galles, Songis, Ham, Legrand, Jean Rousseau, Thévenard, Le Paigne, Viry, Cossé-Brissac, Demeunier, etc. — Walther, Legrand et Thévenard furent mis là par la première Restauration.

la tribune, et guère, puisqu'ils joignent à son nom des adjectifs électoraux. J'aime mieux l'attitude du conseil municipal de Tours, de ces logiques provinciaux qui s'abstiennent dignement. Voilà d'honnêtes gens, et qui savent garder leur place et ne pas mêler, avec incongruité, la politique aux choses de l'esprit. La Chambre n'a pas eu cette délicatesse. Au mot de Panthéon, elle a immédiatement prononcé les noms des seuls écrivains dont elle admette l'existence : Michelet, Quinet et Lamartine. Elle les admet, non parce qu'ils eurent du génie, mais parce qu'ils furent républicains. Si elle ne comptait que le génie, l'un de ces trois noms lui aurait inspiré quelque scrupule ; et si elle ne pesait que les opinions, le dernier eût été mal accueilli, car à un républicanisme sentimental et assez modéré il joignait des idées religieuses maintenant intempestives. Ce qu'elle veut glorifier, c'est bien le républicain de génie. Quelle relation y a-t-il donc entre la puissance émotive d'un poète et l'opinion transitoire qu'il professa sur l'excellence de tel abécédaire politique? Est-ce le génie qui détermine l'opinion, ou l'opinion qui engendre le génie? Quand les restes authentiques d'Edgar Quinet auront été versés au Panthéon, il sera temps de répondre, — si cela en vaut la peine.

Mais pour une époque et des générations qui se voudraient arrivées à un haut degré d'intellectualité, quel ridicule que ce culte des vieux os! Je ne saurais dire à quel point il m'est indifférent que les tibias de Lamartine soient ici ou là, ou nulle part; aussi me serait-il permis de railler le culte des reliques : cela est défendu à quiconque s'intéresse aux omoplates célèbres. On peut cependant reconnaître que cette superstition judaïque s'accorde assez bien avec le matérialisme moderne.

Ici ou là, ou nulle part, qu'importe? Un homme n'est rien que le geste d'une pensée; mais la pensée morte, le corps devient aussi nul que le néant même, la matière n'ayant d'existence réelle que sous la forme de la pensée. Il n'y a pas de parties d'un être; il y a un être qui est ou qui n'est pas. En ce sens, on peut dire que les restes de Balzac n'appartiennent pas plus à Balzac qu'à tout autre défunt : et il n'est pas plus transporté au Panthéon par son tombeau que par son nom écrit sur le mur. On cherche des nuances dans la mort; il n'y en a pas. La mort est absolue, au degré où la négation est absolue. Le culte des morts ne peut donc être que de pensée, et il faut laisser les reliques à la terre dont la fonction, comme d'une hyène, est

de les dévorer dans le silence et dans la nuit.

Les Egyptiens d'abord donnèrent au mort des compagnons de mort, des bœufs et diverses nourritures et des esclaves égorgés; puis leur intelligence comprit l'inutilité de ces viatiques inertes et ils peignirent sur la pierre les riches caravanes qui devaient réconforter les âmes durant la traversée du grand désert. La gaîne des momies est historiée aussi de petites figures dont la vue est bien suffisante pour charmer les rêves d'une ombre. Quand les Chinois veulent faire une offrande aux dieux, ils écrivent, sur un beau papier peint, le chiffre du don et ils brûlent le papier avec piété. Ces peuples, et d'autres, ont compris l'importance du symbole et comment on peut multiplier idéalement la vie par la figuration de la vie. Pour faire vivre Balzac, il faut le peindre; il faut l'écrire. Les lettres d'un nom sont évocatrices. Si quelque chose survit d'impérissable, c'est le nom écrit et parlé le long des siècles. Le nom a même une valeur représentative supérieure à celle du portrait; il est plus vrai, étant plus précis et aussi parce qu'il n'exige qu'une approximation matérielle assez large. Si nous prononçons Virgile sous le portrait de Scipion, la bévue est irréparable; mais si au nom de Virgile nous imaginons un Romain qui fut

peut-être Scipion lui-même, il n'y a aucun mal. Dans le premier cas, c'est une erreur physique; dans le second, nous nous sommes fait de Virgile la seule image qui nous puisse plaire, et elle est vraie, puisqu'elle nous plaît comme la plus vraie.

Plusieurs reliquaires célèbres en Europe contiennent, comme d'un saint, l'ossement de quelque bête innocente: et c'est le châtiment des fidèles qui croient se vénérer eux-mêmes dans l'adoration d'une poussière humaine, de se prosterner fervents devant l'animal qu'ils méprisent ou qu'ils mangent. C'est l'ironie de l'ossuaire. Le crâne ricane au fond du trou.

Le nom, voilà ce qui importe. C'est le tout et le rien que la postérité garde d'un écrivain venu trop tard, selon l'opinion vulgaire, pour que ses œuvres aient une belle valeur éducatrice. La prose est d'ailleurs peu estimée des professeurs. Si bien triée qu'elle soit, si poivrée de notes, si dénaturée par de sagaces coupures, une page de prose contient parfois quelques idées; et les idées ne sont pas éducatrices : il faut des préceptes et, à défaut de dogmes, l'affirmation des vieux proverbes moraux. Presque toute notre poésie classique est une dilution des quatrains de Pibrac; il n'est pas jusqu'à Voltaire qui ne soit

moral dans ses tragédies, aussi soumis au décalogue qu'un bon domestique aux habitudes de son maître. Le cycle de l'éducation tourne éternellement autour de ce principe que la vertu (masque de l'obéissance) est toujours récompensée et le vice (masque de la liberté), toujours puni. C'est pourquoi l'histoire est escamotée dans l'enseignement ; ce que l'on n'en peut cacher devient la preuve de l'un et de l'autre principe. Tout homme célèbre est nécessairement vertueux, puisqu'il est célèbre ; cela est évident. Tout le monde comprend que si Jeanne d'Arc avait eu une faiblesse, elle n'eût pas fait sacrer le roi à Reims ; ou que, sans le Parc-aux-Cerfs, Louis XV eût conservé l'Inde et l'Amérique. Michelet n'est pas moins Loriquet que Loriquet lui-même (1).

Le roman, histoire supposée de la vie, est encore bien plus dangereux que l'histoire, parce qu'on ne peut le retravailler. Il faut le supprimer ou l'accepter tel qu'il fut rédigé. Comme il est nécessairement vrai, dès qu'il est original, dès qu'il est le produit ingénu d'un cerveau ; comme il est nécessairement l'aveu de l'idée que

(1) Loriquet, je le sais, ne fut pas coupable de la sottise pour laquelle il est canonisé. Loriquet n'est qu'un nom, mais c'est un beau nom.

se fait de la vie un homme sans goût pour l'obéissance; comme il contredit nécessairement les deux principes, l'étude de l'humanité ne confirmant pas plus l'idée de morale que l'étude des rongeurs ou des infusoires, le roman est toujours supprimé. Le genre n'est même pas admis par les maîtres de la saine littérature et l'Académie, par exemple, n'accueillit jamais un romancier, qui n'eût, par d'autres œuvres, affirmé son goût pour les principes. Sa faveur va au théâtre, et cela est juste : le plus bas vaudeville, s'il a réussi, repose sur une des pierres du décalogue, sans quoi l'hypocrisie des foules ne l'eût pas toléré.

Donc exclu de l'enseignement, ce saloir unique où se conservent les œuvres, Balzac se verra d'ici très peu d'années réduit à son seul nom. Un choix aurait pu se faire parmi ses romans trop nombreux, inégaux et confus; il ne semble pas que le goût public y ait songé, ni le goût des amateurs. Lui-même a contribué à ce délaissement par sa prétention d'avoir conçu un monument logique d'où aucune colonne, aucun rinceau, aucun mascaron ne puisse être distrait, qui aussitôt ne perdît sa valeur. C'est une prétention, que seuls des fanatiques pourraient encore admettre, car rien ne serait plus incohé-

rent, si on la jugeait d'ensemble, que cette comédie humaine qui va du roman historique à la farce d'atelier et où les personnages, s'ils ne changent pas de nom, changent volontiers de caractère en passant d'un volume à l'autre. Balzac ne fut pas comme Shakespeare un créateur d'âmes, presque un Jéhovah maniant l'argile humaine et l'animant de son souffle. Quoi qu'on ait dit, il était avant tout observateur de la vie; presque tous ses personnages ont leur point de départ dans la réalité et il n'est pas jusqu'à l'invraisemblable Vautrin qui ne soit le portrait très véridique d'un coquin vraiment prodigieux et fort célèbre de 1820 à 1840, Anthelme Collet.

La vie de Collet, longtemps colportée (1), peut seule faire comprendre et admettre Vautrin. Collet fut bien le Protée que Balzac a peint. Officier déserteur, il se fit successivement évêque, inspecteur général de l'armée, chirurgien, frère de la Doctrine chrétienne. Il inspecta toutes les garnisons de la Provence, se faisant partout remettre la caisse, ce qui ne laissait pas de surprendre les commandants. A Nice, il ordonna soixante jeunes prêtres, sans oublier une rubri-

(1) *Vie du célèbre Collet, mort au bagne de Rochefort, avec le détail de ses merveilleux et nombreux forfaits.* Paris, Lebailly, 24, rue Dauphine.

que, récita en chaire un sermon de Bourdaloue, convertit des pécheurs, fut admirable. Nul faussaire ne mérita mieux que Collet la gloire que lui a donné Balzac et le nom de Vautrin ne doit pas dérouter les curieux. Une brochure imprimée dans le pays où il passa pour la dernière fois en justice rapporte qu'on trouvait communément de la ressemblance « entre sa figure et celle du fameux Danton (1) ». Ces détails feront comprendre comment Balzac traitait les personnages qu'il incorporait dans sa comédie. Il y aurait pour un balzacien un curieux parallèle à faire entre Collet et Vautrin.

L'argent que l'on dépensera en fêtes vulgaires ne serait-il pas mieux employé à subventionner quelque recueil analogue aux publications des « Shakespeare Societies » ou au *Moliériste*, mort faute de documents ? Sur Balzac les documents seraient très abondants; on ferait entrer dans cette « Revue Balzacienne » l'étude des mondes particuliers qui gravitèrent autour de lui, vécurent de lui pendant vingt ans, et cela intéresse-

(1) *Vie de Collet et jugement rendu par la Cour d'Assises du Mans, etc. Prix : six sous.* A Mayenne, chez Leroux, près le Pont. — J'ai encore une troisième vie de Collet (il doit y en avoir bien d'autres) : *Anthelme Collet, mort au bagne de Rochefort le 9 novembre 1840. Détails curieux sur sa vie, avec ses vols, travestissements, usurpations de titres, etc.* Avignon, Offray aîné, place Saint-Didier, 11. Il était né à Belley, en 1785.

rait peut-être beaucoup de personnes, car on remuerait de la vie. De plus l'homme en Balzac est sympathique (beaucoup plus que le trop orgueilleux Hugo, par exemple) ; il fut laborieux jusqu'à l'extravagance, souvent malheureux, toujours inquiet, désordonné et scrupuleux, pratique et chimérique ; il fut peut-être à la fois tous les personnages qu'il faisait vivre : peu de types d'humanité offrent une telle surface à la pioche du défricheur.

Mais on ne fera rien. On laissera M. de Lovenjoul seul ouvrier d'une tâche qui pouvait occuper tant de beaux esprits. La mode n'est guère aux travaux d'histoire littéraire, et tandis que la moindre brute héroïque de la Grande Armée recueille l'encens nostalgique des orphelins de la cravache, les vrais héros, ceux de l'intelligence, sont assez délaissés. Il ne faudrait pas le souffrir. Balzac peut devenir un centre intellectuel, et davantage, une région intellectuelle. On voudrait alors se déclarer Balzacien, même sans avoir un goût exclusif ou très sincère pour l'œuvre de Balzac. Des admirations nouvelles et plus nombreuses rajeuniraient ce qu'elle a d'un peu fané et aussi d'un peu imprécis pour notre inattention. Tout reverdirait, tout refleurirait, et cela pourrait durer très longtemps, car un culte vit

par la foi des fidèles et non par sa vérité ou sa beauté propres, choses alors très secondaires. Il serait bien que les temps grossiers où nous vivons inaugurassent une petite religion nouvelle, une archiconfrérie tout au moins dont le lien serait le goût des choses de l'esprit et où il serait défendu d'avoir des opinions qui ne seraient pas exclusivement littéraires, des opinions qui font le trottoir à la sortie des conférences humanitaires.

Juillet.

137

Les Métamorphoses du Vampire.

... Je sèche tous les pleurs sur mes seins triomphants
Et fais rire les vieux du rire des enfants.
Je remplace, pour qui me voit nue et sans voiles,
La lune, le soleil, le ciel et les étoiles...

....

... Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle
Et que languissamment je me tournai vers elle
Pour lui rendre un baiser d'amour, je ne vis plus
Qu'une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus...

C'est à peu près sous cet avatar qu'est apparue à plusieurs, enfin extraite de son puits fangeux, la célèbre Vérité aux belles fesses. La

Déesse qui devait sécher tous les pleurs fait verser des larmes de dégoût ; on se demande si on va la brûler ou l'enterrer. Le feu est recommandable, car il prévient la peste ; mais la tombe permettrait de transmettre aux siècles futurs les sûrs témoignages de la grande Aventure du Peuple fou qui, ayant voulu connaître la Vérité, fut puni de son indiscrétion. Cependant qu'on délibère, les miasmes répandent la fièvre et la stupidité, le monde devient lentement idiot ; la méchanceté naturelle des hommes s'aggrave de l'oblitération de leur intelligence, on découple soixante lévriers pour courre trois lapins boiteux, et la chasse finie, on massacre, dans le même accès de fureur, le gibier, les chasseurs, les chiens et les valets de la meute. Mais ces épisodes ne furent sans doute que des intermèdes innocents auprès de ce qu'on verra, si la Vérité continue de pourrir à l'air libre pendant les grandes chaleurs. Je n'insiste pas ; je ne puis prédire l'avenir, ne comprenant rien au présent.

Pourtant, cette Vérité, que je vois crevée et déliquescente, hachée de coups de sabre, trouée par les surins de la police auxiliaire, écrasée sous les Codes, percée de mille piqûres par des plumes venimeuses, ce même cadavre dont la Morgue ne voudrait plus, des esprits guillerets le

5.

voient debout, frais (et seulement un peu pâle), souriant comme une danseuse, gai comme un pinson. C'est une petite fée (si petite que des gens sans honte voulaient la fourrer dans leur poche), dodue et bien prise, et dont la bouche charmante répand autant de joyaux que de paroles. M. Zola recueille les paroles et M. Reinach, les diamants.

Ainsi donc la question de la Vérité se pose à propos de la Vérité elle-même, et nous en sommes toujours au bon mot de Pilate (qui ne ferait plus sourire M. Anatole France, devenu Pauline :

> Je voy, je sçay, je crois, je suis désabusée,
> De ce bienheureux sang tu me vois baptisée.
> Je suis chrétienne enfin...).

Qu'est-ce que la Vérité ? N.-S. Jésus-Christ, qui prétendait savoir toutes choses, ne savait pas celle-là. On est mieux renseigné à cette heure. Nul n'ignore plus que la vérité est un mot commode, composé (en français) de six lettres, par lequel on exprime l'accord entre l'objet et la représentation, c'est-à-dire, rien qui ait un sens pénétrable à une intelligence humaine, puisque nous ne connaissons jamais un objet, quelle que soit sa nature, que selon la représentation mentale que nous nous faisons de cet objet. L'objet n'existe pas plus réellement dans la représenta-

tion qu'un arbre dans une photographie; et, cependant, nous devons nous contenter de la représentation, car nous ne verrons jamais l'arbre, nous ne verrons jamais l'objet, nous ne saurons jamais s'il y a un accord, et de quelle sorte, entre ce qui est et ce que nous connaissons. On ne peut donc rien prouver. Comme le dit un récent philosophe (1), ce que nous prenons pour des preuves ne sont que des observations plus précises, des pensées plus exactes et plus logiques : « En fait, on voit telles preuves, parce qu'on a telles convictions. » Il dit encore : « Quand on pense une doctrine, on ne peut penser comme vraie que cette doctrine. » Appliqué aux affaires présentes et en général à toutes les questions politiques, cet aphorisme deviendrait vulgairement : Quand on a une opinion, quand on a une conviction, on ne peut penser comme vraie que cette opinion, que cette conviction. Quel que soit le mot par lequel on veuille remplacer la doctrine, on retrouve le même axiome psychologique. Alors la Vérité se réduit à une sensation. Or, il n'est au pouvoir de personne de nous faire renier une sensation. La sensation est un fait, et même le seul. Croire, c'est

(1) *La Démonstration philosophique*, par Jules Martin, excellent cours de subjectivisme idéaliste, d'où il appert qu'il n'y a eu ni erreur, ni vérité, mais des états d'esprits différents.

prend la forme pour lui donner une forme différente, il faut la verser dans un vase différent. Les faits ne sont rien en eux-mêmes ; moins que rien, puisque c'est la conscience de les percevoir qui détermine leur naissance à la vie matérielle. Je me souviens d'un brave homme qui s'offrit à prouver « mathématiquement » l'innocence de Dreyfus. C'était s'engager à modifier la forme des cerveaux adverses ; c'était parler en magicien de la foire et non en psychologue. Une preuve, c'est un raisonnement dont le balancier soit isochrone avec les pulsations de mon cerveau ; on ne trouve jamais deux pendules tels, ni dans la mécanique, ni dans l'humanité intellectuelle.

Cependant, objection rapide, il y a, en dehors des concepts de la science pure, lesquels sont des « évidences », une très grande quantité de faits de tout ordre sur lesquels l'accord des hommes est unanime. Ces faits sont historiques ou journaliers, de portée restreinte ou d'utilité générale, mais que rapproche une même rubrique : ils ne sont pas contestés. Cela est juste ; ils ne sont pas contestés, parce que nul n'a intérêt à les contester, parce qu'on ne les examine pas, parce qu'on passe à côté d'eux presque sans les voir. Mais ce même fait, la date de la bataille d'Actium, par exemple, pour lequel le premier

dictionnaire nous servira d'oracle, est en ce moment (je suppose) le prétexte d'une âcre dispute entre deux épigraphistes. A y regarder d'un peu près, ces faits incontestés ne sont que des faits indifférents, c'est-à-dire ignorés. Dès qu'ils cessent d'être indifférents, ils cessent d'être incontestés. En somme, il n'est peut-être pas un acte connu de l'histoire de France moderne sur lequel cet accord unanime soit possible ; mais l'accord est parfait dans le public sur toute une partie légendaire, absurde, mais jamais discutée par les historiens qui la méprisent. Loin de ne se faire que sur la « vérité », l'accord universel se fait presque toujours sur l'erreur. Mais quel sot voudrait contester la « poule au pot » ou le déjeuner de Molière avec Louis XIV, ou la prise de tabac de Louis XVIII ? Il nous faut des évidences ; leur qualité nous importe peu. D'ailleurs, le fait historique ne saurait devenir une évidence que s'il est mort sans postérité, sans conséquences sociales. Tous les faits historiques qui ont retenti jusqu'à nous, jusqu'à nos intérêts de vie, de fortune, de vanité, de croyance, tous ces faits, nécessairement et sans exception, sont des faits contestés. Il n'est pas utile d'en citer plus d'un ! mais s'il y a encore des opinions assez divergentes sur la prise de la Bastille, qui

semble d'avant le Déluge, pourquoi veut-on qu'il n'y en ait pas sur l'affaire Dreyfus qui, loin d'être finie, commence peut-être à peine ? Je ne confonds pas ce que l'on appelle un fait avec son importance immédiate ou ses conséquences ; mais en de telles questions la matérialité même du fait doit être considérée comme une chose sans intérêt, puisqu'elle n'a aucune influence sur l'opinion de ceux qui jugent. Que la Bastille ait été prise sans coup férir ou que sa conquête ait exigé une héroïque lutte, cela est secondaire ; et secondaire, dans l'affaire Dreyfus, Dreyfus lui-même. Il s'agit, non de l'objet dont l'existence comme objet pourra être certifiée, mais de l'idée qu'un cerveau se fera de cet objet devenu sa représentation. Or, nul raisonnement, nulle preuve ne peuvent, comme on l'a déjà dit, pénétrer dans un cerveau qu'en prenant la forme du cerveau lui-même ; pour entrer par le col étroit du vase, les preuves, eussent-elles la rotondité d'une bombe, devront s'allonger comme de la cire, et elles iront rejoindre, dans la case où il est lové, le serpent de la conviction.

J'ai relu récemment le procès de Mme Lafarge. Il prête à la controverse. Elle était peut-être innocente. Qui le sait ? Mais que savons-nous ? Nous savons exactement ce que nous croyons

savoir, et presque toutes nos croyances sont meurtrières. L'humanité a été investie par les hommes de génie d'un pouvoir bien supérieur à son mérite réel et à son intelligence. Elle en abuse constamment et il semble que ses plaisirs futurs seront d'en abuser toujours davantage. Devenue la somme des faiblesses, la force est hypocrite et lâche. C'est la dernière métamorphose du vampire. En bas, on assomme; en haut, on condamne. Là, l'instinct donne aux poings la force des massues; ici la croyance arme les juges d'une puissance déraisonnable.

Qu'est-ce que la Vérité ?

La Vérité, c'est le doute, — tempéré par le mépris. Il n'y a qu'un moyen de s'entendre sur la plupart des questions qui troublent l'humanité, c'est de les délaisser et de les tenir pour résolues, ou pour insolubles. Faisons-nous des quadratures du cercle. Il y a aussi la duplication du cube, moins célèbre, mais encore d'un bon exemple. Si, comme il est fort possible, l'Affaire rebondit vers de nouvelles destinées après le conseil de guerre de Rennes, il serait de bon goût de ne plus s'en occuper. Il suffit d'une feuille d'arbre pour cacher le soleil à celui qui est couché sous l'arbre. L'Affaire est cette feuille; elle nous cache le soleil et elle a fait

croire à quelques-uns que le soleil n'existait plus. Qu'on arrache la feuille, qu'on coupe la branche, s'il le faut, et qu'on déracine même l'arbre impertinent. Ou bien, ce qui est plus simple et moins cruel, faisons l'effort de nous lever et de marcher vers la plaine lumineuse. Il y a si peu de fleurs à cueillir dans la vie qu'il est criminel d'en laisser une seule se faner solitaire.

Août.

138

L' « Iphigénie » et la Paix. — Il ne s'est passé que sept ou huit ans entre la semaine où, pour mon attitude mal patriotique, j'étais dénoncé, injurié, menacé par les plus célèbres dreyfusistes d'aujourd'hui et la matinée où l'empereur Guillaume est monté à bord de la frégate française *l'Iphigénie*. Mon crime d'alors n'était pas réellement l'anti-patriotisme ; je n'éprouvai jamais ce sentiment bas et stupide dont rougirait même un socialiste intelligent; je dénonçais seulement l'idée honteuse de *revanche* et, jugeant à ma manière, alors unique, j'estimais très utile à la France un rapprochement

avec l'Allemagne. Opéré plus tôt, ce rapprochement, qui serait maintenant devenu alliance, peut-être, nous eût épargné plusieurs ridicules et plusieurs humiliations. Le patriotisme agressif et borné des Déroulède et des Coppée n'aurait pu naître ou serait mort et les excès des amants de l'armée n'auraient pas engendré les excès contraires, tout aussi répugnants et peut-être encore plus bêtes. Selon l'état actuel de l'Europe et du monde, une armée est nécessaire dans un grand pays comme une brigade de gendarmerie dans un canton; les gens qui ne sentent pas cela sont évidemment nés en dehors des frontières de l'intelligence; ceux qui le sentent et qui passent outre sont mus par des motifs qu'il serait sans doute indiscret d'approfondir : je ne suis pas loin de penser que, même coupable, Dreyfus l'est beaucoup moins que plusieurs de ses défenseurs, et que, s'il fut une victime, on l'a défendu par des arguments qui semblèrent souvent des complicités. Cette réaction contre la folie militaire était, dans le principe, assez logique et en ce sens on peut dire que l'affaire Dreyfus est l'œuvre de Drumont et de Déroulède; l'un a préparé l'apothéose des Juifs et l'autre, le mépris de l'armée. Les sociologues passent leur temps à régir l'avenir; ce sont les charlatans d'une

science qui pourrait exister, la science des actions et des réactions sociales. Tout persécuté qui résiste à la persécution devient à son tour maître et persécuteur; la franc-maçonnerie venge les Cathares et les Albigeois, et l'hégémonie protestante d'aujourd'hui est le contre-coup de la Saint-Barthélemy et des dragonnades; le règne des Juifs répond à leur séculaire esclavage politique; cela est connu, mais entre ces grandes crises il y a de petits mouvements, plus difficiles à observer, dont les correspondances ne sont pas moins sûres. Notre histoire depuis cent ans est faite de ces petits mouvement sociaux, si bien visibles à l'heure présente. Il faut donc s'attendre prochainement à de nouvelles orientations; sans donner à la démarche de l'Empereur Allemand une importance exagérée, on pourrait y voir une des petites causes qui contribueront à donner au patriotisme une allure plus digne et plus discrète. Un ennemi de moins, c'est une sourdine appliquée au gosier de l'une des bandes de singes hurleurs qui troublent notre vie sociale; pendant que l'autre bande rongera l'acquittement de Dreyfus, nous aurons peut-être dix-huit mois de paix.

En attendant la grande Paix.

Est-elle possible, cette grande Paix interna-

tionale qu'une conférence, sous les arbres de La Haye, fait semblant de préparer pour le monde? Il m'est difficile de le croire, et cela pour des raisons exclusivement historiques et scientifiques. On ne doit pas supposer que l'espèce humaine puisse modifier sa mentalité, pas plus qu'elle ne peut renoncer à ses habitudes physiologiques. L'homme fera toujours la guerre parce qu'il l'a toujours faite; ce ne fut pas toujours la nécessité qui le poussa à la guerre, ce ne fut pas toujours la lutte pour la vie matérielle; il faut compter aussi avec la passion du jeu. Beaucoup de guerres anciennes ou récentes sont inexplicables si on oublie que l'homme lutte pour la possession idéale d'une suprématie morale avec la même âpreté que pour la possession des biens nécessaires à l'existence physique. Il manque quêlque chose à l'homme qui n'est que riche; il veut des honneurs et qu'on lui reconnaisse une valeur propre indépendante de sa fortune. Il manque quelque chose à un peuple heureux et prospère; il veut être encore le souverain, même nominal, du plus grand nombre possible d'autres peuples. Les récentes conquêtes coloniales se comprennent mal, éliminée la vanité nationale; et sans cette vanité, d'autre part, on ne parvient pas à s'expliquer qu'une bataille

perdue avec des soldats soit plus sensible à une nation, et l'humilie davantage devant elle-même et devant les autres peuples qu'une bataille perdue avec des diplomates. On saura dans cent ans que l'abandon de Fachoda, qui a livré l'Afrique et notamment peut-être tout le Congo belge à l'Angleterre, fut pour la France plus désastreux que Sedan; cependant plusieurs Yves Guyots ont pu s'en réjouir conjointement avec quelques milliers d'imbéciles fanatisés (à peu de frais). Dans l'animalité, l'état de vaincu est un état de souffrance; dans l'humanité, il est surtout un état d'humiliation. Pour concevoir une humanité sans guerre, il faut concevoir d'abord une humanité sans colère, sans orgueil, sans passions, uniquement vouée à paître. Si cette humanité était possible, les hommes ne seraient plus des hommes; il s'agirait d'une espèce animale tellement modifiée que nul ne la peut concevoir. Cela est absurde.

Il n'est question d'ailleurs, à la conférence de La Haye, que de la paix internationale. On suppose que les guerres de peuple à peuple éclatent, déterminées par une volonté consciente. Cette croyance est enfantine. Mais laissons, car il y a bien d'autres guerres, et d'abord la guerre

civile. Ce besoin de se battre est si fort dans l'homme que, dénué d'ennemis véritables, il s'en crée aussitôt de factices parmi ses frères et ses proches : bien établie, la paix internationale aurait pour inévitable corollaire la guerre civile en permanence. Si nous y avons échappé ces dernières années, c'est précisément grâce à l'existence d'une formidable armée toujours prête à marcher à l'intérieur aussi bien, et peut-être mieux qu'à l'extérieur. Nulle révolution n'est possible en un pays où tous les hommes valides sont des esclaves qui doivent obéir à toute réquisition sous peine de mort. Avant qu'un parti eût pu réunir et armer vingt mille émeutiers, il y aurait pour les combattre plus d'un million d'hommes sous les armes. Les socialistes révolutionnaires, qui, pour le reste, ont des cerveaux d'enfants de treize ans, n'ignorent pas cela; aussi souhaitent-ils un désarmement qui délierait à leur profit le faisceau de la Force. Nous vivons, en somme, sur le pied de guerre, dans un camp retranché; le jour où on comblera les fossés, où on abattra les remparts, où on licenciera les hommes, ces hommes se battront entre eux, nécessairement, comme se dévorent entre eux les loups qui n'ont plus de proie commune à poursuivre.

Il est agréable de discuter de telles questions; elles sont particulièrement faites pour être discutées, puisqu'elles sont insolubles. On soupçonne cependant que la guerre et la paix ne sont pas des antinomies, mais plutôt les noms différents d'un même état à des périodes successives et parfois enchevêtrées. La paix ne s'obtient que le sabre à la main.

Septembre.

139

L'horrible manie de la certitude. — Ce mot de Renan, dans les présentes circonstances, est le plus salutaire thème de méditation que l'on puisse offrir à ceux qui ont gardé intacte leur intelligence au milieu de la folie universelle. Pendant que l'état d'esprit européen rappelle celui du lecteur de feuilleton qui halète vers le dénouement absurde et moral d'une histoire, je suppose qu'il reste çà et là quelques esprits dont la noble indifférence s'accommoderait aisément que la dernière page du manuscrit eût été emportée par le vent ironique vers le destin « où va la feuille de rose — et la feuille

de laurier ». Ce qu'on ne sait pas est généralement plus bête encore que ce que l'on sait. L'affaire du sympathique capitaine Dreyfus, si par malheur on nous la racontait exactement telle qu'elle s'est passée, apparaîtrait d'une niaiserie si formidable que les lecteurs de M. Cornély, eux-mêmes, ou ceux de M. Judet, en reculeraient d'horreur.

Le véritable intérêt de la vie vient précisément de son obscurité; elle est indéchiffrable, illogique et incertaine, et c'est pour cela que les plus difficiles l'aiment avec une triste passion. Si le mot de l'énigme nous était révélé à l'oreille, vers l'époque de l'âge de raison, pourrions-nous encore vivre? N'ayant plus d'incertitude, nous n'aurions plus d'espérance. Le mot du philosophe : je vis par curiosité, s'applique à toutes les vies. La certitude est un état d'anéantissement. La notion du paradis est si voisine de celle de nirvanâ que le bonheur chrétien et le bonheur hindou peuvent philosophiquement se définir par le même mot; l'un et l'autre contiennent l'idée de repos. Toute activité a pour principe l'incertitude. Le bonheur même, s'il s'annonce en des termes inéluctables, cesse d'être désiré avec assez de force pour être encore le bonheur. On ne désire plus l'inévitable; on l'attend. Et qu'est-ce que le bonheur séparé de ce ferment, le désir?

Cependant les hommes désirent ardemment la certitude; ils la désirent au degré maniaque; ils oublient toutes les jouissances, toutes les nuances, tous les charmes du présent pour tendre leurs bras et leurs fronts vers l'idole froide au ventre creux. Ils pourront peut-être, si les temps sont favorables, enfoncer leurs mains dans le trou foré par le contact multiplié des volontés aveugles; — et puis quoi? La certitude, c'est donc de toucher une pierre, du bois, ou une plaie? Sans s'astreindre à des vues de finalité, on pourrait supposer que si la certitude est un état d'inaction, la manie de la certitude est au contraire un principe d'action. La vérité n'est qu'une statue d'ombre, mais pour l'atteindre l'homme prend mille peines dont l'une sera peut-être féconde. Cela n'est qu'une hypothèse assez précaire, car peu de créatures humaines sont aptes à utiliser comme levier un principe abstrait, et cela est fort heureux. Chaque fois que l'abstraction est devenue le guide de l'humanité, la civilisation a dévié, s'est abaissée, a méprisé la vie pour exalter une lueur céleste, adorer une étoile, une idée, un néant.

L'humanité a traversé des périodes de certitude. Elles sont tragi-comiques. Le genre de certitude auquel l'humanité peut parvenir est assez

bien représenté par les convictions de Luther. Ce moine intelligent faisait l'exégèse des contes de fées. Il savait qu'il n'y a que trois sacrements, comme on pourrait savoir que le Petit Poucet n'avait que trois pierres blanches dans sa poche. Il savait que le pape était l'antéchrist et qu'on avait vu des démons voler en auréole autour de sa tête. Il croyait que Jésus était monté au ciel, mais pas sa mère; il croyait à l'enfer et pas au purgatoire. Il faisait de l'absurde deux gâteaux, donnait l'un à manger à ses fidèles et jetait l'autre aux cochons. Voilà de belles certitudes. Au commencement, il y avait un œuf d'or. Non, au commencement il y avait un œuf d'argent. M. Edouard Rod, protestant libéré, a montré dans un bon chapitre d'histoire (1) avec quel dédain Rome, qui était païenne, Rome qui sculptait de la beauté dans le marbre éternel, accueillit les injures du moine affirmateur et crédule. Malheureusement la sottise commune fut plus forte que la sagesse de quelques platoniciens, la civilisation capitula, le concile de Trente fut convoqué et l'Eglise, sans désarmer le fanatisme évangélique, renia les

(1) *Essai sur le développement des littératures modernes;* dans la *Revue bleue*, 11 sept. 1897.

Dieux. Luther avait l'horrible manie de la certitude.

La Révolution française fut une autre grande période de certitude et, de même que la Réforme, un mouvement religieux. Il s'agit toujours de mettre en pratique le christianisme. Pour comprendre le sens secret de la grande devise révolutionnaire, il faut la lire ainsi : Liberté chrétienne, Egalité chrétienne, Fraternité chrétienne, Gracchus croit citer Tite-Live et il cite saint Paul. Les déclamations contre les aristocrates sont dans les pères de l'Eglise. Ce fut une belle époque. La certitude dès les premiers jours s'étendit à toutes choses. Il fut admis unanimement qu'appeler Manche le Cotentin et Basses-Pyrénées le Béarn, c'était vouer ces terres à un bonheur illimité. Quel abus de pouvoir serait possible dans les bailliages devenus des arrondissements? On se le demandait en souriant. Tant de certitudes si diverses aboutirent à cette tyrannie de l'Etat qui nous enserre toujours dans les dures mailles des lois. La Révolution avait l'horrible manie de la certitude.

L'état présent des esprits a de mémorables antécédents. Peut-être assistons-nous à un mouvement qui aura des conséquences intéressantes? On n'en sait rien encore et surtout on ne sait de

quelle nature seront ces conséquences. Le protestantisme a placé l'Europe sous la tyrannie évangélique; la Révolution l'a placé sous la tyrannie de l'Etat. Ce qu'il y aurait de moins absurde à prévoir c'est que l'affaire Dreyfus la placera sous la tyrannie de l'argent. En ces trois dernières années l'argent a acquis une puissance qu'il ne croyait pas posséder lui-même. Il a eu le pouvoir, jusqu'ici réservé à des motifs idéaux, de déterminer des états de conscience. Tels qui furent pratiquement achetés agirent réellement par devoir de conviction. L'or a eu prise sur des âmes; on a vu ou on verra des martyrs de la mensualité. L'or a déterminé des certitudes et l'absence de l'or d'autres certitudes identiques, étant contraires. Cette transmutation du métal en idées-forces est à noter. Sans être absolument nouvelle, elle a atteint récemment sous nos yeux un degré rare de visibilité. La conscience humaine n'est peut-être que le témoin complaisant des actes déterminés en dehors d'elle, mais il n'en est pas moins curieux de lui voir donner des noms de caresse à certains actes qu'elle eût, en d'autres circonstances, durement qualifiés. L'équivoque elle-même a l'horrible manie de la certitude.

La certitude est haineuse et fanatique. Elle

ne discute pas, elle assomme. Ses raisons sont des injures, nécessairement, puisqu'elle ne saurait donner de son état une explication intelligible. Pense comme moi, ou je te tue, — en paroles ou en action ; en action, si je puis rassembler quelque courage fauve, en paroles si j'obéis à ma nature, qui est la lâcheté. Car la certitude est lâche. Il lui faut l'appui d'une foule ou l'abri de l'autorité. La certitude vit rarement solitaire. Les solitaires, qui n'ont d'intérêt en rien, considèrent avec doute la vie et les choses lointaines. Si la fonction n'était absurde, ils seraient les véritables juges. Juger est abominable; la sentence qui affirme est un mensonge. Les solitaires décideraient avec mépris des contestations sociales; ils apprendraient aux hommes qu'il ne faut porter que des jugements provisoires et secrets, à moins d'évidence et d'aveu. Mais quel peuple accepterait ces conditions philosophiques! La certitude est une maladie essentiellement populaire, si l'on appelle peuple, en parodiant le mot de Mme de Lambert, tout ce qui pense en troupeau, tout ce qui se délecte aux relavures dont Carlyle engraissait ses cochons. Le peuple a l'horrible manie de la certitude.

En ce qui touche la présente affaire et personnellement, j'ai éprouvé une sensation qui n'a

guère varié. Laquelle, cela ne regarde personne, puisque je n'en fais pas état dans mon jugement. Ce n'est ni une opinion, ni une conviction, c'est une sensation; la sensation est un mouvement physique, mesurable et pondérable, qui ne peut ni se nier, ni se discuter; relativement à celui qui l'éprouve, la sensation est un fait. Mais ce fait n'a aucune valeur en dehors de l'individu même qu'il frappe et qu'il imprègne. Il serait abominable de le vouloir transformer en certitude extérieure et de dire: je crois, donc cela est vrai. C'est cependant le raisonnement de la plupart des hommes, car ceux qui ne disent pas cela disent : je ne crois pas, donc cela n'est pas vrai. Sans doute; ils sont, matériellement, plus près de la rectitude ; mais leur principe, moins faux, est aussi dangereux que celui de leurs adversaires.

Les hommes d'aujourd'hui qui auraient pu proférer avec autorité des paroles contre la tempête se sont rangés qui de l'un, qui de l'autre parti. Ils se sont suicidés. Car un parti va dominer les deux autres et les envelopper ensemble dans le dédain du même vieux journal, comme une paire de souliers troués qu'une femme, le lundi, porte à l'échoppe. Ce parti méprisera les jongleries de la justice et de la

vérité, la parade des tribunaux de gala et les formules d'excommunication ; il défendra qu'un homme puisse être arrêté, en dehors de l'évidence, tant que sa faute sociale n'aura pas été publiquement prouvée ; mais il prohibera aussi les défenses hideuses opposées aux accusations téméraires. Il établira une sorte de clinique du fanatisme où l'on nourrirait les gens de telles pâtées de certitudes qu'ils en vomiraient toutes leurs croyances. Il ordonnera au-dessus des têtes tristes des fêtes de beauté et de liberté pour ceux qui ne savent pas trouver, dans la contemplation et la « jouissance d'eux-mêmes », comme disait Carraccioli, des satisfactions plénières. Il rira des crimes impunis et laissera fuir, heureux du débarras, les imbéciles, qui assassinent, qui calomnient, qui excommunient. Il s'occupera d'un ordre matériel et mettra des sergents qui empêcheront les les uns de troubler la liberté des autres. Il donnera la liberté de pensée, la liberté de sensation, la liberté des mœurs, la liberté de la beauté du rire, de l'amour, du rêve et de l'extravagance. Il permettra à l'intelligence de se développer, à la sensualité de s'affiner, à la grâce de s'épanouir. Il tirera parti des découvertes de la science, paiera des gens pour rendre des servi-

ces publics et non pour délivrer des diplômes et des laissez-passer. Il ne professera aucun principe; il les possédera tous, comme un serrurier toutes les clefs à son trousseau. Il ne protégera ni les imbéciles, ni les Juifs, ni les cléricaux, ni les Huguenots, ni aucuns fanatiques, qu'ils portent le tablier ou le scapulaire. Il sera païen, mystique, sensuel et superstitieux : il aimera les pierres sculptées, les femmes chastes, les courtisanes et les témoins de l'histoire. Il honorera les maçons, les poètes, les tisseurs et les chimistes plus que les professeurs de belles-lettres, de philosophie et de jurisprudence. Il n'enseignera rien et permettra qu'on enseigne tout. Il permettra tout, — hors d'imprimer la Bible.

Cela arrivera, avec beaucoup d'autres choses, l'an 2240.

140

De la contradiction. — Quelle est la valeur de la contradiction ? Un journal hostile et un journal favorable à Dreyfus représentent-ils la contradiction ? Un homme de jugement droit a-t-il un avantage intellectuel à lire le oui et le non d'une question controversée? Trou-

vera-t-il dans cette double lecture les éléments de l'incertitude philosophique? Je crois que la véritable contradiction est subinstantanée et non successive. Les controverses corrigent rarement les opinions; ou bien, pour les caractères faibles et à mémoire courte, c'est la dernière page lue qui détermine la conviction momentanée. Pour que la contradiction ait une valeur et une influence, il faut qu'elle existe dans la pensée. Elle n'est forte qu'en apparaissant toute formée et tout armée. On se défend contre une opinion; on lutte plus malaisément contre l'ironie qui se présente ambiguë avec une grimace et un sourire, une menace et une caresse. Pour faire douter, il faut douter soi-même. Deux affirmations contradictoires n'ont le plus souvent qu'une valeur d'incohérence.

La contradiction coïncide dans une intelligence avec la faculté d'associer et de dissocier rapidement les idées. Aucune conviction n'est stable dans un cerveau ainsi organisé, toujours en mouvement et en révolution. Les idées s'enchevêtrent les unes dans les autres, comme les couleurs d'une palette, produisant toutes les nuances de la pensée et du doute. La certitude n'est jamais atteinte que pour un moment : dans le vert obtenu par un mélange équitable de bleu

et de jaune, une goutte de rouge tombe qui l'assombrit; de la feuille de chêne, un excès de jaune fait une feuille de laitue, et trop de bleu donne au pré l'aspect d'une mer où se reflète le ciel. Cependant la contradiction peut coexister avec la conviction; on dirait même volontiers que la véritable contradiction a pour substance une conviction. C'était l'état d'esprit de Pascal. De ses pensées, qui toutes sont des défenses contre le doute, on tirerait cependant un excellent traité du doute. Il croyait, mais l'activité de son cerveau lui présentait sans cesse des nuances, c'est-à-dire des contradictions nouvelles. Il s'en croit victorieux, mais il les écrit et, malgré ce que Port-Royal a pu détruire de ses papiers, nous pouvons fortifier notre indifférence de toutes les douloureuses objections que la raison faisait à la foi dans cette tête obstinée et magnifique. La contradiction nous donne l'illusion de la liberté. Quoi de plus fâcheux que d'être le prisonnier d'une vérité, de vivre sous les verrous de la certitude? Une croyance, c'est un cheval à l'écurie; il faut l'atteler ou le seller de temps en temps et aller se promener avec lui sur les routes incertaines qui mènent on ne sait où.

Octobre.

141

Nietzsche et l'affaire. — Je ne sais si l'on peut dire qu'en cette affaire la Force ait vaincu le Droit, même en gardant à ces mots leur sens vulgaire, celui que peut comprendre M. Havet, en ses bons jours, mais, si on le supposait, le spectacle serait salutaire et opportun. Tout droit étant fondé sur la force, il n'est pas mauvais que ce mécanisme des conventions sociales soit parfois mis en mouvement devant les peuples ébahis et que l'on voie agissante au grand jour la brutalité des causes. Mais il n'y a pas de Droit en opposition à la Force. Il y a des Forces et, ici, c'est la force de cohésion qui l'a emporté sur la force de dislocation. L'affaire Dreyfus est un problème de mécanique; il est résolu provisoirement dans un sens extrêmement favorable à la civilisation. Par un de ces hasards qui semblent ressortir à une logique surhumaine en même temps que se posait la question de la Justice, on commençait à publier les œuvres de Nietzsche. Au moment où les esclaves tentaient

contre la civilisation leur effort périodique M. Henri Albert mettait, par sa belle traduction, à la portée de ceux qui ne savent pas l'allemand. les pages où le dernier des grands philosophes nous avertissait, avec sa verve hautaine, du péril qui menace le monde moderne. La théorie des deux morales — qu'un récent article précisait ici même — est une des plus belles conceptions de Nietzsche. Réduite à ce qui concerne la Justice, elle nous fait comprendre l'antinomie éternelle entre les esclaves qui parlent de la pitié et les maîtres qui parlent de la force. Pour l'esclave, les vertus sont négatives; elles sont celles qu'il a besoin de rencontrer chez ses maîtres, la douceur, la bonté, l'indulgence; pour le maître, les vertus sont positives; elles sont celles qu'il veut inculquer à ses esclaves et elles se résument en une seule, l'obéissance. Ainsi tandis que la civilisation des maîtres est nécessairement une hiérarchie d'obéissance, la civilisation des esclaves est une anarchie de sentimentalités. Or, jamais cette opposition ne fut plus visible que dans l'évolution de la présente affaire. Instinctivement et sans examen des faits, les uns se rangèrent du côté du sentiment, les autres du côté de la force. Si l'on excepte quelques esprits critiques décidés à regarder sans prendre parti et quelques esprits

à forme juridique, touchés seulement par des préoccupations de règle et de bon ordre, ces deux catégories comprennent à peu près l'universalité de ceux qui ont suivi avec intérêt les événements. Les uns, si l'on réduisait les convictions en devises, auraient dit : c'est ma force qui crée ma justice ; les autres : c'est ma justice qui crée ma force. Les premiers s'appuient sur un fait ; les seconds, sur une abstraction. Il est évident que l'abstraction ne pourrait jamais être que très passagèrement victorieuse du fait : le résultat du procès de Rennes est donc conforme à la marche logique des choses.

Cependant, il n'est jamais nécessaire que la force use de toute sa puissance. Je me séparerais ici de Nietzsche, si j'entrais dans la discussion philosophique, et je permettrais à la pitié et au dédain d'entrer ensemble dans la maison des maîtres. Il faut achever les vaincus ou les traiter avec humanité.

Novembre.

142

Au Transvaal. — On n'attend pas de moi sans doute que je juge la guerre du Trans-

vaal d'après les principes bénévoles de la justice humanitaire et que je m'associe aux lamentations de la presse sentimentale sur le bon agneau que va croquer le méchant loup. Depuis le commencement du monde, les loups croquent les agneaux et le monde ne s'en porte pas plus mal. D'ailleurs, s'il en est ainsi, c'est qu'il ne peut pas en être autrement. Lorsque le faible impose sa loi au fort, c'est que, pendant la lutte, les rôles se sont trouvés renversés. Raisonnons d'après les lois dynamiques, qui sont absolues, et non d'après les croyances morales, qui ne sont pas des lois, puisque le propre de la loi est de ne pouvoir être enfreinte. Il n'y a pas, en soi, le fort et le faible, le loup et l'agneau, pas plus qu'il n'y a le bon et le méchant, le bien et le mal, le blanc et le noir ; il y a des états de force infiniment divers et variables. Il est possible que les Boërs soient déjà les faibles; il est possible que les Anglais soient au Transvaal dans la position des Perses vis-à-vis des Grecs ; nous n'en savons rien.

La sympathie de l'Europe pour les Boërs est évidente; qu'elle soit, presque tout entière, faite d'envie contre l'Angleterre, c'est probable ; qu'elle soit absolument légitime et intelligente, cela serait un point à discuter. Les qualités de la

force et, en particulier, les qualités de la force anglaise, n'ont rien d'aimable; mais la force ne tient pas à plaire, elle veut dominer, elle veut dévorer. C'est même la seule faiblesse de la force anglaise qu'on sache trop bien ce qu'elle veut. Les fils de la toile ont été tendus trop au grand jour; le tissu en est devenu si épais qu'il commence à empêcher l'Europe de voir le soleil; et les sorties du monstre le long de ses câbles sont devenues si fréquentes que l'inquiétude, puis la peur ont fini par nous secouer les nerfs. Le Transvaal va bénéficier de ces sentiments un peu vulgaires, mais bien naturels.

143

L'opinion des Etrangers. — A propos des rodomontades suédoises d'un musicien appelé M. Grieg, auteur de quelques valses qui eurent la faveur des pianos, et de quelques grossièretés émises par tels journaux d'ici ou de là, des âmes sensibles s'émurent et des têtes impatientes se fâchèrent. Ni l'émotion ni la colère ne sont de mise. A-t-on des battements de cœur ou se sent-on indigné aux injures d'un ivrogne ? Il y a des gens qui s'enivrent avec la Bible ou avec la Déclaration des droits de l'homme (et

du citoyen) ; ces boissons-là donnent une ivresse brutale et agressive, mais surtout bruyante, et plus gênante que dangereuse, car l'abrutissement qui en résulte désarme assez vite les malheureux. On sait qu'il y a en Europe (et plus loin) une quantité de ministres du saint évangile qui traduisent dans leurs sermons Amalécites par Français et Babylone par Paris. Cette manie est ancienne; elle amuse de pauvres diables aigris par la médiocrité de leur position et de leur intelligence ; quel mal cela nous fait-il ? Sommes-nous devenus si bêtes que nous tenions à l'estime universelle et, à défaut de l'estime, à l'indifférence ? Et puis de quels étrangers nous parle-t-on ? Quelle est leur qualité, leur intelligence ? D'ailleurs, on ne hait que ceux qui en valent la peine. La haine est bonne ; la haine est réconfortante. Celui qui n'a pas senti la haine ne sait pas combien cela rend la vie meilleure et fière. A défaut de haine, il faut avoir beaucoup de mépris. Tu t'en vas sans armes et sans armures, disait-on au chevalier dont nous parle Victor Hugo. Il répond : « J'ai mépris et dédain. »

144

Le Complot. — Et pourquoi ne veut-on pas qu'il soit sérieux ? Et pourquoi ne veut-on pas qu'il soit légitime ? Où et quand a-t-on vu un parti hors du pouvoir ne pas s'efforcer d'y rentrer ? Quel est le régime, en France, depuis cent ans, qui n'ait pas eu pour origine première un complot ? Mais les sénateurs qui, aujourd'hui, vont être les juges d'un complot complotèrent eux-mêmes contre l'Empire ! Je ne vois ni aucune objection contre les complots ni aucune objection contre le droit d'un gouvernement à réprimer les complots. Si les conspirateurs avaient réussi, ceux-ci ou ceux-là, ils seraient devenus — à leur tour — le gouvernement. Quoi de plus simple et de plus logique, de plus conforme aux éternels principes de la force implacable qui mène le monde.

Décembre.

145

La morale des Philanthropes. — Se



souvient-on du monsieur jovial et tendre qui légua des rentes à cinq ou six de ses anciennes maîtresses et le reste à l'Hospitalité de nuit, — et que cette administration prétendit accaparer tout l'héritage, et qu'elle plaida la nullité pour cause de *pretium stupri*, et qu'elle se flattait d'empêcher six pauvres femmes d'avoir une vieillesse un peu moins triste que celle que leur destinait le Dieu des philanthropes? Ces cannibales de la morale ont perdu leur procès; les six pauvres femmes ne seront pas condamnées à rendre l'argent; le tribunal leur a appliqué, non la morale chrétienne des hypocrites, impitoyable au péché avoué, mais une morale nouvelle et qui ressemble beaucoup à la morale « relâchée » des casuistes. Paul Bert, l'infatigable jésuitophage, s'indigna beaucoup jadis contre cet article de Tamburini où il est déclaré qu'une femme qui a stipulé un prix pour ses faveurs a le *droit*, les faveurs accordées, de toucher le prix stipulé. La vérité, c'est que le « relâchement » des casuistes fut, en plus d'un point, le précurseur de notre délicieux relâchement moderne qui est fait de scepticisme et aussi d'intelligence. Aucun journal, pas même ceux qui font profession de calvinisme, ne crut devoir approuver les scrupules de moralité, surtout pécuniaires, des tristes vieillards. Un homme

qui pense, sur son testament, à ses anciennes maîtresses pas riches, nous trouvons cela charmant, d'un bon exemple sentimental.

146

Les nouveaux Vandales. — Les Vandales, les célèbres Vandales, ont changé d'occupation, — bout pour bout. Non seulement ils ne détruisent plus rien, mais ils prohibent qu'on détruise rien. Sous prétexte que des bâtisses aussi odieuses que la Bourse sont des monuments historiques, des témoins d'une période de la vie de Paris, ils défendent de mettre bas ces pierres dont l'assemblage ne fut jamais que de la maçonnerie. Il suffit donc désormais qu'un édifice, le premier venu, ait vécu, oublié dans sa laideur, trois quarts de siècle, pour que Paris soit condamné à le subir éternellement. On ne démolira plus; on construira à côté. Par piété archéologique, quand Paris sera devenu vétuste, on en fera un vaste musée et on élèvera une autre ville à côté; et ainsi de suite; et tous ces témoignages du passé seront fort intéressants pour les archéologues, les touristes et les hôteliers. Rien n'affirme mieux la décadence de notre sens artistique que cet amour d'un vieux monu-

ment considéré, non comme une chose de beauté, mais comme une chose d'antiquité. Ce conservatisme est barbare et enfantin. Que représente la Bourse, quelle idée? Que fait en notre pays germano-roman ce stupide temple grec? Singulière esthétique qui défend, pour les mêmes motifs, Notre-Dame et la Madeleine, l'œuvre représentative du génie architectural d'une race et d'une époque, la création originale et la grossière imitation qui ne témoigne de rien que de l'indigence artistique et de la bassesse intellectuelle d'un siècle sans goût, sans ferveur, sans idéal. La Bourse, la Madeleine, mais il n'est pas un entrepreneur de maçonnerie qui ne se charge d'en élever des centaines à forfait. C'est une question d'argent. Il est beaucoup plus facile de construire de telles parodies que bâtir sur un terrain donné une maison utile qui ne soit pas absolument laide. On peut démolir la Bourse; cela vaudrait beaucoup mieux que de l'agrandir. Il est vraiment inutile d'augmenter à Paris le nombre des colonnes doriques, de propager un genre d'architecture dont les Grecs usaient par nécessité, parce qu'ils ignoraient la voûte! Qu'il nous suffise d'être obligés de souffrir la ridicule colonnade dont le fâcheux Perrault gâta le vieux Louvre.

1900

Contre l'intelligence. — Naguère une armée sentimentale se fit appeler modestement « les Intellectuels ». L'intelligence, comme M. Jules de Gaultier l'expliqua fortement ici même, n'avait en aucune façon déterminé l'attitude de cette troupe bienveillante ; l'intelligence n'exige pas la vérité, quoiqu'elle la cherche, mais sans espoir, avec un détachement nietzschéen, ni la justice, parce que l'idée de justice est vraiment trop paradoxale ; l'intelligence regarde, observe, analyse, compare, déduit et comprend si elle peut. Dès qu'on se mêle à la vie publique, dès qu'on s'agite autour des questions sociales, dès qu'on se passionne, enfin, on quitte l'attitude intellectuelle. Cela arrive aux esprits les plus élevés et les plus enclins à l'abstraction. Newton se mit

en colère une fois pour une question de théologie. Au-dessous de l'intelligence il y a tout le reste; au-dessus, il n'y a rien. Ce n'est pas l'opinion de M. Brunetière qui proféra ceci en son récent discours sur les prix de vertu : « Qui sait si l'intelligence ne serait pas le grand péché contre l'humanité! » Cette façon de parler sied peut-être à un Pascal. On ne voit pas bien les droits qu'aurait M. Brunetière à nous répéter : abêtissez-vous. Quelle méprise et que le moment est mal choisi quand on voit, comme une épouvantable peau de chagrin, l'intelligence se rétrécir de jour en jour et se racornir! Le conseil est bien inutile, ou plutôt j'ai peur qu'il ne soit accueilli avec trop de joie par une humanité lasse de penser et qui se laise couler à la torpeur. Est-ce donc maintenant, quand la civilisation s'amollit dans une pitié gâteuse pour les faibles, les humbles, les petits, tous les déchets, qu'il faut venir opposer et sacrifier l'intelligence à la charité? « Nous ressouvenir que la vraie mesure de la valeur des hommes, c'est leur dévouement aux intérêts de l'humanité! » Détestable maxime qui tendrait à détourner de leur véritable devoir les hommes supérieurs, si la supériorité même ne consistait pas à fermer l'oreille à ces appels d'une vaine pitié. La plus grande

valeur humaine, non la seule, est dans l'intelligence, et c'est aussi l'exercice de l'intelligence, qui est la plus grande charité humaine. Quels dons de soi, quels dévouements, quelles aumônes valent cent vers de Virgile? Qui donc donnerait Racine pour saint Vincent de Paul? Mais comment réfuter un sermon autrement qu'en disant : je n'ai pas la foi? M. Brunetière a la foi et il a prêché l'Avent sous la coupole.

148

Le mécanisme psychologique de la conversion. — Comme M. Brunetière et M. Coppée, comme M. Huysmans qui donna le bon exemple, voilà que M. Bourget a recouvré la foi. Est-ce atavisme, retour aux impressions d'enfance, esprit de contradiction, sens social ? On ne sait. Ces diverses influences peuvent se trouver combinées dans la conversion d'un *d'un* homme intelligent et réfléchi ainsi que M. Bourget. Il est certain que la qualité intellectuelle de ceux qui à cette heure se sont institués les successeurs de Voltaire et de Michelet n'incite pas beaucoup à persévérer dans leur communion. Mais le sein de l'Eglise n'est pas davantage devenu un refuge de bonne com-

pagnie ; on y rencontre une société vraiment un peu mêlée. Peut-être que la meilleure explication doit être demandée à la psychologie. M. Ribot a formulé cette loi : la mémoire s'abolit du présent au passé ; les dernières acquisitions disparaissent d'abord ; à un certain moment les impressions d'enfance deviennent les maîtresses du cerveau. Les sentiments survivent à l'intelligence. « C'est qu'ils sont ce qu'il y a en nous de plus profond, de plus intime, de plus tenace. Tandis que notre intelligence est acquise et comme extérieure à nous, nos sentiments sont innés... Ils sont l'expression immédiate et permanente de notre organisation. » Or, la religion fait partie du domaine des sentiments et de celui des impressions d'enfance. Vers la cinquantaine, au moment où le moi qui s'est fait lentement commence à se défaire, les dernières couches d'impressions s'amincissant pour ainsi dire et devenant peu à peu transparentes, le fond du lac apparaît visible et nous retrouvons tous les souvenirs que nous y avions jetés dédaigneusement au cours de notre vie. Le moment est critique. Les faibles cèdent à l'attrait du passé. Ils sont perdus. Les forts résistent, repoussent la tentation, qu'ils retrouveront au lit de mort plus violente et souvent irrésistible. Il

est assez curieux que la loi de M. Ribot ait été très clairement exposée, il y a près d'un siècle, par Joubert; il est vrai que Joubert, esprit assez restreint, avait des dons supérieurs de pénétration, d'observation intime. Sa pensée a une précision quasi-scientifique: « Avec l'âge, il se fait comme une exfoliation dans la partie morale et intellectuelle du cerveau; l'esprit se décrépit; les notions et les opinions se détachent, comme par couches, de la substance médullaire; et les premières impressions, qui y sont plus intimement unies, revivent et reparaissent, à mesure que les autres s'en séparent et les y laissent à découvert. » Et voilà pourquoi M. Bourget est redevenu catholique; je ne pourrais l'en blâmer que s'il était en même temps devenu croyant. Espérons qu'il ne finira pas, comme Taine le prédisait dans l'intimité, « en suivant les processions un cierge à la main ».

149

Une définition du socialisme. — Il y eut un moment, dans l'empire romain, où l'on accueillait avidement toutes les histoires qui concernaient les barbares et peignaient leur caractère; cela n'empêcha pas la catastrophe

finale, mais cela permit aux survivants de mieux connaître leurs vainqueurs et de les dominer, vaincus, par l'usage adroit de l'intelligence. On aimera donc à retenir ce mot précis de M. Vaillant définissant l'action socialiste : « la dictature de la classe ouvrière. » Le mot est intéressant, mais il est imprudent ; c'est pourquoi je le livre aux méditations des socialistes honoraires, afin qu'ils se demandent s'il est bien utile à leur bonheur propre d'exciter contre la civilisation la férocité des petits Attilas du drapeau rouge. En faisant appel à l'égoïsme, on est sûr d'avoir une réponse.

150

Une princesse. — Les autoresses se sont, paraît-il, livrées, à la suite des mâles, au jeu du couronnement. Elles ont élu une « princesse ». J'ai oublié son nom, mais je suis sûr que ce ne fut pas Judith Gautier. Le beau hasard que des femmes de lettres eussent pensé à un écrivain véritable ! Mais à quoi bon un suffrage vain ? Je crois bien que Judith Gautier est quelque chose comme notre Arioste, un Arioste venu trop tard pour avoir l'ingénuité d'écrire en vers son poème romanesque ; mais le *Dragon impérial* est d'une

prose si limpide, si pure, si cristalline! L'histoire est d'un tragique si simple, si naturel, si souriant! Que les féministes, quand nous les raillons (oh! sans aucune jalousie), nous opposent Judith Gautier, et nous serons très embarrassés. Cependant on ne parle jamais d'elle. Elle est gênante.

Février.

151

L'Université, les Protestants, les Jésuites et la Liberté. — Je n'ai pas beaucoup plus de goût pour une Université nationale que pour une pâtisserie nationale ou une cordonnerie nationale. Mes instincts ne sont pas socialistes; je mourrai parmi les derniers défenseurs de la liberté. Voici donc un esprit qui sera impartial dans la querelle, puisqu'il met sur le même plan le catéchisme de l'Impératif catégorique et les monitoires tirés des quatre évangiles. Qu'un enfant soit élevé selon la Bible ou selon Kant, puisque le poison est le même, pourquoi des querelles ? S. Paul et Cousin, S. Ignace et Tolstoï, tous ministres du saint

Evangile, distillent, pour les cervelets qu'il faut paralyser, la même morphine et la même morale.

Parmi les plus singulières erreurs que propagèrent les médiocres historiens qui ont en notre siècle corrompu l'histoire, celle-ci nous amuse : que la Réforme fut un progrès intellectuel sur la Renaissance ; qu'elle fut une libération, qu'elle prépara les négations futures. Cela est risible en effet, car nulle épithète ne peut mieux caractériser Luther que celle d'affirmateur. Luther est l'affirmateur de la foi. Luther, plus qu'aucun pape de Rome, haïssait l'intellectualisme et ce libre examen dont on l'a fait le héros. C'est un apôtre grossier et brutal de la vérité révélée ; c'est le paysan à la fois matois et crédule qui ruse avec l'autorité immédiate et tremble devant les prophéties de l'almanach. Il est tellement sûr de la vérité qu'il la défend volontiers par le mensonge ; il devance Loyola dont il est le modèle et le père ; ses calomnies contre la magnifique et dédaigneuse Rome païenne représentent l'envie dévotieuse du cuistre de couvent contre l'élégance épiscopale et la morgue cardinalesque ; mais il a l'adresse, ou l'instinct, comme jadis les apôtres, de donner pour idéal au peuple sa bassesse elle-même et d'ériger en vertus supérieures l'impuissance devant la force,

la paresse devant la vie, la lâcheté devant Dieu. Son fond est la crédulité. Ses prétentions critiques échouent devant les textes de la religion les plus anciens, donc les plus douteux. Il croit éperdument à tout ce qu'il y a d'apocryphe dans le christianisme ; la partie historique, par sa grandeur même, échappe à la mesquinerie de son intelligence.

L'attitude, devant la Réforme, d'Erasme, de Rabelais et de tous les hommes de valeur d'Italie et de France, les seuls pays alors civilisés, est très caractéristique. Ils la méprisent parce que, du premier jour, ils l'ont jugée. Ils la tiennent pour ce qu'elle est,un mouvement piétiste, une négation nouvelle de la liberté et de la beauté. Les Réformés sont pour eux, qui regardent de haut, une nouvelle horde de cordeliers ou de minimes; Rabelais ne fait aucune distinction entre ces deux sortes de canailles et il leur ferme indifféremment les portes de Thélème. Il faut considérer la phrase qui suit comme un aphorisme indestructible : « Si l'Italie et la France ont résisté à la Réforme, c'est qu'elles étaient parvenues à un degré supérieur de civilisation. » Leur évolution était, et est encore, de plusieurs siècles en avance sur l'évolution de presque tout le reste de l'Europe. Au delà des Alpes la pro-

pagande luthérienne se heurta au sourire des femmes de Léonard et de Luini ; la France, moins ironique, fut touchée d'une blessure qui s'est rouverte plus d'une fois et qui laisse encore aujourd'hui passer quelques gouttes de sang.

Le dix-huitième siècle français jusqu'au temps de Jean-Jacques ne fut contaminé par aucune infiltration calviniste. Mais Genève et l'Angleterre nous donnèrent le déisme, maladie prémonitoire, et autour de l'idée Jéhoviste, qui avait presque disparu de la France, un christianisme hypocrite germa comme une moisissure. L'Université, sitôt rénovée, se trouva pleine de défroqués qui de leurs préjugés n'avaient retenu que les plus présentables, ceux qui se conciliaient avec un voltairianisme modéré ; quand cette vaste congrégation se mit à fermenter au contact des nouvelles philosophies, il se forma, et alors, sous le regard supérieur de Cousin, un état général d'esprit très favorable à la culture protestante. Dieu et une douzaine de principes surnagèrent au-dessus de la cuve, éléments de cette « religion naturelle » dont on versa l'incolore fadeur dans tous les verres que tendaient des mains tremblantes de doute et de honte. Tout protestant est prêtre ; la vocation naturelle d'un huguenot convaincu est d'être ministre du Saint

Evangile ; mais comme cette carrière est en France fort limitée, les protestants français s'étaient rejetés vers l'Université. Au moment où se déployait la farce de la religion naturelle, ils se trouvèrent en force et ils accaparèrent tous les premiers rôles. Doués d'une hypocrisie supérieure, fruit de vieilles persécutions, ils dissimulèrent leurs vraies croyances avec une admirable désinvolture. Quand la religion naturelle dut être retirée de l'affiche, ils promurent au rang de culte universitaire la Libre pensée, qui se joue toujours, et ils furent les maîtres et les prêtres. Tout le monde a été dupe jusqu'à ces derniers temps de l'attitude vraiment jésuitique des protestants de l'Université. Ils furent admirables, laborieux ouvriers de Christ, allant jusqu'à professer l'athéisme et un certain immoralisme pour mieux ameuter contre une religion rivale la fureur des sectaires et des sots.

Il y a trois ou quatre ans, quelques confidences dévoilèrent au public les mystères de cette lourde mystification. C'est de cette époque que date la crise de l'Université. La France souffre volontiers, aujourd'hui comme sous l'ancienne monarchie, que l'Etat la protège contre les excès du cléricalisme, mais, pas plus aujourd'hui que sous Henri IV, elle ne désire changer de religion.

Sortir du cléricalisme des jésuites pour entrer dans le cléricalisme des calvinistes ne la séduit aucunement. Elle sent sans trop de frayeur son vieux manteau religieux lui tomber des épaules, mais elle se fâche contre qui lui présente la souquenille du pasteur protestant (le type de Willette, si heureusement populaire). Pas de religion du tout, peut-être; mais tout plutôt que le protestantisme.

Cela serait cependant une erreur de croire que les membres de l'Université soient personnellement entachés de protestantisme. Ils ont pour la plupart l'esprit libre; ils jugent les programmes qu'on leur impose et parfois ils les corrigent. Quel professeur de philosophie n'a gémi devant les douloureuses niaiseries qu'on le contraint d'inculquer à d'innocentes intelligences qui en demeureront peut-être à jamais blessées? Qu'est-ce que les jésuites peuvent donc bien enseigner de plus néfaste que la morale kantienne? Mais le bon vouloir des maîtres ne peut suffire à transformer en réalités raisonnables les idéologies factices dont la démonstration leur est imposée. On m'apprit au lycée que le catholicisme est pour les peuples une cause de décadence. Est-ce une notion assez protestante? Quel esprit dégagé de préjugés religieux découvrirait, au

cours de longues méditations, une telle « vérité » ? Quelle foi ! Quelle confiance dans les destinées absolues du protestantisme ! Les jésuites, qui ne m'auraient pas enseigné cela, m'auraient sans doute induit en d'autres erreurs, mais je suppose que je me serais débarrassé des unes aussi bien que des autres.

Cette remarque me conduit à dire que toutes les éducations sont peut-être mauvaises, excepté celle qu'on se donne soi-même. Et encore, que de tâtonnements avant d'arriver à saisir dans la vie quelques indices de logique ! L'éducation développe un esprit, elle ne le crée pas. En quelque terrain que vous semiez un grain de blé, il poussera du blé, s'il pousse quelque chose. Il faut protéger la libre venue des esprits ; cela seul est important. L'Université n'est pas ce laboureur modèle qu'elle pourrait être. Elle aussi, elle veut déformer, et elle déforme. Quand la graine a germé, elle intervient avec toutes sortes d'outils métaphysiques ; elle se livre trop souvent à la mauvaise besogne du sarcleur aveugle et elle gâte ces racines de l'esprit qui auraient dû lui être sacrées. Les jésuites à ce point de vue ne sont pas défendables. Ils sont des malaxeurs adroits et terribles. Cependant quelques-uns de leurs plus rudes ennemis sortirent de leurs pro-

pres mains. Alors on ne sait plus. Le monde est un musée de contradictions. L'infini des actes réagit perpétuellement sur les centres d'activité et l'on pense un jour très logiquement le contraire de ce que l'on pensait la veille; cela arrive par la tendance à la différenciation, qui est le principe même de la vie.

152

La mort de Ruskin. — John Ruskin avait apporté aux hommes une idée noble et presque de rédemption; il leur avait appris que la beauté est inséparable de la vie, que l'art est fait, non pas pour les musées, mais pour les besoins quotidiens de notre existence. Il est important sans doute qu'il y ait au Louvre de beaux tableaux dans de beaux cadres, et tout cela dans un admirable palais; mais il est plus important encore que nous buvions notre vin dans un verre aux formes délicates, et que le jour de nos fenêtres nous arrive à travers de douces fleurs, et que nos maisons soient avenantes et claires, et que de tous nos contacts avec la vie il nous reste, à la fin, une impression d'harmonie et d'unité.

Ces idées de Ruskin, ou déduites de son ensei-

gnement, quelques hommes les aimèrent, mais pas assez fortement. Les résultats ne sont pas nuls, mais ils sont insuffisants. Au moment où j'écris, un Comité, dont j'ai reçu la protestation, est en lutte, à Venise, avec les barbares qui veulent faire de la cité intangible une ville moderne pareille à Roubaix et à Cardiff, ces idéaux de toutes les municipalités. Être sale, être noir, être puant, et être riche ; avoir beaucoup de tramways à vapeur pour transporter éternellement des milliers d'imbéciles et de femmes hystérisées par le mouvement. Il s'agit de relier Venise à la terre ferme par un large pont et de combler, sans doute (c'en est la conséquence), tous ces canaux prétentieux. Ruskin a écrit les *Pierres de Venise ;* le temps n'est pas loin où, ce livre à la main, les amants affolés de la beauté chemineront en pleurant au milieu des usines insolentes : les pierres de Venise seront des moellons.

Les livres de Ruskin resteront pour le plaisir de quelques-uns ; son œuvre meurt déjà. Il avait compris que, dans une vraie civilisation, il n'y a pas d'un côté l'artiste, de l'autre l'ouvrier. Il voyait ces deux castes fondues, comme jadis, en une seule, l'artisan. Ce rêve ne peut se réaliser. Le passé sans aucun doute redeviendra le présent, puisque le nombre des combinaisons de

l'activité humaine n'est pas infini; mais un état stable de beauté n'est pas possible. Il y a des siècles sacrifiés, dont nous sommes. Cependant, il ne faut pas nous plaindre. La vie, malgré la haine croissante de l'Etat contre la liberté et la beauté, est moins étroite et moins laide aujourd'hui qu'il y a quarante et soixante ans. L'art du second Empire soulève le cœur; les porcelaines de ce temps prennent sur l'épigastre, en vérité. A cette heure, des formes moins rudes, des couleurs moins ternes nous sont offertes. L'ameublement aussi s'est un peu relevé de sa bassesse. On peut acquérir des rideaux tolérables; on peut tendre des murs avec des étoffes où il y a une consolation.

Tout cela nous le devons à Ruskin. Il faut donc méditer avec tristesse sur cette mort d'un héros. Il a fait pour nous plus que nous ne pouvons faire pour nous-mêmes; il a eu plus d'idées que nous ne sommes capables d'en réaliser. Son œuvre est un trésor que l'humanité n'épuisera jamais.

Mars.

153

Le Papier et la Civilisation. — Bien que je sois menacé d'en subir, comme tous les écrivains, les conséquences, qui seront peut-être pénibles, la crise du papier me réjouit — philosophiquement — à un haut degré (1). *Ex nihilo nihil :* la Science n'y peut rien. Ce n'est pas sa faillite, c'est celle du progrès, conception qui n'a rien à voir avec la Science. La situation est celle-ci. On faisait le papier avec des sapins. Or le sapin manque, — et on ne sait par quoi le remplacer. La Norvège, que l'on allait rendre chauve, a réglé ses coupes de cheveux. Sans doute il y a encore de bonnes forêts à tondre en Sibérie, mais le transport des dépouilles mettrait le papier à journal au prix du papier à lettre. Ensuite, comme la consommation du sapin est beaucoup plus rapide que la crue du sapin, la terre entière, fût-elle une vaste et unique sapinière, qu'on pourrait encore compter

(1) On sait maintenant que cette crise fut en partie factice. Cela n'enlève pas toute logique aux réflexions qui suivent, encore qu'elles soient d'un pessimisme un peu prématuré.

sur ses doigts en quelle année le *Times*, pour faire ses frais, devra se vendre une demi-couronne.

La question, à cette heure insoluble, trouble les marchands de papier et rend leur commerce précaire. On ne reçoit plus aux prix courants que les commandes immédiates, livrables dans la quinzaine ou dans le mois. Au delà on ne sait plus. Les prix auront peut-être doublé; ou bien, il n'y aura peut-être plus de papier du tout.

Pour comprendre la gravité d'une telle crise, il faut regarder l'ensemble de la terre et se rendre compte qu'aucune production terrestre, herbe ou arbre, n'est à cette heure inutilisée, hormis dans les régions inaccessibles où son exploitation ne paierait pas le rendement. Et toujours la même proportion malthusienne revient à l'esprit obsédé : l'herbe des pampas elle-même pousse moins vite que ne se consume le papier.

C'est la civilisation tout entière qui est en jeu. On a prévu la crise de la houille; elle viendra. Dès maintenant la moindre consommation extraordinaire de charbon met le marché en désarroi. D'autres crises se sont esquissées cette année: la crise du coke, qui a eu pour conséquence

celle de l'acier. Par ricochet presque toutes les denrées ont augmenté. L'exposition qui va s'ouvrir nous laissera, outre la peste bubonique, une cherté de vie peut-être incompatible avec l'exercice normal du travail. La civilisation démocratique est en train de se suicider.

Il n'y a plus assez de papier; demain il n'y aura plus assez d'acier; après-demain, il n'y aura plus assez de houille. Si on ne ménage pas les forêts, la terre se desséchera et l'on verra tarie la force même des fleuves et des torrents, suprême ressource. La thèse générale est celle-ci : l'homme détruit les produits de la terre plus vite qu'ils ne peuvent se reconstituer pour suffire à une seconde moisson identique à la première. Alors, ou bien il y a trop d'hommes; ou bien, ce qui est différent, il y a trop d'hommes qui participent à la civilisation. La science condamne la démocratie ; et pas même la science, les faits la condamnent. La terre ne peut produire assez de papier pour que chacun dispose d'une feuille colombier tous les jours, ni assez de moutons pour que chacun mange une côtelette, ni assez de mûriers pour que chaque femme ait une robe de soie. La répartition socialiste des richesses ne fera pas verdir un brin d'herbe de plus, ni une feuille de mûrier,

ni une pousse de sapin. Si les cent mille meurt-de-faim qui trôlent dans Paris recevaient tous les matins de l'Etat le prix moyen de la vie, ils ne trouveraient peut-être pas à vivre le troisième jour, à moins de prélever leur nourriture, comme un dîme, sur les vivres d'autrui ; car il n'en viendrait pas un bœuf de surcroît sur les marchés, par cette raison bien simple qu'aucun bœuf, en aucun pays, ne meurt de vieillesse.

La civilisation d'aujourd'hui ressemble à ces vergers à plant perdu qu'on voit en Normandie. Les arbres y sont tellement tassés qu'une ente de plus n'y trouverait place. Il n'est pas question d'augmenter le rendement des arbres, qui est à son extrême limite ; il pourrait être question de diminuer le nombre des hommes qui doivent se partager les pommes.

Il va falloir considérer enfin comme inextensible la terre où nous vivons. Et quand même elle serait tout entière cultivée comme un jardin japonais, sa productivité serait encore bornée. La bêtise humaine elle-même, qui donne l'idée de l'infini, comme disait Renan, n'est pas infinie. Peut-être qu'à force de se ronger les pattes, Catoblepas mettra la dent sur le nerf sensible et regimbera. La civilisation est mal dirigée ; elle se ruine ; le gaspillage la dévore.

Tandis que l'Europe ne peut pas suffire à la fabrication des locomotives dont elle a besoin, voici que de gigantesques ferrailles s'élèvent qui, dans moins d'une année, devront être rejetées au creuset. On dirait une mère de famille qui ferait de la dentelle avec le fil dont elle ne raccommode pas les chemises de ses enfants.

154

Les formes ridicules du progrès. — L'idée de progrès prend parfois des formes inquiétantes ; elle devient soudain l'un des spectres bien connus, mais bien vilains, qui troublent le labeur des hommes sérieux ; mais le plus souvent son masque est de carnaval et grotesque. Ainsi un journal imagina récemment d'organiser ce que l'on appelle une campagne de presse en faveur de ce progrès : remplacer par les chiffes I-XXIV les deux séries des chiffres I-XII par quoi nous comptons les heures de nos tristes journées et de nos bienheureuses nuits (quand on dort). Et des gens, excités par l'absurdité de cette réforme, envoyèrent à ce journal leur avis. Il y eut celui, à retenir, qui avoua ne pouvoir considérer qu'a-

vec mépris les chiffres romains de sa montre, « ces chiffres qui indiquent des siècles de routine » ! Il fera graver sur ce cadran alors régénéré vingt-quatre chiffres, non pas arabes, mais français (*sic*), vingt-quatre chiffres de progrès et d'affranchissement intellectuel. D'autres, plus hardis, mal satisfaits par une mesure encore teintée de cléricalisme, réclament l'heure décimale, le mois décimal, l'année décimale, quoi encore ? la vie décimale, la décimalisation universelle de la nature ? Ne pourrait-on pas s'arranger pour qu'il y ait dix planètes et pour que les femmes portent dix mois ?

Dès qu'on pénètre un peu dans la couche démocratique (et les enquêtes des journaux sont pour cela excellentes), on se trouve en présence de mentalités pour lesquelles il faudrait tout simplifier, tout uniformiser. Ces petites intelligences sont incapables de comprendre que la beauté des choses n'est guère que l'expression d'une différence, que le monde n'est tolérable que parce qu'il est divers, qu'ôter à la vie une seule de ses complexités, c'est la diminuer. Mais au simple point de vue pratique, de telles réformes tâtillonnes et vexatoires ne profiteraient à personne, sinon aux horlogers. Qu'est-ce que cela peut bien nous faire que les calculateurs de

l'Observatoire y trouvassent des facilités! Va-t-on nous faire perdre encore un peu de temps à des comptes journaliers d'approximation pour qu'une douzaine de messieurs, bien payés pour cela, aient un peu moins mal à la tête quand ils sortent de leur bureau? Il paraît que les XXIV heures, c'est un progrès belge. C'est aussi une routine italienne. En Italie, le peuple compte l'heure de I à XXIV en commençant au moment où sonne l'Angélus, c'est-à-dire où le soleil se couche; ainsi on compte trois heures selon les saisons, tantôt à sept heures du soir, tantôt à onze heures du soir. Il est probable qu'on s'y reconnaît très bien. Laissons aux heures leurs chiffres, qui ne sont plus que des chiffres. Une heure c'est un nom, et sous ce nom il y a une réalité; une heure, c'est un paysage de la journée. Cinq heures, pour telles habitudes, c'est le nom d'une oasis. Dix-sept débaptise mon refuge d'une partie de la joie que mon imagination lui accordait. Quelle apparence qu'on ait jamais confondu trois heures de nuit et trois heures de jour? Les mots ne s'emploient pas à l'état isolé. Il n'y a guère de mots isolés que dans le dictionnaire. Il n'y a peut-être pas de mots. Il y a des phrases. Il n'y a pas plus de mots entendus dans une phrase qu'il n'y a de petits cubes de verre

vus dans une mosaïque. La phrase n'est pas une synthèse; c'est le mot qui est un produit de l'analyse. Et puis, treize heures, la permission de treize heures, cela gâterait un des plus beaux poèmes de Mallarmé. Il faut penser à tout.

155

L'ironie de l'Assistance publique. — Un vieux bonhomme est mort de faim. Je ne sais si cela était nécessaire. On donne beaucoup d'argent pour prévenir ces sortes d'accidents qui déprécient aux yeux du peuple une civilisation qui a son intérêt; cet argent mieux employé nous éviterait des déclamations presque aussi fâcheuses que leur cause. Mais en attendant une plus saine organisation des secours, on pourrait prier l'Administration malheureuse qui ne sait pas remplir le plus élémentaire de ses devoirs, de s'abstenir au moins de certaines ironies fort déplaisantes. Le vieillard en question, déclarèrent, réponse aux journaux, les confortables sycophantes de la bienfaisance officielle, n'est pas mort de faim. En effet, du 25 octobre au 5 février il a touché « trois fois cinq francs, une fois un franc et divers bons de pain ». En éva-

luant à quatre francs le total des bons de pain on arrive à parfaire la somme d'un louis, laquelle divisée par cent jours donne quatre sous par jour. Mais, en somme, je sais gré au sycophante de n'avoir pas ajouté : « Il y a des pays, Monsieur, où, avec quatre sous par jour, on a une maison de campagne, une femme, des enfants, — et même une petite amie. Notre gaillard a voulu vivre à Paris. Voyons, est-ce notre faute ? » Et d'un ton sentencieux : « Les pauvres ne sont pas raisonnables. »

156

Les Suicides en famille. — De cette horrible manie, presque entrée dans nos mœurs, on a voulu rendre également l'Assistance publique responsable : mais je n'irais pas volontiers jusque-là, même quand c'est la misère qui semble avoir désespéré les malheureux, car on n'a jamais vu qu'elle ait laissé dans la rue des enfants sans pain. La dernière histoire de ce genre oblige même à chercher pour les assassinats collectifs une tout autre cause que la misère. Il faut nommer, quelque scandaleux que cela paraisse, le christianisme et, quelque révoltant que cela paraisse, le socialisme. Les parents qui

tuent, tuent pour éviter à leurs enfants la souffrance et, par surcroît, s'ils ont quelques notions de ce christianisme sentimental qui a corrompu le peuple, pour leur assurer, même aux dépens d'eux-mêmes, le salut éternel. Des lettres publiées dans un journal (1) ne laissent aucun doute sur cette psychologie monstrueuse. Quel spectacle de décadence! Un illustré, lu du seul peuple, donna une image de ce suicide édifiant : trois ou quatre enfants râlant sur des matelas sous les yeux de la mère, à l'air égaré, mais noble! — qui écrit pour le « Petit Journal » ses impressions suprêmes. Et la veille on avait conté les obsèques, la foule émue, la longueur du cortège, les larmes, les fleurs. Ainsi le peuple est complice de tels crimes! Mais qu'il serait facile de la réduire, cette complicité, et de les rendre presque impossibles, ces crimes contre la vie! Non par la douceur ; nous sommes trop doux, nous sommes doux jusqu'à être lâches : par la dureté. Qu'on se souvienne des vierges milésiennes, et au croc l'assassin de ses enfants! Qu'on les tire vers l'égout le long des rues comme des charognes de chiens ou qu'ils soient chargés dans la voiture des boueux. Il n'y a

(1) Dans le *Journal* du 31 décembre, par M. Hugues Le Roux.

peut-être pas de loi plus urgente que celle qui rétablirait pour l'assassin de ses enfants le vieux et respectable supplice des suicidés. « Soyons durs. »

157

Les bêtises des hommes de génie. — Celle-ci est du comte Tolstoï, et c'est peut-être la plus belle du siècle :

« Qu'est-ce donc que l'art, si nous faisons abstraction de cette conception de la beauté qui ne fait qu'embrouiller la question ? »

Avril.

158

Variations sur la recherche des causes, à propos d'un illustre incendie. — C'est une grande satisfaction pour les hommes simples de connaître les causes de leurs malheurs. Virgile a traduit en perfection le sentiment populaire avec son *Felix qui potuit rerum cognoscere causas*. Alors on se repose et on médite, car l'humanité ressemble beaucoup,

depuis le commencement du monde, aux « oies frileuses » de Maldoror, lesquelles « vont méditant beaucoup ». C'est à force de méditer que les hommes ont découvert Dieu, l'âme, la loi morale et toutes les délicieuses causes de remords qui finiraient par rendre la vie humaine à peu près intolérable si des cerveaux libres, parfois, n'éclataient de rire, comme des volcans. Ce n'est pas à la terreur qu'on doit les Dieux, comme le crut Pétrone (1), c'est à l'idée obscure de causalité. On lui doit les dieux, on lui doit la science, on lui doit l'agrandissement de l'intelligence, car, à une cause unique génératrice de toutes choses, conception enfantine (popularisée par le succès des visionnaires sémites), se substitue peu à peu la conception des causes secondes, représentées par le polythéisme qui a permis la science; leurs principes sont les mêmes : à chaque effet différent une cause différente. Ici, on commence à voir clair; le jeu de l'analyse brise en éclats la masse sombre du dieu stupide qui, avec une conscience de bœuf sauvage, produit indifféremment le bien et le mal, le chaud et le froid. Jéhovah est le taureau d'airain où on cuit les agneaux que mangent les hommes et les enfants que mange

(1) Et non Lucrèce, à qui on attribue généralement le *Primus in orbe deos fecit timor.*

le Dieu. Une fois trouvé, le culte de cet animal domestique dispense de toute activité ultérieure, et la religion est une cuisine dont il suffit d'entretenir les fourneaux et d'engraisser les cuisiniers. Le Jéhovisme engendra une seule cause seconde, mais son père, jaloux, n'en fit qu'une bouchée. L'anecdote récrée encore une quantité de prêtres, de protestants (tous les protestants sont des prêtres) et de femmes, innocentes de leur misère intellectuelle. Tant que cette croyance singulière domina le monde occidental, aucune recherche scientifique ne fut possible ; tous les chemins aboutissaient à l'enfer, à un carrefour où siégeait le taureau d'airain. Cependant la machine se refroidissait quand Luther vint lui jeter dans le ventre les fagots qu'il coupait dans la forêt renaissante du polythéisme. On tenta de refaire à la cause unique le sacrifice de toutes les causes secondes ; mais l'holocauste fut incomplet. La marmite infernale fut à deux doigts de se taire. Avec un instinct admirable de sa destinée chrétienne, la Révolution française lui jeta Lavoisier. Ce n'était qu'un acte symbolique, et pourtant voilà plus d'un siècle que l'intelligence travaille en vain à effacer dans l'air la trace de ce geste infâme.

La Réforme a retardé d'à peu près trois siè-

cles le développement de la civilisation et elle pèse toujours sur nos efforts de toute sa force réactionnaire; la Révolution, œuvre beaucoup moins forte et plus vulgaire, a eu des effets de recul surtout physiques, en émancipant des énergies brutales qui exigent pour être contenues la dépense de plus de la moitié de la puissance intellectuelle dont dispose l'humanité. Serrés entre le capitalisme et le collectivisme les hommes haletants se regardent avec inquiétude, et le christianisme (ou moralisme chrétien) les regarde avec fureur, épiant l'heure de leur arracher du cœur leurs dernières joies. Pour se consoler, ils recherchent les causes. Les temps sont si gais que les jours de sinistres sont des jours de répit; pendant qu'on s'afflige de la mort d'une jolie jeune fille qui se destinait à réjouir nos yeux, on oublie de sentir autour de soi l'ombre des tentacules de la triple pieuvre.

Chercher les causes, c'est une occupation intelligente et qui n'est donc pas ridicule ou plutôt qui n'est pas toujours ridicule.

Cependant, comme il y a une région par delà le bien et le mal, il y a aussi une région par delà l'intelligence. Il y a un état intellectuel qui permet à l'esprit de ne plus s'occuper des causes. En style du pédantisme le plus révoltant, on

appellerait cela le scepticisme causal. En être arrivé là, c'est avoir atteint un haut degré de liberté; c'est aussi avoir compris que la vie est trop complexe pour supporter une analyse intégrale, que savoir peu équivaut la plupart du temps à savoir beaucoup, qu'un flambeau, en somme, éclaire mieux qu'un incendie, et surtout qu'il est inutile de connaître une cause dont on ne peut pas se rendre maître. Il faut considérer la fatalité avec une certaine vénération. Lorsque, sur un millier de personnes qui ont bu à la même source, quinze ou vingt seulement sont malades, qui dira que la cause est dans l'eau et non pas dans l'organisme des victimes? L'eau, à cette occasion, n'est qu'une épreuve; elle est l'agent fatal et peut-être bienfaisant qui signale aux faibles leur faiblesse, ou qui détruit ces faibles s'ils le sont trop pour se perpétuer sans danger. Si cette épreuve leur avait été épargnée, ils auraient été avertis d'autre façon, ils auraient succombé sous d'autres coups. Ici, la recherche des causes, d'absurde deviendrait criminelle, si, pour éviter à quelques-uns la peine due à leur nature, on privait tous les autres du plaisir de boire à la source qui leur est inoffensive. Je fais allusion à une épidémie dont un lycée de Paris eut à souffrir récemment; mais d'autres allusions seraient pos-

sibles, et l'on pourrait rappeler l'attitude de ces fanatiques de la morale voulant sevrer de ses plaisirs sensuels une foule qui s'y délecte, parce que tel spectacle, telle affiche, tel roman peut troubler la pudeur d'une vierge riche. Mais on raisonnerait autour de cette vierge, comme autour de ce typhique ; la pudeur qui, entre cent pudeurs, toutes de même ordre, a seule été troublée, était pareille à ces eaux claires mais sans profondeur que le jet d'un caillou, rend opaques aussitôt : le caillou fut une image nue, il aurait été tout aussi bien, demain ou à la même heure, un mot innocent, la gravure sentimentale, ou le parfum trop fort. C'est ainsi que la recherche inconsidérée des causes est un danger pour la liberté. On pourrait aussi se demander, à propos de cette dernière allusion, s'il est bien nécessaire que les jeunes filles soient douées de cette pudeur particulière qui est leur prix aux yeux des mâles ; mais on fera de cette question, un jour ou l'autre, un examen particulier. Il s'agit en ce moment d'enseigner le respect des causes, le respect du mystère où elles s'élaborent hors de notre volonté, même encore quand elles semblent l'œuvre de la volonté humaine. Pourquoi chercherait-on, par exemple, la cause de la fièvre de libertinage qui depuis quelque temps nous échauffe ? Quelle

trouvaille inutile, puisque les lois même et les plus calvinistes y seraient impuissantes, heureusement impuissantes! La cause des maillots des vitrines et des rampes? Où la cherchez-vous, moralistes fatigués? Elle est dans le péril protestant et elle n'est que là. Le nu répond à la redingote biblique. Phryné se montre en peau là où surgit la calotte de M. Bérenger (1). On appelle cela de la « pornographie », en fort mauvais français. C'est l'encre de la seiche; c'est le musc de la civette. C'est un moyen de défense, et il en est de plus noirs et de moins agréables. On nous provoque, on se ligue contre notre race, contre notre génie, on s'embrigade en « Union morale » contre la liberté et contre la beauté. Il est licite de répliquer et il le serait de se serrer les coudes en « Union immorale ». A Tartufe qui jette son mouchoir sale sur le sein immortel des déesses, il faut opposer le geste qui déchire la robe, montre toute la nudité de la femme, et

(1) M. Bérenger n'est pas protestant. Il se vante même, je crois, d'un catholicisme libéral. Mais les baptêmes ne signifient rien. Il y a en France quelques protestants libérés et beaucoup de catholiques protestantisés. Mes polémiques visent l'esprit protestant et non l'origine protestante; cela va de soi, — mais il faut tout dire et tout expliquer. Nietzsche est né d'une famille de ministres luthériens. De quelle peau terrible il eut à se dépouiller, le magnifique serpent qui a mordu le Christ au talon!

le Faune hennira en plein soleil. Mettons sur tous les murs l'*Antiope* du Corrège et sa *Léda* et la *Vénus* du Titien, avec les vers de Théophile Gautier.

Voilà où mène la recherche des causes. Ceux qui rédigèrent de la copie sur l'incendie du Théâtre-Français allèrent moins loin. Jamais il n'y eut tant de sagesse, de modération, de langueur sentimentale en d'aussi bénins articles. Les ennemis de M. Claretie, tiennent pour le calorifère ; lui, le M. Claretie, accuse l'électricité. Dans le premier cas, l'éminent administrateur serait responsable de n'avoir pas fait ramoner sa cheminée ; dans le second cas, il peut se remettre à ses chroniques, il n'y a plus de cause du tout, c'est-à-dire que l'unique cause est la cause première elle-même, celle qui créa le ciel, la terre et la foudre. Le débat est immensément ridicule, puisque, quelle que soit la cause, — et c'est à quoi nul ne songe — cette cause, même si on l'appelle Jéhovah, sera scellée encore une fois dans le nouveau théâtre, quel qu'il soit. Ce théâtre sera éclairé ; ce théâtre sera chauffé. Or, quelle est la cause du feu, sinon le feu? Toute maison peut flamber dans laquelle on brûle une bûche ou une bougie. Prétend-on construire une maison d'où serait exclu l'Accident? A chaque

accident, incendie, déraillement, explosion, on s'interroge, on prononce cent fois par heure ce mot : *accident*, et l'on hésite. Quelle est la cause d'un accident? Quelle est la cause du hasard? Demandons aussi, pour abréger, quelle est la cause de la cause? Il n'y a pas de cause détachable d'un ensemble. On ne peut pas arracher à la tapisserie de Perséphone une maille et la montrer aux hommes et dire : voilà la cause. Que les Grecs étaient sages et que le sont les Musulmans ! Apprenons d'eux à vénérer et à craindre la Fatalité.

Un jour, il y a fort longtemps, un de mes amis voulut se donner dans la glace de son armoire d'étudiant le spectacle du monsieur qui s'applique un revolver sur la tempe et — se fait sauter la cervelle. Il répugnait néanmoins à jouer le dernier acte et il s'assura d'abord que son arme n'était pas chargée. Cinq fois il appuya sur la détente ; sa curiosité était épuisée, il abaissa le revolver et le regarda machinalement : le sixième coup était chargé.

Quelle eût été la cause de son suicide?

Mai.

159

La Porte Binet. — Elle est déjà célèbre et elle le mérite. Sa durée sera trop éphémère pour qu'elle puisse prendre place dans le catalogue des merveilles du monde, à la suite du tombeau de Mausole II (au Père-Lachaise), de la tour Eiffel et du temple maçonnique de Chicago (vingt-deux étages) ; mais, gloire tout aussi durable, elle fournira peut-être à la langue française une expression, qui lui manque, pour désigner le style particulier aux manifestations architecturales de la troisième république. De Porte Binet à Style Binet il n'y a qu'un pas, et deux syllabes harmonieuses tiendront lieu de longues périphrases. Le style Binet n'est pas le style moderne, celui que les marchands de meubles appellent *modern style*, mais c'est peut-être le style de l'avenir. Cela vaut la peine qu'on s'y arrête et qu'on tente une explication, sinon une définition. Entièrement original (et quelle originalité !) dans son ensemble, le style Binet semble créé d'éléments em-

pruntés à deux genres assez hétéroclites : les tirs aux macarons et les pavillons quasi-mauresques d'Asnières. Que l'on se figure une immense marmite renversée les pattes en l'air ! Vu de loin, c'est cela, assez bien. Les pieds apparaissent en triangle, la pointe du milieu figurée par une dame en cheveux et les deux autres par deux phallus chantournés de l'effet le plus gracieux. Non, ce n'est pas une marmite ! J'ai trouvé : c'est un casque de scaphandrier. Telles sont les surprises du génie. Mais si c'est un casque et si les deux phallus chantournés et la dame en cheveux ne figurent plus les emblématiques pieds de la grande marmite, quel est le symbolisme de ces ornements inattendus ? La dame ne représente pas la vertu ; ce n'est pas un reproche, mais entre la vertu et le bazar à un louis, il y a quelques nuances. Il paraît qu'elle porte une sortie de bal ; c'est plutôt une sortie de lit. Une Parisienne ? Ça ? C'est une Luxembourgeoise qui a lâché ses fourneaux pour gagner sa dot. Une maison de couture de troisième ordre ne voudrait pas d'un tel mannequin. Sans doute, son corsage se bombe et sa croupe, aux dépens de son ventre, plat comme un miroir à alouettes, et c'est la mode. Peut-être qu'un prospectus distribué au pied du

monument dissipera nos incertitudes et nous dira de quelle industrie se réclame la Dame de chez Binet (1). Quant aux phallus chantournés, historiés et coloriés, ils sont vertueux, sans aucun doute. En effet, ils se terminent par des ovales hérissés de pointes. On dit que ces barbes de porc-épic furent exigées par M. le sénateur Bérenger qui eut alors ce mot spirituel : « Il n'y a pas de... sans épines. » Aphorisme bien fait pour arrêter sur la pente des mauvaises mœurs les femmes en qui ces bâtons imprudents eussent suscité des pensées déshonnêtes. Ces phallus *noli me tangere* sont comme le sceau de la Ligue posé au premier feuillet du livre. A l'intérieur on trouvera, sous le titre onctueux d'*Amies de la Jeune Fille*, une société de dames protestantes qui veillera sur la vertu des nymphes égarées céans et leur distribuera les sermons abrégés du révérend Monod ainsi que la biographie de « Louthre » (ainsi prononcent ces dames). Par là se voit complétée et corroborée la signification complexe de la Porte Binet.

Conférée avec les différents palais de plâtre qui s'érigent sur les bords de la Seine, cette porte fameuse nous instruira encore et sur un

(1) Comme sculpture, elle est de M. Moreau-Vauthier, mais cela ne fait rien.

autre ton. Il y a là trois sortes d'architectures répondant à trois styles : le style Binet, le style pompier et le style simili. Nous avons suffisamment laissé parler notre admiration pour le style Binet (dit aussi style marmite émaillée, style casserole, style scaphandre, etc.); il faut cependant ajouter qu'il représente à l'Exposition l'effort vers le nouveau. Qu'en la quête du neuf on ne trouve que cela, c'est sans doute un signe affligeant de décadence; mais tel qu'il est, le style Binet a le mérite du baroque, de l'extravagant, de l'absurde ; c'est un masque hideux de carnaval, mais d'une hideur inédite. Le style pompier est plus bas; on en verra le type dans le pont Alexandre, cette gigantesque garniture de foyer Louis XVI! Ici on est dans la copie pure et simple du passé ; cela dit un peuple arrivé à l'état chinois. Je ne parle pas du travail des ingénieurs, qui peut avoir son mérite, ayant son utilité ; du point de vue de l'art, ce pont est plus triste que la porte Binet. La porte est la décadence ; le pont est l'impuissance. Les imitateurs ont poussé la lâcheté intellectuelle jusqu'à figurer aux deux bouts du pont les pylônes des anciens ponts suspendus ; mais comme ces potences sont sans objet, elles sont laides. On songe au tailleur chinois qui copie les taches

et les trous du vieux pantalon qu'on lui a donné pour modèle.

Le troisième style, le simili, est celui où l'Exposition triomphe. Les mêmes artistes, incapables d'innover avec goût ou d'imiter avec intelligence, sont des truqueurs merveilleux. Il y a encore de la création dans l'imitation ; il y a l'accommodation à la matière, au milieu, au but. Dans le trucage tout est manuel. Quand Spitzer avait acheté un flambeau dépareillé, il commandait le second au Marais et nul ne s'en aperçut, même à sa vente. Il y a à Paris des gens capables d'accepter et de mener à bien l'entreprise d'une Notre-Dame en bois et plâtre. Il y a des merveilles de trucage à l'Exposition. Et c'est toujours l'état chinois.

Les peuples comme les hommes veulent briller par les talents qui leur manquent le plus. Nous convions le monde à une fête architecturale au moment où nos architectes ne savent plus construire que des maisons de rapport. La seule architecture de ce siècle est l'œuvre d'ingénieurs : quelques viaducs, généralement ignorés. Cependant qu'on dépensait sans compter pour l'érection de la porte Binet, M. Rodin obtenait à grand'peine quelques pieds de terre où dresser ses bronzes. La peinture nouvelle,

celle des Monet et des Renoir, a sans doute reçu des organisateurs un accueil froid; qui se doute, à l'Institut, que Monet est notre plus grand paysagiste? Quant à la littérature, il y a longtemps qu'il n'en est plus question en France officiellement. L'Etat ignore cela. Il l'ignore avec haine, avec frénésie. En dix ans, trois grands écrivains français, trois de ceux-là qui empêcheraient un peuple d'être méprisé, sont morts dans la détresse ou dans la gêne. Vit-on plus beau massacre depuis les Jagellons ou peut-être depuis les Séleucides? Comme on étonnerait M. Loubet en lui glissant à l'oreille ces trois noms-là et comme on étonnerait la Démocratie, au milieu de ses joies et de ses cris, en lui affirmant qu'il y a plus de beauté dans un vers de Mallarmé que dans le jeu à triple expansion des fontaines et cascades archilumineuses!

Telles sont les réflexions qui ne peuvent manquer de venir à l'esprit de ceux qui contempleront avec calme la Dame de la porte Binet. Mais ils iront plus loin, et ils s'amuseront beaucoup, car l'architecture et l'art même ne sont pas les éléments essentiels d'une Exposition. L'homme ne pouvant varier sans cesser d'être l'homme, les expositions ne diffèrent pas autant qu'on le croit de la foire encore vivante de

Nijni-Novgorod et des foires défuntes de Beaucaire, de Guibray et de Francfort. D'abord ce sont les races qui s'exhibent elles-mêmes en apportant leurs produits, et il est agréable de voir face à face un véritable Malais ou une authentique Japonaise. Avec les visages, ce sont les costumes, les gestes, ce qu'on glane de psychologie à observer ces grouillements. J'assistai, il y a dix ans, à la rencontre inopinée de deux guerriers, l'un garde d'une section malaise, l'autre milicien tonquinois. Ils s'arrêtèrent vis-à-vis l'un de l'autre, et comme deux fourmis ils se tâtaient des antennes. Après ces échanges de regards, le Malais se frappa la poitrine et dit : « Mousslim. » Le Tonquinois, avec le même geste, proféra : « Franzoz. » Et n'ayant plus rien à se dire, les deux insectes humains se tournèrent le dos. Voilà de ces fortunes qui, avec quelques mécaniques et d'autres curiosités, feront vite oublier les incongruités de l'Ecole des Beaux-Arts.

160

La Boîte du Ciel. — Il y a dans la cour de Rohan une boîte aux lettres sur laquelle on lit : « Boîte du *Journal du Ciel.* » Naguère encore

l'inscription était rédigée en abrégé : « Boîte du Ciel. » Et l'administration de cet organe astronomique trouvait régulièrement dans son courrier des épîtres adressées à S. M. Dieu, à madame sa mère, au Seigneur, son fils, et généralement à tous les saints du calendrier,

De Fulgence, première fleur et premier nombre,
A Sylvestre, dernier pin de la forêt sombre.

Les suppliques pieuses, malgré les relations cordiales de M. Vinot avec l'infini, arrivaient rarement à destination. Il en est un peu de même des lettres que nous avons pris l'habitude de fourrer de confiance dans les bouches entr'ouvertes par l'administration des Postes. Sans doute elles arrivent toujours ou presque toujours, mais jamais ou presque jamais dans les délais fixés par les règlements. Durant les mois de janvier et même de février, les caprices de la Poste étaient tels que les gens prudents durent recourir aux onéreuses enveloppes pneumatiques. Des lettres jetées en février, avant une heure de l'après-midi, au bureau de la rue des Saints-Pères pour le numéro cinquante de la rue Richelieu (ou distance analogue,) ne furent jamais distribuées avant le lendemain matin, onze heures et demie; dans le même

espace de temps un limaçon avec sa coquille serait arrivé à la place de l'Opéra, et peut-être à la gare Saint-Lazare. Depuis ce moment, il y a eu quelques améliorations, mais la Poste continue à n'être pas sûre. Elle ne réalise pas son contrat. S'il était possible d'intenter sans folie des procès à l'Etat, on conseillerait ce moyen de faire fortune: expédier tous les jours, sous les yeux d'un huissier qui en ferait le constat, une vingtaine de lettres de Paris pour Paris, et trouver le moyen de faire noter sûrement l'heure où elles parviendraient. Des procédures de ce genre ont été récemment engagées sans bruit. Il s'agissait d'ordres de Bourse. Mais quand la lettre ne contiendrait rien que du papier blanc, elle doit arriver dans le délai inscrit sur les boîtes aux lettres elles-mêmes ; ou c'est une escroquerie ; ou alors qu'on remplace les avis officiels par cet aveu : « *Les lettres jetées à la boîte* maintenant *seront distribuées* un jour ou l'autre. »

Les journaux ont peu parlé de ces manquements dont pourtant tout le monde se plaint, et c'est pour cela que je les signale. Il faut secouer les Administrations, car elles ne demandent qu'à dormir. Il est bien évident que l'idéal des facteurs serait de se promener en automobile

dans Paris; ils s'arrêteraient au coin des rues et là distribueraient les courriers aux concierges accourus au son de la trompe. Dans un avenir très lointain, dans le paradis socialiste, ils se voient sans doute installés en un confortable bureau où des tubes diligents concentrent toute la correspondance d'un quartier; alors le bourgeois timide vient solliciter la remise d'une lettre. « Elle est-là, répond le chef de bureau, en montrant des cartons et des chemises. Faites une demande régulière. L'Administration l'examinera avec bienveillance. » Ce paradoxe n'étant pas encore réalisable, la poste doit s'appliquer à acquérir quelques vertus, et d'abord l'exactitude. Elle pourrait aussi se montrer moins rapace et renoncer à entraver par des motifs ridicules l'expansion des journaux et de la librairie. Le tarif des imprimés est presque prohibitif. Le livre est particulièrement salé. Les organisations de bibliothèques circulantes qui prospèrent à l'étranger sont impossibles en France. Le livre nouveau de littérature ou de science se vendant nécessairement assez cher, le public s'en détourne, gâté par le bon marché des journaux. Il en irait autrement si un volume in-18 pouvait s'expédier dans toute la France pour deux sous et un in-8° pour trois sous. Que de gens, dans ces lourdes

provinces, où on ne sait que faire, se reprendraient à la lecture!

Juin.

161

Boéromanie. — La passion particulière, et enfin amusante, qu'ont excitée les récentes élections municipales, a détourné l'attention que nous prêtions aux affaires transvaaliennes. Il est vrai, on n'a pas tous les jours l'occasion de lire au coin d'une rue, sur papier sang-de-bœuf, des déclarations telles que « Voter pour M. Hattat, c'est défendre la grandeur de France! » De telles joies sont rares, mais elles sont médiocres; il est plus noble d'aller vers la douleur d'un peuple.

Les droits sont limités par l'idée même que nous nous faisons de la Force. L'acharnement d'un géant qui écraserait un enfant n'est pas l'exercice de la force; c'est l'exercice de la brutalité, de la sauvagerie, de la cruauté; l'acharnement d'un troupeau de loups qui cerne un voyageur égaré, le harcèle, le trouble et le couche dans la neige, ce n'est pas non plus l'exercice de

la force. Telle est la Force, que, sitôt qu'elle paraît, son adversaire s'agenouille. La force ne ruse pas; la force ne lutte pas; la force n'hésite pas. Elle affirme son droit par sa seule présence. Les Anglais ont eu cette illusion. Si White et même Buller eussent en trois semaines franchi les passes et conquis Prétoria, la force créait le droit avec une telle évidenee que le monde entier eût applaudi à la beauté du coup de main. Il y a un certain banditisme qui se crée, par le simple jeu de sa propre énergie, un droit au soleil; mais les coquins qui arrêtaient les diligences et qui dévalisent les villas ne peuvent jamais devenir que des coquins, même quand ils couchent dans le lit du maître. Il faut, pour bien comprendre les événements de l'Afrique du Sud, les ramener à des proportions européennes. On suppose que l'Allemagne, avec le consentement de l'Europe, lance contre la Suisse un million d'hommes et, pour prendre Genève à revers, reçoit de la France la permission d'user de ses chemins de fer. La Suisse luttera un an, peut-être deux ans, puis elle sera vaincue. Voilà l'histoire idéale qu'il faut considérer pour comprendre l'histoire réelle. Après 1871 et pendant plus de vingt ans, un patriotisme larmoyant nous signala le traité de Francfort comme un abus de la force. Pendant

vingt ans, jusqu'à ce que des polémiques parties d'ici même eussent fait baisser le ton de cet orchestre, on nous signala comme l'aveu d'un monstrueux cynisme le mot de Bismark : « La force prime le droit. » Bismark, médiocre phraseur, disait mal sa pensée. La force ne prime pas le droit ; la force crée le droit, ce qui est bien différent et ramène à l'unité deux idées qu'on avait maladroitement séparées. Mais dans la lutte entre la France et l'Allemagne, la force s'exerça, non son abus. Les deux nations étaient virtuellement égales en puissance ; si l'une se trouva au jour du combat excessivement faible, ce fut la faute de son cerveau et non la faute de ses muscles. La force qui mit le pied sur elle fut une force légitime, comme avait été légitime le coup d'épaule dont Napoléon renversa la Prusse. Ni l'une ni l'autre de ces deux guerres ne devrait exciter l'indignation de l'un ou de l'autre peuple. Il n'est pas plus honteux pour la France d'avoir été battue par l'Allemagne qu'il ne le fut pour l'Allemagne d'être la vaincue de la France. Ce sont là les coups logiques d'un destin loyal. Mais entre les Anglais et les Boërs, la disproportion a quelque chose d'outrageant pour la sensibilité humaine. L'Angleterre change, et c'est dommage, car son libéralisme a été, jeté dans

l'Europe, un ferment utile. Mais y a-t-il encore une Angleterre libérale ?

162

Mercenaires. — Médiocre général, mais excellent gentilhomme, Lord Methuen a fait élever à son adversaire, Villebois-Mareuil, un tombeau décent. A propos d'un tel hommage, un Anglais fanatique croit insulter cet homme héroïque en le traitant de mercenaire. Le mot est malheureux puisque les étrangers au service du Transvaal ne reçoivent aucune solde ; mais quand leurs services seraient payés, en seraient-ils moins honorables ? Singulier préjugé qui obligerait un soldat à faire « à l'œil » un métier périlleux, tandis que le moindre gratte-papier touche un salaire souvent disproportionné avec ses services. Mercenaires ! Mais le maréchal de Saxe croit-on qu'il guerroyât pour le seul plaisir? Et les Suisses, et les Écossais, jadis au service de la France ? L'Anglais voulait peut-être dire qu'on n'a le droit de faire la guerre que pour sa patrie ? Est-ce donc pour leur patrie que sont morts au Natal et au Cap tant de pauvres Irlandais qui, dans leur état normal, auraient eu horreur de l'Angle-

terre ? Rien de plus malsain d'ailleurs que d'identifier aveuglément l'idée de patrie et l'idée d'armée. Il y faut des précautions, sans quoi il semble bientôt qu'un peuple n'a plus d'intérêt que comme producteur de soldats. Ce n'est plus le patriotisme, cela; c'est le caporalisme. Qu'on prenne les armées pour ce qu'elles sont : à la fois des épées et des boucliers. Il s'agit que le bouclier soit solide et l'épée bien trempée : de bons mercenaires font de bons soldats et cela vaut bien, il semble, les démocratiques gardes nationales.

La guerre du Transvaal montre qu'on pourrait recruter en Europe une sérieuse armée de mercenaires, ce qui concorde mal avec le discrédit où l'on croyait tombé l'esprit militaire. Mais les hommes étant toujours les mêmes et présentant toujours la même variété de caractères, il n'y a pas de raison pour que les mercenaires soient plus rares aujourd'hui qu'aux temps d'Annibal ou du connétable de Bourbon.

163

Emmanuel Kant ou le terrible libre-penseur. — A propos de quelque récente anecdote allemande, les journaux ont reproduit

la lettre comminatoire que le roi Frédéric-Guillaume II adressa à Kant qui venait de publier « La Religion dans les limites de la raison pure (1) ». Cette lettre est amusante, car elle montre l'aberration du roi qui prenait pour un ennemi de la religion l'authentique restaurateur de l'idée religieuse. Il y avait longtemps que le « terrible libre-penseur » (ainsi s'exprima un journal, non sans effroi) avait renié son scepticisme métaphysique. M. de Gaultier, dans ses âpres études sur l'Emmanuel du rationalisme, a trop bien élucidé cette question pour qu'il soit sage de la reprendre. Mais la légende survit à l'histoire et la régit souvent même dans les domaines qui confinent à la science.

L'irréligion de Kant est un conte que ses disciples ont accrédité pour faire croire à la liberté de leur intelligence. Ce n'est qu'un conte. Kant et les kantiens d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, sont les esprits les plus religieux du monde. Ils aiment la religion au point de l'avoir si bien simplifiée qu'ils la font entrer partout ; ils en ont infesté la vie. Le terrible Kant est le père de la religion naturelle, du rationalisme, du protestantisme libéral et en général de tou-

(1) Ou plutôt « de la simple raison ».

tes les superstitions qui, en limitant dans la croyance la part faite à l'absurde, donnent à ce qui reste une force épouvantable de pénétration. Un esprit un peu averti ne peut se laisser prendre aux médailles, aux chapelets, aux cierges, à toute la fructueuse bagatelle du paganisme chrétien. Ceux qui choppent à cette marche du sanctuaire et tombent dans le giron de la dame sont des sots dont nul ne regrettera le concours spirituel, ou des traditionnalistes pour qui ces choses sont des coutumes ou des modes, comme la couleur des gants et la coupe des robes. Mais tel qui eût échappé toute sa vie à la créance grossière cède à ce que les tentateurs appellent « la voix de la raison ». Et voilà une intelligence tarée, la raison n'étant qu'un instrument de connaissance et ne pouvant « raisonnablement » devenir l'objet même de la connaissance. C'est par un abus scandaleux que l'on fait parler la raison ainsi qu'un oracle, qu'on lui fait réciter le catalogue des lois morales. Il n'y a rien de tel dans la raison. Les lois morales n'y sont pas plus contenues que dans la table de Pythagore ou dans la géométrie d'Euclide. Terrible libre-penseur, Emmanuel Kant amalgama les discours arbitraires de cette raison avec les données les plus « raisonnables » du catéchisme évangélique ;

et c'est ce qui terrifia le roi-caporal : il n'y avait pas de quoi. Accuser Kant de « déformer et de dégrader les dogmes fondamentaux de la Sainte-Écriture » ! Mais il les a retapés, au contraire, remaçonnés, recrépis, et si bien, en somme, remis à neuf qu'ils ont résisté à tout le scepticisme métaphysique, à toute la raillerie, à toute la science d'un siècle démolisseur ! On a bien fait de mettre côte à côte, dans le Thiergarten, la statue du roi et celle du philosophe ; loin de se regarder de travers, ils doivent sourire, réconciliés dans la même communion.

Juillet.

164

Reprise de l'Affaire. — Se laisser régir par des principes extérieurs à sa sensibilité, se résoudre non à ce qui est le plus utile à sa force, à son intelligence, à son bonheur, mais à ce qui est commandé le plus fortement, écouter des voix au lieu d'écouter le bruit de son organisme : c'est bien là et scientifiquement, il me semble, quelques-uns des traits de l'aliénation. L'homme y tombe, des hommes y vivent ;

c'est même l'état normal de la créature moralisée, n'ayant plus d'énergie que pour obéir, accomplissant avec joie l'œuvre de sa propre destruction. La volonté de ne pas vivre présente ce spectacle curieux d'une force se dépensant à se contrarier soi-même.

Un état analogue peut atteindre des peuples, et c'est un signe certain de décadence. On se souvient du mot fameux: « Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! » C'est-à-dire, que je périsse moi-même plutôt que tel principe extérieur à moi-même soit contrarié ou aboli. Si un pareil cri était un jour proféré par tout un peuple, ce serait un signe que ce peuple va mourir, un signe qu'il veut mourir. Mais les principes sont un suaire qui n'est même pas décent ; il vaut mieux être dévoré par les vautours. Un particulier peut être amené, par les préjugés de son milieu, à préférer l'honneur à la vie ; qu'un peuple veuille se livrer à une pareille fantaisie, il est difficile, quand on en fait partie, d'y consentir. C'est pourquoi il ne faut pas tolérer que l'on donne à ce peuple des principes d'honneur ou de morale qu'il ne charrie pas naturellement dans ses veines ; il ne s'y habituera jamais et quand on ne s'habitue pas à un poison, tôt ou tard on meurt empoisonné.

Un romancier populaire qui, depuis peu, se mêle de politique, a tenu ce discours : « Nous avons la guerre ; on entre en campagne. A ce moment, notre adversaire prouve que nous avons commis une injustice grave ; notre armée, troublée par cette révélation, recule ; nous sommes battus. » Ici, on voit l'idée de justice arrivée à une telle force de tyrannie que celui qui serait convaincu d'injustice à la face du monde n'aurait même plus la force de se défendre. Ainsi raisonnaient les prophètes juifs, ainsi raisonnent les hommes pieux dans toutes les religions fanatiques. C'est une véritable scène du jugement dernier :

Quantus tremor est futurus
Quando judex est venturus
Cuncta stricte discussurus

Mais cela rappelle surtout cette phrase d'un évêque, qui égayait tant Flaubert : « La cause des inondations de la Loire, c'est le travail du dimanche. » Les idées abstraites sont malsaines pour les cerveaux vulgaires, qui en demeurent suffoqués. Quels despotes que les principes ! Avec les anciens dieux qui avaient quelque chose d'humain, on discutait, on s'arrangeait ; les principes sont inflexibles et poussent les

hommes aux extrémités de la sottise. A moins qu'on n'ait appris l'art de les discipliner et de les régir. Seul le grand seigneur de vastes domaines intellectuels peut se permettre le luxe d'une telle meute. Cela sert à chasser la grosse bête; mais que, fatigués et repus, les chiens rentrent le soir au chenil et se taisent, car rien n'est meilleur que le sommeil. Il faut dormir, puisqu'il faut vivre.

La France ne dort plus. Les principes aboient toute la nuit. Pourra-t-elle vivre longtemps ainsi, telle qu'une hallucinée que harcèle sans miséricorde la voix de l'invisible : Justice, Vérité, Justice? Il est à craindre qu'elle ne tombe volontiers pâmée de reconnaissance aux pieds du marchand de sable qui lui promettra le sommeil; car il faut que les peuples dorment aussi, de temps en temps, s'ils veulent vivre. N'importe quel opium, pourvu que nous n'entendions plus les cris des rhéteurs de la morale.

Il est de ces hommes qui paraissent sincères; ils n'en sont que moins estimables, car c'est non seulement leur intelligence, c'est leur sensibilité tout entière qui est corrompue. La sincérité n'est pas une excuse ; elle est une tare. Il faut être assez maître de soi pour oser mentir et assez intelligent pour savoir que le *non-vrai* est le

tissu même de la vie. Si les rhéteurs réussissent à établir leur nouvelle religion et à instituer le culte des idoles abstraites, ils auront du moins entendu la protestation ironique de quelques intelligences saines contre leur entreprise de dégénérés. Et je ne dirai même pas qu'il est triste de voir aboutir à ça les analyses de dix générations de savants et de philosophes, à ça, à l'agenouillement d'une plèbe intellectuelle devant le fantôme de sa propre stupidité. Non, car c'est logique. La tendance est invincible; elle est humaine, elle est nouvelle et vieille, elle est éternelle. Les hommes ont besoin de croire et d'adorer un mystère. Voici venir le « Mystère de la Justice »; rangeons-le sur la tablette des mystères, à côté de son frère aîné, le mystère de l'Immaculée-Conception, — et attendons la suite.

165

La liberté des mœurs. — « Cette dame continue à protester énergiquement de son innocence. » De quoi donc fut-elle accusée, d'un vol ou d'un meurtre, d'infanticide ou d'espionnage? Elle fut accusée d'avoir couché avec un homme. Or deux sortes de femmes ont le droit de se

livrer à ce divertissement, savoir : les femmes mariées, avec leur mari, seul ; les femmes en carte, avec quiconque. Hors de là, c'est l'argousin, le violon, Saint-Lazare. Telles sont les mœurs de la République française, telle est la liberté sous le règne du Bonnet Rouge.

Ce qui m'a révolté dans cette aventure, ce n'est pas l'erreur des agents et du commissaire de police ; ils n'avaient aucun intérêt à être zélés, à obéir à la loi, à faire exécuter toute la loi. Ce qui m'a révolté, c'est l'attitude de certains journaux, prenant la défense de Madame de S..., parce qu'ils la jugeaient innocente ! Car nous en sommes encore à oser appliquer aux choses de l'amour ce mot alors énorme, ce mot qui alors nie toute la vie, toute la science, toute la liberté ! Le contact des nudités est réglé par le Code, ce commentaire des Saintes Ecritures. Saint Paul ne prohibe plus le libertinage (πορνεια), il le canalise, il le surveille, il tient la chandelle. Telle jeune fille en versant l'impôt de sa bicyclette a payé les feux du monsieur qui spécule l'état des muqueuses et l'absinthe du flic qui vérifie les cartes, où la République a inscrit le droit de se mettre à genoux devant Priape. Finalement tout citoyen français, y compris les femmes et les enfants, peut être considéré, chacun selon ses

moyens, comme l'associé des tenanciers de mauvais lieux ; car les licences, qui sont chères, figurent au budget. Il y a les recettes, il y a les dépenses ; mais la balance du jeu de la prostitution penche en faveur de l'agent des mœurs, ce frère officiel des clients de Bruant.

L'idée de réglementer l'amour est parmi les plus singulières qui aient hanté et troublé la cervelle des prêtres. C'est une idée religieuse. Le jour où on découvrit que la nature est mauvaise fut le jour où on résolut de détourner les hommes d'obéir à ses injonctions. Un réseau se trouva tissé, de préceptes et de lois qui entourèrent le corps humain comme font les bandelettes des momies. Le Talmud va jusqu'à régler l'heure des besoins naturels et l'on voit en de vieilles chroniques tous les Juifs d'Epinal ou de Toul se réunir le matin pour obéir en troupe à la loi. Les fonctions du boire et du manger subirent de pareils règlements dont il est resté trace dans nos carêmes et nos jeûnes, et dont la tradition pieuse est reprise par les ennemis aveugles de l'alcool. Mais c'est le sixième sens surtout qui excita la verve du législateur. On a rédigé des milliers de volumes sur le mécanisme secret ou social de cette machine compliquée. Comme ses rouages sont répartis en deux organismes, il

était beaucoup plus facile de régir l'amour que la gourmandise. Tout l'art des moralistes se concentra vers ceci : empêcher de se rejoindre les deux moitiés de la machine. Sans doute ils n'ont pas tout à fait réussi, mais ils ont travaillé à cette œuvre si longtemps et avec tant de courage qu'il est demeuré quelque chose de leurs efforts. L'homme a échappé à leurs rets, mais ils tiennent toujours la femme et, tenant la femme, ils maîtrisent l'homme.

On comprend cette attitude de l'autorité dans un gouvernement dévot, dans ces États protestants où l'évangile est vénéré et dont saint Paul est l'oracle ; mais comment expliquer une telle tyrannie dans les pays libérés du joug religieux ? C'est que les pays qui apparaissent les plus libres sont peut-être ceux où la religion est la plus forte. On a rejeté le dogme, mais on a conservé la morale qui était la fille légitime du dogme. Séparée de sa source, la morale religieuse devient d'autant plus sévère qu'elle est plus obscure. On l'applique aveuglément, sans la comprendre ; on n'ose plus l'interpréter, de peur de la détruire. Et on ne sait quoi mettre à la place. Saint Paul dit que le libertinage est un péché ; il tient cela de Dieu même. Pour un chrétien, ce que dit saint Paul est *vrai ;* pour un

non-chrétien, c'est une opinion sans grand intérêt, notre civilisation différant singulièrement de celle où il avait été élevé. Cependant ceux mêmes qui ne tiennent le Nouveau Testament que pour un recueil de documents plus ou moins historiques répètent l'opinion de saint Paul et la considèrent toujours comme *vraie*. Un chrétien est estimable qui défend la morale de l'évangile ; mais que dire du non-chrétien qui défend cette morale, sinon qu'il est, intellectuellement, parfaitement méprisable? Dès que l'on sort des dogmes et des révélations extérieures ou intérieures, du christianisme ou du kantisme, religions très peu différentes, on ne trouve plus de morale. Il en faut prendre son parti et ne vouloir cultiver ni le pommier en Sicile, ni l'oranger en Normandie.

Pour remplacer les dogmes, quelques-uns ont songé à la science. Mais le dogme est immuable et la science est mobile; elle marche, elle vit. C'est la science qui a propagé l'alcool qu'il y a vingt ans encore elle nous préconisait comme une succulente nourriture. Aujourd'hui elle le prohibe, et il semble que c'est aujourd'hui qu'elle a raison ; mais attendons l'avenir. La science qui n'a jamais dit son dernier mot sur elle-même ne peut dire ce dernier mot sur la morale. Elle

ne peut proférer que des opinions, donner des conseils et non des ordres. En matière sexuelle, elle n'est pas moins oscillante. Tandis que tel médecin, le D[r] Féré, par exemple, va jusqu'à prêcher la continence dont il affirme qu'elle ne fut jamais la cause d'aucun trouble, tel autre ne se montre pas ennemi d'une certaine liberté de mœurs et considère le désir sexuel comme un ordre auquel il faut obéir. On ne peut fonder une morale des mœurs sur deux préceptes contradictoires. Cependant l'un et l'autre sont sages, et il y a place avant, après et entre l'un et l'autre, à toutes sortes d'autres préceptes infiniment nuancés. La morale est personnelle ; elle est dictée à chacun par sa propre sensibilité. Et qu'on ne dise pas : par sa propre conscience. La conscience morale n'est, le plus souvent, qu'un instrument acquis par l'habitude, imposé par l'autorité. N'ayant pas été fait spécialement pour nous, il ne sert qu'à nous troubler : c'est un grand hasard que les lunettes de mon voisin puissent convenir à mes yeux.

La base de la morale des mœurs doit donc être la liberté ; et la législation des mœurs, le laisser faire. Un acte librement consenti ne peut être reproché ni à la personne qui le commet ni à la personne sur laquelle il est commis. Qui

donc est lésé quand une femme, légalement libre, dispose de son corps? Et qu'on ne réponde pas par un de ces mots abstraits qui n'ont de réalité que celle que leur prête l'usage ; que l'on désigne non une entité, mais une sensibilité. En dehors du viol et de l'adultère (puisque le mariage est un contrat), on ne voit pas quelle est la relation charnelle, même publique, qui puisse être incriminée, puisqu'on ne voit pas à qui elle peut nuire. L'Etat, qui emprisonne une femme galante, est tout voisin de la barbarie. On dit qu'en Italie il n'y a aucun règlement touchant la galanterie ; mais on y a pris la précaution d'hôpitaux gratuits où toute femme peut se faire soigner sans dire son nom. N'est-ce pas aussi en Italie où il y a des hospices où toute femme enceinte peut entrer voilée et rester *voilée* jusqu'à sa sortie ?

J'espère que c'est vrai, car on ne saurait imaginer d'institutions plus belles que celles qui protègent la première de toutes les libertés humaines, celle que les religions ont si longtemps persécutée, celle dont le protestantisme a fait sa bête de chasse, — la liberté des mœurs.

Août.

166

En Chine, avec les boxeurs et les missionnaires. — Il est fâcheux que les puissances européennes n'aient point accrédité leurs ministres, au lieu de Pékin, à Monaco ; ils auraient rendu sensiblement les mêmes services à leurs gouvernements, on les eût peut-être dévalisés, on ne les eût pas massacrés. Quel pouvait être le ton des rapports expédiés par ces innocents fonctionnaires ? On ne le saura peut-être jamais ; mais tout fait croire qu'il était naïf. C'est d'après ces sortes de renseignements que lord Seymour partit bravement à la délivrance des légations avec dix-sept cents hommes ; on parle aujourd'hui d'en réunir cent mille et alors de faire un sérieux plan de campagne, et d'être prudent. Si les représentants de l'Europe avaient eu la moindre notion de ce qui allait advenir en Chine, ils auraient agi comme M. François ; rassemblant leurs compatriotes, ils auraient du moins tenté de gagner la côte ; lord Seymour aurait encore pu les rencontrer à mi-chemin. Si par hasard

c'est par ordre qu'ils sont restés à leur poste, qu'ils ont feint la confiance, la responsabilité du désastre retomberait sur les gouvernements européens. C'est la seconde hypothèse; il faut l'accepter, plutôt que la première, car il serait ridicule de vouloir nous faire croire qu'un mouvement révolutionnaire qui met en branle tout d'un coup des centaines de mille hommes parfaitement armés a pu se préparer à l'insu de ceux qui avaient intérêt à être renseignés. Si les ministres n'ont rien entendu, des commerçants, des missionnaires avaient eu l'oreille plus fine. Voilà plusieurs mois que des nouvelles alarmantes furent publiées par les journaux anglais; ces dépêches, un journal de Paris les traduisit (ce qui a beaucoup fait rire un diplomate ministériel, à la Chambre); à chaque instant on communique à la presse des lettres datant de cette période préparatoire et qui maintenant paraissent prophétiques. Les gouvernements auraient dû prendre leurs précautions dès le moi de mai. Pourquoi se sont-ils laissé devancer par les événements?

Il faut bien l'avouer, même en face de la Chine, qui est en ce moment la plus forte, l'Europe n'est pas précisément gouvernée par des hommes de génie. Il ne s'agit pas des souverains, mais des ministres; les plus brillants, les Anglais, ont

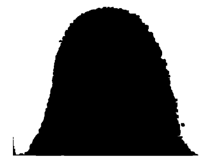
été en cette affaire les plus sots. Engagée au Transvaal jusqu'à la garde, l'Angleterre ne trouve à expédier à Takou que quelques régiments indiens qui vont crever comme des lézards aux premières gelées. Il fallait prévoir l'insurrection chinoise; il faut tout prévoir, ou bien on n'est que le premier venu. Comment! la Chine, parallèlement au Transvaal, a pu se gorger de canons et de fusils européens, et l'Europe n'en a rien su! Et l'on nous supplie, à longueur de jour, de respecter cet amas nébuleux de politiciens qui se targuent de régenter le monde!

Il doit être fort difficile de savoir ce qui se passe en Chine, même quand on vit en Chine. Entre deux races si éloignées que le Blanc et le Jaune, presque des espèces (en tout cas des variétés à jamais fixées), la communication des pensées est à peu près impossible; la communication des faits les plus simples, très difficile. La Chine est une inconnue pour l'Europe, après trois siècles de rapports avec l'Europe; il fallait donc agir avec elle selon la plus grande prudence, se borner à des relations commerciales, éviter tout ce qui tendait à troubler des mœurs très anciennes, des coutumes très solidement établies, une religion toute formelle, toute en cérémonies, en traditions et sans Dieu. Deux choses surtout sem-

blent exaspérer les Chinois : le christianisme et les chemins de fer. Le christianisme, parce qu'ils considèrent ces légendes occidentales comme une offense pour leur intelligence nette et pratique; les chemins de fer, parce qu'ils souillent et ravagent sans nécessité le sol, pour eux sacré et que seul doit entamer la bêche de l'agriculteur. Mais les chemins de fer portant avec eux une utilité qui doit nécessairement devenir sensible, un jour ou l'autre, même à un Chinois, on serait peut-être parvenu à leur faire accepter cette nouveauté diabolique. L'absurdité du christianisme est sans compensation. On veut leur faire brûler de l'encens devant les idoles occidentales; ne brûlent-ils pas déjà en l'honneur des génies des taëls de papier d'argent ? lire la Bible, quelle drôlerie ! puisqu'ils ont leurs légendes, leurs contes, leurs chansons; prier Dieu, c'est énorme ! car s'il exista un dieu jadis, il y a longtemps qu'il est mort. La seule religion universelle en Chine, parmi des coutumes locales, des traces de bouddhisme, c'est le culte des ancêtres, religion purement humaine, purement civile, ne connaissant ni ciel ni enfer, et dont les seules sanctions sont des peines ou des honneurs purement terrestres. Elle est rigoureusement incom-

patible avec le christianisme. Il n'y a pas de case pour l'au delà dans le cerveau chinois. Aussi aucun Chinois ne s'est-il jamais converti au christianisme; les seuls chrétiens de Chine ont été élevés sous cloche par les missionnaires. On achète un petit enfant, on le baptise et on l'élève dans un enclos. C'est un chrétien, mais ce n'est plus un Chinois; c'est un être hybride, sans tradition, sans racines. En certaines chrétientés où les missionnaires sont de diverses nationalités, on n'apprend à ces petits poussins qu'une seule langue, le latin. Il y a ainsi en Chine une centaine de minuscules Paraguays, seigneuries que se transmettent de braves Jésuites ou de bons Lazaristes. Ces malheureux vivent serrés les uns contre les autres comme un troupeau tremblant; ils sont en effet plus haïs encore des vrais Chinois que les étrangers, et à chaque insurrection on les massacre d'abord.

On les massacre, parce que la Chine ne jouit pas précisément d'un gouvernement fort. Si l'empire était sérieusement centralisé et administré, au lieu d'être tués par des hordes sans mandat, ils seraient persécutés avec beaucoup de soin et dans les formes par des magistrats indifférents.



La Chine ne peut les tolérer, ni leurs éducateurs. Ce sont des corps étrangers dont l'organisme cherche nécessairement à se débarrasser. Une telle intolérance est une preuve de force et de santé; cela aurait dû faire réfléchir. Un peuple qui se refuse au prosélytisme religieux montre une vitalité latente qui peut d'un jour à l'autre éclater. Tout en déplorant la mort cruelle de tant d'hommes braves et de femmes courageuses, on ne peut vraiment blâmer même les Boxeurs de leur énergie, même sauvage. Mais qu'avons-nous à parler de sauvagerie, nous en particulier? Il n'y a pas beaucoup plus de cent ans qu'à l'Abbaye et aux Carmes on massacrait bravement d'innocents prisonniers avec la complicité du gouvernement et du prince Tuan de ce temps-là, qui s'appelait Danton. On parlait aussi beaucoup des étrangers en ce même temps et on ne les aimait pas davantage qu'aujourd'hui en Chine. Si les Boxeurs triomphent, leurs descendants seront des conservateurs décidés qui renforceront le cérémonial. Y aurait-il quelques points de comparaison entre la Chine et la France?

On a cru longtemps au péril jaune, puis on en a ri, à voir la Chine si bonasse, si facile aux concessions. Le moment n'est pas encore venu

de trembler; mais le moment de rire est passé. Armée d'excellents engins du dernier modèle, la Chine n'est encore capable que de résistance; est-il au pouvoir de l'Europe de l'empêcher de devenir capable d'offensive? On n'en sait rien. Les pessimistes peuvent prévoir d'ici quelque quart de siècle une Chine qui serait un Japon de quatre cent millions d'habitants et qui opposeserait à l'Europe soldat pour soldat, canon pour canon. Le privilège de la race caucasique ne repose naturellement que sur la force. L'Europe divisée, colonie de rivalités, aura-t-elle encore la force, à un moment donné, contre une Chine dressée comme un seul homme — comme un Boxeur — pour la conquête du monde? Ils étaient déjà dangereux, rien que par leur extension pacifique; si à la procréation ils joignent l'obus à la mélinite, cela pourra devenir inquiétant.

Mais rien n'est plus ridicule que de prédire l'avenir; à peine est-il permis d'en parler. On cède à une sensation d'inquiétude et on hasarde de sages réflexions qui, lues dans six ans (ou six semaines), seront des sottises. Joseph de Maistre, tout de même un grand esprit, avait prédit que les États-Unis ne se développeraient jamais, parce que l'histoire montrait qu'une vaste république

était impossible. Voilà de quoi faire réfléchir les prophètes.

Il s'agit du présent, de la minute même où nous vivons et où, là-bas, d'autres meurent éventrés par une foule délirante, enivrée par le vin de l'instinct. On comprend fort bien qu'une femme supérieure, comme l'impératrice, ait profité de ce mouvement populaire pour s'élever au rôle glorieux de libératrice de son pays. Il y a au Palais des Costumes, à l'Exposition, une Catherine de Médicis consultant l'astrologue ; je n'ai pu voir sans trouble, dans la pénombre, la figure de cette noble femme qui, par des moyens un peu durs, sauva la civilisation française, peut-être toute la civilisation latine, toute la liberté païenne et philosophique. On peut haïr, on ne peut mépriser ni notre Catherine ni cette impératrice jaune ; elles ont obéi aux ordres de leur sang, et au-dessus de ces ordres-là, il n'y a rien. Qu'est-ce que le christianisme, qu'est-ce que la raison, qu'est-ce que l'absolu au prix de cette chose absurde, la vie ? Or, pour vivre en Chine, il faut être Chinois ; et un chrétien n'est plus un Chinois, et l'étranger débarque en Chine, non pas en ami et en hôte, mais en maître, et en maître qui fait les gestes d'avoir retrouvé un troupeau d'esclaves égarés.

Les missionnaires et les religieuses sont admirables, s'il est permis d'admirer la folie. Leur œuvre est courageuse, mais pratiquement nulle. Que des gens simples aillent se faire massacrer pour gagner le ciel, c'est ce que l'on peut à peine admettre; mais on admettra encore plus difficilement que, pour venger ces martyrs volontaires, l'Europe soit obligée de sacrifier plusieurs milliers de soldats, martyrs fort récalcitrants. Les missionnaires devraient comprendre que leurs imprudences sont très graves pour eux-mêmes. Un accord européen prohibant le débarquement des missionnaires en Chine aiderait beaucoup à résoudre la question chinoise. La France, qui les protège tous, moins une douzaine d'allemands et les agents bibliques anglais, prendrait sa revanche sur le terrain commercial. Le commerce français avec la Chine a pris depuis quelques années un développement prodigieux. Devenons sérieux et cessons d'exporter des superstitions religieuses; cela ne se vend pas, le monde en regorge. Et, de notre côté, fermons soigneusement nos portes à de telles marchandises. Les Boxeurs, qui nous sont un fléau, nous seront peut-être, un jour, une leçon.

167

Suites d'une enquête. — M. Bourgeois, qui est éminent dans la politique, n'avait plus fait parler de lui depuis la célèbre cérémonie du Congrès de la Paix. Il vient de se réveiller en feignant de croire que les quelques écrivains d'aujourd'hui qui font la guerre à l'esprit protestant sont des fanatiques avides d'allumer de nouveaux bûchers. Il avait été trompé, il est vrai, par les citations frauduleuses d'une revue de propagande, mais son indignation n'en fut pas moins belle, ni moins abondante en pensées vertueuses. Parviendra-t-on jamais à faire entendre à M. Bourgeois et à d'autres qu'il s'agit en cette querelle non pas des protestants, mais de l'esprit protestant ; qu'il y a des protestants français ou de langue française moins protestantisés que certains catholiques français et même ecclésiastiques ; qu'on ne considère ni la naissance, ni le baptême, mais la croyance et son degré de fanatisme ; que la morale est une religion aussi fausse et plus tyrannique que les autres ; que le christianisme protestant, purgé de tout paganisme, est un redoutable poison

intellectuel ; que les superstitions, loin d'augmenter le danger d'une religion, l'atténuent au contraire par leur absurdité même ; que la forme la plus virulente de la religion est la religion intérieure opposée à la religion formelle ; que le protestantisme est un mouvement de réaction religieuse contre le scepticisme croissant des catholiques ; et plusieurs autres choses fort intéressantes ? Or, nous voudrions bien achever de vivre à peu près libres et garder intact l'honneur de notre scepticisme intellectuel.

Septembre.

168

Sur quelques penseurs anarchistes, socialistes, ou piétistes. — Je ne sais plus en quel récent congrès de travailleurs anarchistes, on vociféra cette absurdité : « A la loi du plus fort nous substituerons les lois de la Nature, seules capables d'harmoniser les volontés et les besoins ! » Poussée à ce degré, la bêtise n'est pas naturelle à l'homme ; il s'agit ici d'une bêtise surnaturelle, d'une bêtise acquise par la lecture, engraissée par l'instruction « primaire supé-

rieure ». Les ouvriers de cette sorte qui revomissent, comme une machine, contournés et affûtés, comme la machine à fabriquer les agrafes, les mots perçus au hasard par leurs yeux ahuris, les ouvriers « penseurs », en un mot, sont rares ; et cela est heureux, quoique leurs dires puissent égayer çà et là les colonnes mornes des journaux. « Quel penseur que ce Darlu ! » s'écriait un jour distraitement M. Bourgeois, régalé d'un discours par cet éminent professeur. « Croyez-vous, répliqua M. Séailles, qui pilotait le ministre parmi les sentiers de l'éloquence universitaire, croyez-vous qu'il soit plus penseur que Buisson ? » Je ne trancherai pas le débat, j'en suis incapable, touchant cette équivoque suprématie. Ces deux piétistes sont des penseurs ; M. Jaurès est un penseur ; mais, s'il y a un penseur encore plus penseur, c'est à coup sûr l'honorable anonyme cité plus haut. En un recueil de harangues récemment mis au jour, M. Jaurès s'écrie magnifiquement : « Bâtissons une nouvelle Eglise, la grande Eglise socialiste. » Fut-il jamais pensée plus hardie et plus pieuse aussi ? M. Jaurès a toujours l'air de rouler entre ses doigts un chapelet de coco ; il pense, mais peut-être avec sa barbe, comme les capucins. La supériorité de notre penseur anarchiste est évidente ;

la pensée de M. Jaurès est religieuse, la sienne est scientifique. C'est à la science que je songeais en écrivant « bêtise surnaturelle ». Il y a, en effet, un nouveau surnaturel, un surnaturel scientifique, qui est tissé, comme l'autre, de tous les fils de la Vierge, de toutes les imaginations, de tous les désirs, de tous les prurits, de toutes les superstitions qui travaillent les nerfs fatigués de l'humanité inférieure. Je n'insiste pas sur l'admirable opposition de la Force et de la Nature ; on gâte, en les critiquant, l'effet exhilarant de pareils aphorismes ; il faut en jouir comme d'un parfum, comme d'un paysage, sans prétendre les analyser. Mais il est permis au contraire d'insister un peu sur cette idée de « paradis » qui revient, éternel et dévot refrain, à la suite de chaque couplet social. Tous, Buissons, Jaurès, Anonymes, Didons, papes, empereurs, Boutroux, morts, vifs, maçons, séminaristes, prédicants, grévistes, tous murmurent extasiés le même vœu : « ... et le paradis à la fin de nos jours ! » Il s'agit toujours de demain, ce qui est vraiment fastidieux pour ceux qui voudraient vivre un peu la minute présente.

Qu'il ouvre un peu les yeux, le compagnon, non sur des livres ridicules, mais sur la vie ; qu'il considère la Nature, non telle qu'il la rêve, mais

telle qu'elle est; non comme une bonne Déesse ou une bonne Vierge, une vaine auxiliatrice, mais comme la créatrice à la fois et l'œuvre de toutes les forces et de toute la Force : — et il comprendra, s'il peut comprendre, que l'harmonie est nécessairement parfaite entre les volontés et les besoins (pour emprunter ses termes, quoique inexacts), puisque cette harmonie est la condition même du développement de la vie.

Invoquez tous les autres mots abstraits, mais pas celui-là. Il contient trop de choses dures pour vos cœurs lâches. Ah! vous voulez être heureux, — et vous vous adressez à la Nature! La Nature est impitoyable, elle ignore toutes nos sensibilités, — et si elle pouvait les connaître, elle en rirait, comme dans l'Olympe, d'un rire inextinguible.

169

Le sultan du Sokoto. — Voilà un personnage peu connu et dont j'ignore même le nom. Il vient cependant de prononcer une de ces paroles qui résument, à un moment donné, l'état d'esprit de l'humanité presque tout entière. Sans doute il n'eut pas tant d'ambition; mais le génie est inconscient. Voici l'histoire. Les

Anglais, lors du récent partage de ces régions, héritèrent du Sokoto, qui en est la partie la plus belle, la plus riche et la plus peuplée, — car la politesse française se serait fait un scrupule et M. Decrais, qui est protestant, un cas de conscience, de réclamer autre chose que des sables ou des marécages. Mais sa richesse même, qui lui donne des moyens de se défendre, fait que ce sultanat est à peu près inabordable. N'osant ou ne pouvant y envoyer des soldats, l'Angleterre y expédia une troupe de missionnaires sous la conduite d'un évêque. Ils furent plutôt mal reçus. « Je ne veux pas de prédicants chez moi. » Ainsi parla le sultan. Il fut d'ailleurs fort convenable, donna aux bonshommes le temps de faire quelque commerce et les assura qu'on ne leur couperait pas le cou avant le septième jour. Peu soucieux de cueillir la palme du martyre, les prédicants ont regagné le delta du Niger.

La haine du missionnaire se répand en Afrique, comme en Asie. Que font-ils donc pour être à ce point détestés? On télégraphiait de Chine, le 23 juillet, que le tao-taï de Chang-Haï avait donné un sauf-conduit à des ingénieurs belges venant de l'intérieur, « à condition qu'aucun missionnaire ne les accompagnerait ». Le mou-

vement chinois semble, de plus en plus, dirigé contre le christianisme. Et la prise même de Pékin n'empêchera pas ce mouvement d'avoir réussi à se délivrer des prédicants.

170

La propriété littéraire. — Des congrès ont parlé autour de cette question. Il paraît que les auteurs ne sont pas satisfaits. Les uns se contenteraient de voir porté à quatre-vingts ans le délai pendant lequel les héritiers d'une œuvre en sont les propriétaires. Les autres vont plus loin. Ils disent : La propriété littéraire est une propriété; — donc, et comme telle, elle doit être perpétuelle. Ce débat est intéressant, non par son côté pratique, — qui est à peu près nul, — mais, et tout au contraire, par ce qu'il témoigne de puissance d'idéalisme, de rêverie, de vanité.

On a vendu récemment pour cinquante francs, ou moins, chez un notaire, la propriété littéraire complète d'un romancier qui était célèbre sous le second empire. Combien y a-t-il d'héritages de cette sorte qui aient une valeur, non pas même cinquante ans, mais cinquante jours après la mort? Quand l'auteur n'est plus là pour pousser son œuvre, pour y faire penser, pour la ravi-

ver par de nouveaux jets, à quoi est-elle bonne? La loi de la propriété littéraire est tout à fait une loi d'exception; elle intéresse une vingtaine de familles par siècle. Il n'y a aucun rapport nécessaire entre la valeur d'art ou de pensée d'un livre et sa valeur commerciale; et ces deux valeurs, qu'elles soient d'accord ou séparées, sont également rares; elles sont surtout fort passagères. Même libérés de leurs droits, on n'ose plus réimprimer certains livres de Stendhal; et ces livres sont chers et ils sont demandés. Mais s'il fallait, même pour la *Chartreuse de Parme*, payer aux héritiers les droits usuels, l'entreprise serait-elle possible? C'est douteux. Les héritiers de Stendhal, s'il y en avait encore de légitimes, seraient en possession d'une gloire, non d'une propriété. Et Balzac, à quel prix les détenteurs de ses droits furent-ils réduits à le vendre, pour le vendre encore? A vingt sous le volume, c'est-à-dire à un taux qui, à moins de vogue, annihile, ou à peu près, la quotité que peut réclamer un fauteur.

D'ailleurs la propriété littéraire posthume n'intéresse guère que les éditeurs, puisqu'ils ont, presque toujours, acheté d'avance ces droits dont on leurre les auteurs et leurs familles. C'est à eux et à eux seuls que la loi confère un pri-

vilège qui ne s'exerce souvent qu'aux dépens d'une réputation. Le domaine public seul permet la vulgarisation des œuvres. Pour quelques sous on a tous les classiques. Vigny, Lamartine, Baudelaire, Hugo ne sont pas encore entrés dans la circulation générale. Un écrivain de ce siècle ne pénètre dans le peuple que cinquante ans après sa mort; tel livre ne sera connu que cent ans après qu'il aura été écrit, — c'est-à-dire quand il est devenu inutile, quand il n'a presque plus rien à enseigner.

Proudhon a écrit tout un livre sur la propriété littéraire; il y pose certains principes contradicteurs de l'opinion. Le mot « la propriété littéraire est une propriété » n'est qu'un mot. Proudhon énonce ainsi la question : « L'œuvre littéraire est un produit. » Et il continue en demandant : un produit est-il susceptible d'un droit de propriété? Le droit du producteur sur son produit cesse de s'exercer dès qu'il a vendu un produit. Cela est évident. Or, pourquoi n'en serait-il pas d'un livre ou d'un drame comme d'un sac de blé ou d'un panier de champagne? Je ne crois pas que l'assimilation soit intégralement possible. Il restera toujours que le livre n'a perdu, pour avoir été vendu à mille exemplaires, qu'une partie relative et variable de sa valeur;

le blé et le vin au contraire meurent dès qu'on les utilise.

Rien ne peut sérieusement se comparer à rien. Il faut considérer chaque question séparée et ne pas lui imposer des solutions qui n'étaient logiques qu'avec des questions d'une autre espèce.

Un point est hors de doute. L'auteur personnellement a sur son œuvre tous les droits de propriété. Il peut vendre ou louer son œuvre, ou la métayer; mais peut-il également vendre les droits qu'il aurait exercés lui-même? Voilà comment je poserais la question. Ainsi, ce qui est propriété absolue entre les mains de l'auteur deviendrait propriété relative en toutes autres mains. Dans ce dernier cas, l'œuvre pourrait être soumise à certains droits d'usage; et c'est ici qu'on pourrait utilement faire intervenir ce qu'on a appelé le domaine public payant. Aujourd'hui, une famille, un éditeur peuvent séquestrer une œuvre pendant cinquante ans ; c'est absurde. Il y a des précautions à prendre contre de pareils abus. Au bout de cinquante ans l'œuvre entrerait dans le domaine public gratuit. On aurait ainsi trois stades correspondant à des droits et à des intérêts inégaux.

Il y aurait encore une autre solution, et peut-être plus sensée, ce serait de considérer non

pas la vie et la mort d'un auteur, mais la date de la naissance de l'œuvre. Un auteur, ses héritiers ou ayants droit auraient la propriété de l'œuvre pendant cinquante ans au moins à partir de la date de la première publication ; à ces cinquante ans s'ajouterait, dans tous les cas, le nombre d'années nécessaire pour proroger les droits jusqu'à au moins dix ans après la mort.

Pour expliquer cela, je ferais observer que *Werther* a paru en 1774 et que Gœthe est mort en 1832. Sous la loi actuelle, *Werther* ne serait entré dans le domaine public qu'en 1883. Avec la loi de quatre-vingts ans dont on nous menace, *Werther* n'appartiendrait à tous qu'en 1913, et n'aurait encore eu qu'une seule traduction, celle de 1776, par M. de Seckendorf.

Octobre.

171

La mort de Nietzsche. — Ce n'est pas un événement, puisque l'homme qui eut la plus haute et la plus libre intelligence de ce siècle était tombé depuis dix ans dans les profondes ténèbres de l'inintelligence. Contraste qui anime-

rait le discours d'un rhéteur : celui par qui l'esprit fut libéré est mort prisonnier de la stupidité, soit qu'il faille en accuser une hérédité mauvaise, soit que Nietzsche ait abusé de son énergie intellectuelle. Ce n'est pas sans péril que l'on s'oblige à tout comprendre, à tout sentir, à tout juger, et non d'après les principes vulgaires de la philosophie usuelle, mais selon une méthode et des idées personnelles et toutes neuves. Et il arrive aussi que le plus brave est pris de peur à se sentir seul de son avis parmi les hommes. Mais qu'importent les causes, puisqu'il s'agit d'une chaîne sans fin, puisque tout est déterminé, puisque le génie d'un Nietszche, aussi bien que la sottise de ce passant, sont liés à un état physiologique ? Et qu'importent encore cette folie ou cette stupeur finale, si, pendant les années d'activité, Nietzsche déploya une force intellectuelle supérieure ? La maladie doit-elle faire qu'on ne compte pas les années antérieures de santé et de vigueur, et le forgeron dont la main mollit et retombe, cela empêche-t-il qu'il n'ait, au temps de sa virilité, écrasé et dompté le fer ?

La folie de Nietzsche n'est un argument ni contre son génie littéraire, ni contre son génie philosophique. Les philosophes, les éternels pro-



fesseurs de philosophie bafoués par Schopenhauer et par Taine concèdent le premier point, mais non le second. Et même, persuadés, d'après leur expérience personnelle, qu'on ne saurait à la fois bien penser et bien écrire, acceptant l'écrivain, proclamant le grand poète, ils dédaignent le créateur de valeurs. Ils le dédaignent, ou feignent de le dédaigner. Cela se comprend, car Nietzsche est gênant.

Cet homme de bonne humeur, dans un accès de gaîté divine, se mit à secouer un vieil arbre des croyances, et toutes les pommes sont tombées. Sans se déconcerter, les philosophes, à plat ventre dans l'herbe, se disputent les fruits mûrs, et, trouvant la même nourriture, jurent qu'il n'y a rien de changé dans la vie des intelligences. Je ne le crois pas; je crois qu'il y a un grand changement. Nous avons appris par Nietzsche à déconstruire les anciennes métaphysiques édifiées sur la base de l'abstraction. Chacune des antiques pierres d'angle, les voilà poussière, et toute la maison s'est écroulée. Qu'est-ce que la liberté ? Un mot. Alors, plus de morale, sinon esthétique ou sociale; plus de morale absolue, mais autant de morales particulières qu'il y a d'intelligences personnelles. Qu'est-ce que la vérité ? Rien de plus que ce qui nous

paraît vrai, ce qui flatte notre logique. Il y a, comme dit Stirner, *ma* vérité, — et la tienne, mon frère. Le soleil a mûri le cheval virgilien et de ses flancs pourris s'élève, chantant et joyeux, l'essaim des abeilles nouvelles.

Ennemi du christianisme, Nietzsche a, en un sens, repris et mené à bien l'œuvre capitale de la théologie, qui fut la destruction de la Raison. Mais il travailla, non plus au profit de la croyance, mais au profit de la raison elle-même enfin devenue raisonnable et humaine, du jour où elle quitta ses vêtements de nuage et la colonne où, comme le Stylite, elle vivait dans un stupide orgueil, au-dessus de la vie et de la réalité. Quand Nietzsche sera mieux connu, l'àpriorisme aura vécu. On ne pourra plus construire un syllogisme basé sur l'abstrait; on ne pourra plus poser en principe la conclusion même qu'il s'agit d'atteindre. Le bien, le mal, pour utiliser ces mots, il faut savoir ce qu'ils contiennent; il faut rédiger leur histoire, remonter à leurs plus lointaines origines. Quand on a trouvé que le bien, ce fut d'abord le bon, ce qui est favorable à la sensibilité; et le mal, ce qui est mauvais, ce qui cause une désagréable sensation, — on peut entreprendre la « généalogie de la morale ». Tout devient clair; et tout était obscur lorsque

l'on considérait le bien, le mal, telles que des notions absolues, innées dans l'esprit de l'homme, comme les présents, d'ailleurs absurdes, d'une divinité chimérique.

Que de telles analyses soient dangereuses pour la faiblesse moyenne des intelligences populaires, un homme sérieux, et qui veut se rendre digne du nom d'homme, n'en tiendra nul compte. C'est aux sociétés à s'arranger comme elles peuvent des découvertes de la science, et non à la science de se faire l'esclave du vain bonheur de l'humanité. En fait, les sociétés bâtissent leur félicité sur les notions les plus inattendues, pourvu qu'elles soient précises et surtout concordantes avec la sensibilité générale de la race qui veut vivre. On a vu des cités fondées sur le crime arriver à un magnifique épanouissement de force et de beauté.

Même dangereuses, si l'on veut, les idées de Nietzsche sont libératrices. Sa logique est un allègement pour les esprits; elle donne au cerveau une facilité nouvelle à penser et à comprendre; elle est, dans la série des nourritures intellectuelles, un aliment respiratoire. Non pas sans doute pour les poumons usés ou desséchés. On ne conseille pas la philosophie nietzschéenne aux personnes sensibles et qui ont besoin de croyan-

ces consolantes. Elle s'offre aux forts et non aux débiles, à ceux qui n'ont pas besoin pour vivre du lait sucré de l'espérance. Mais n'ont-ils pas, ceux-là, et les religions et toutes les douceâtres philosophies que d'habiles gens en ont extraites, à peu près comme on tire de la houille de la vanille et de l'indigo? Ils ont le spiritisme d'Allan Kardec et le spiritualisme de M. Boutroux; sont-ils à plaindre? Voici les dévots de la conscience morale; peut-on s'ennuyer dans la compagnie de ces professeurs d'illusionisme? N'est-ce pas l'un d'eux qui, faisant ses confidences à un enquêteur, disait récemment: « La raison doit finir par avoir raison »? Voilà de ces habiles formules où il y a vraiment du plaisir à se laisser prendre; comment hésiter, animal raisonnable, à cet appel à la raison?

Il n'y a nul inconvénient à ce que tous ceux qui détestent la science, la réalité, l'observation des phénomènes historiques ou psychologiques, obéissent à la voix de la conscience morale, embrassent avec une ardente foi cette religion de l'idéalisme rationaliste. C'est une carrière qui ne demande d'autre apprentissage qu'un baptême; elle ne saurait manquer d'être fort suivie et même encombrée.

Qu'il se fait peu de progrès intellectuels!

L'humanité tourne depuis des milliers d'années autour de la même illusion, comme un bateau ivre pris dans un maëlstrom; et tous ceux qui veulent remettre le bateau dans sa voie, l'arracher au tourbillon, sont traités de malfaiteurs par les vieux pilotes hallucinés, contents de tourner en rond autour de rien. Nietzsche aura été l'un de ces héros qui tentent, par un violent coup de barre, de couper le courant éternel et fastidieux.

Quelques jours avant sa chute dans l'inconscient, Nietzsche écrivit à ses amis, à M. Brandès, à M. Bourdeau, pour leur signifier que, nouveau Christ, il avait une seconde fois sauvé le monde. Qui sait? C'était peut-être vrai.

172

Le Congrès des femmes. — Les savants qui se réunissent en congrès, de temps en temps ou tous les dix ans, apportent généralement avec leur science beaucoup de scepticisme. Ils n'ignorent, presque aucun, l'inutilité de ces parlements où l'on émet des « vœux », et rien que cela. La besogne accomplie, en paiement du parcours gratuit qu'ils reçurent, ils s'en vont à leurs plaisirs et n'y pensent plus. Il n'en pouvait

être ainsi dans un congrès de femmes. Ces êtres charmants, qui ne manquent pas toujours d'esprit, manquent totalement de scepticisme. La femme est terrible; elle prend tout au sérieux, depuis l'amour, qui est sa seule et vraie raison d'être, jusqu'à l'instruction intégrale, cette sottise qui fait béer d'admiration les instituteurs primaires. Donc ces délicieuses créatures voudraient qu'on enseignât aux femelles comme aux mâles tout et le reste, — tout, même peut-être ce que l'on désapprend quand on veut l'apprendre.

Elles veulent qu'on « cultive en elles toutes les manifestations de l'activité humaine », ainsi que s'exprime, en une langue douteuse, le compte-rendu de la cérémonie. Je ne voudrais pas réduire les femmes à n'être qu'une pile électrique avec un pôle sentimental et un pôle sensuel; elles ont une intelligence, souvent très nette, presque toujours très pratique, et il est juste qu'on la cultive et qu'on la développe. Mais l'instruction ne sera jamais que l'accessoire chez une femme véritable, ni glacée, ni hystérique. Elles sont faites pour sentir, bien plus que pour penser ; mais elles sont le ferment qui met en bouillonnement le cerveau de l'homme. Il y a en elles un principe de force qu'elles ne peuvent utiliser elles-mêmes ; mais

qu'il est puissant, quand il s'extériorise par leurs mains, par leurs yeux ! Voit-on, tenu par un homme, le rôle de la femme-enfant dans David Copperfield ?

Tout ce qui tend à entraver la différenciation des sexes est mauvais et nuisible à la civilisation, contraire à l'esthétique générale de la vie. Plus l'homme et la femme sont différents d'esprit, de goûts, de désirs, de besoins, plus leur rapprochement est harmonieux, plus leur union est solide et complète. Pour que deux êtres puissent vivre heureusement ensemble, il faut que la disparité soit portée à la limite. Sans étonnement, il n'y a pas d'amour; il faudrait que l'homme et la femme fussent l'un pour l'autre une surprise perpétuelle.

Mais les femmes qui se réunissent en congrès rougiraient d'une philosophie si vulgaire et trop humaine. Comme dans la mélancolique vision d'Alfred de Vigny, elles considèrent chaque sexe séparément. L'idéal de la jeune fille moderne sans fortune, c'est la liberté de la maigre postière qui tourne dans sa cage sous les yeux d'un public impatient. Le seul sentiment que cultive la féministe, c'est la défiance de l'homme. Cette variété de la femme a fini par croire que le mâle est un tyran redoutable, quoi-

que aussi un peu ridicule. Elles savent tout ce qui s'apprend dans les manuels ou de la bouche des vieux professeurs désillusionnés, — tout, hormis ce que savent les autres femmes. Pour arriver à la connaissance de la vie, elles ont négligé la réalité, la vie elle-même. Quels sont les droits de la femme? Elles consultent le Code. J'en connais qui se consultent elles-mêmes dans un miroir, — de la tête aux pieds.

Il serait bon sans doute que la jeune fille reçût une éducation moins puérile, qu'on lui concédât plus de liberté, que sa personnalité fût mieux respectée. Mais les lois n'y peuvent rien, car les lois sont impuissantes à modifier les mœurs. D'ailleurs, tout changement dans les méthodes d'éducation serait mauvais qui tendrait à altérer profondément le type traditionnel de la jeune fille. Il peut subir quelques retouches; mais qu'elles soient superficielles et délicates. Aussi bien, l'art suprême de la vie est-il de s'accommoder de la vie telle qu'elle est. Les réformes nécessaires se font toutes seules. Elles ne sont bonnes que spontanées. Et il en est de même des lois. Celles qui sont favorables au bien général s'élaborent dans le désir universel, et non dans les bureaux des congrès.

Cependant le féminisme serait une occupa-

tion acceptable, s'il était exercé avec cette frivolité dédaigneuse et souriante qui rend charmants certains jeux de salon.

Novembre.

173

Le Congrès de la paix. — Il me semble bien que l'an passé, vers le mois de juillet, je dus, malgré d'autres préoccupations, mais en bon comédien, m'égayer des rêves diplomatiques étalés, à La Haye, sur un tapis vert.

L'an passé, c'était officiel; les Etats, entre deux commandes de canons, jouaient à la bergerie. Cette année, ce fut sournois, quoique public; les individualités étaient « sans mandat », sans chamarrures et d'ailleurs sans éclat personnel. On ne parlait qu'à mi-voix, sur un ton eucharistique, car il y avait beaucoup de juifs; et judaïque, car il y avait beaucoup de protestants. Vaudeville discret; au fond, d'un comique intense, car... Mais est-il besoin d'en dire plus? Un Chinois serait à son aise pour achever ma phrase interrompue. Si Li-Hung-Chang a le sens de l'ironie, qu'il parle! Le moment est

venu de sourire, quand on porte les cheveux en natte et les ongles en stylet. Un Européen comprime ses muscles zygomatiques; cela change, par un mécanisme connu, le cours des idées; ce qui allait le faire rire l'afflige. Il ressent la honte de vivre parmi une humanité aussi bête et aussi lâche. Il y a des animaux domestiques qui n'ont plus le sens de la défense; quand on les bat, ils demandent pardon d'avoir commencé.

Ce n'est pas le moment. C'est avant ou après la bataille qu'il convient de reconnaître ses torts. Pendant la bataille, il convient de se battre.

Le congrès de la paix du mois d'octobre 1900 est une incongruité.

174

Les villes décorées. — Ici on peut s'amuser franchement et sans aucun scrupule. Après la comédie à sous-entendus, voici la folle parade de cirque; le rire est imposé par le contraste entre la stupidité de l'action et le sérieux du clown. De telles charges, même exécutées avec la gravité traditionnelle, déconsidèrent trop un gouvernement et même l'idée générale de gouvernement. Il y a des gestes dont l'ampleur est excessive. Décorer d'un coup trois



ou quatre cents milliers d'habitants, c'est trop. Pourquoi pas la France entière? Oui, pourquoi la République n'adopterait-elle pas comme symbole la croix d'honneur, cette monnaie? Ainsi tout le monde serait payé avant même de s'être créé un débiteur. Mais le signe qui réconforte la vanité d'un homme ne contente pas l'orgueil d'une cité. Et quand on aura situé ce petit crachat parmi les antiques fleurs de lys, au-dessus de la nef qui porte notre fortune, le ciel de Paris en sera-t-il plus clément? Il y a une sorte d'idéalisme particulièrement répugnant, c'est celui qui attribue à des signes vains des valeurs factices. Pour une ville, c'est se moquer; hélas! pour un homme, et trop souvent, lui accorder le droit à un ruban, c'est le payer! Délicieuse avarice de l'Etat moderne, de l'Etat bourgeois qui enferme le sucre sous clef ou glisse dans le sucrier clos, une mouche! Cependant il distribue à ceux qui sont sages des petits morceaux de soie. Paris méprise de tels joujoux. De celui-ci, qui est écarlate, il fera peut-être un jour, par magie, un immense drapeau rouge : il y a des moqueries auxquelles la colère répond, — quand on a fini de rire.

175

Les femmes et les bureaux de bienfaisance. — Il paraît que les administrateurs de ces institutions manquent de zèle. On meurt de faim, par fournées, dans leur propre rue, sans qu'ils bronchent. Leur activité se dépense en rapports et en polémiques. S'ils sortent, la voiture qui les mène vers les pauvres bifurque trop souvent vers la cascade. Bref ils ne font pas leur métier. Il est vrai qu'on ne les paie pas, et que tout se paie. La charité qui ne voit pas sa récompense tombe dans le marasme. Il faut un aliment aux élans du cœur; le pélican ne fouille dans sa panse qu'après y avoir mis une provision de nourriture.

Ils sont trop peu nombreux aussi, ces administrateurs, et ils ont une autre tare, en l'espèce : ils sont des hommes.

L'homme est particulièrement impropre aux exercices de la bienfaisance. Pour s'y complaire il faut mettre sa joie, non à éprouver, mais à donner du plaisir; autant dire, car les hommes de cette nature sont très rares, il faut être femme.

Parmi les fonctions qui pourraient être heu-

reusement dévolues aux femmes, celles d'administratrices de la charité leur conviennent avant tout. Que de créatures sans espérance trouveraient là un nouveau principe de vie! La femme est pratique; elle s'entend fort bien au maniement des deniers. Sans doute sa sensibilité est capricieuse et partiale; mais on les contrôlerait. Et d'ailleurs, en utilisant les femmes pour certains services publics, il ne faut prétendre qu'à les utiliser telles qu'elles sont. Le vaste ministère de la charité devrait être presque exclusivement féminin. Les enfants, les vieillards et les pauvres appartiennent aux femmes, à celles surtout que l'âge ou la fatalité rejettent en dehors du grand devoir de l'amour. Non seulement chaque quartier, mais chaque bout de rue, chaque grande maison ouvrière aurait son groupe de visiteuses. On trouverait des passionnées. Et quand l'argent officiel manquerait, celles-là en trouveraient encore; car la femme est persévérante. Et quelle influence ne prendraient-elles pas, et heureuse, si elles s'astreignaient à éviter toute propagande, même morale, à panser la misère avec le détachement du médecin qui panse une plaie. Il y a là une immense force féminine, qui pourrait non pas sans doute transformer la société, mais rendre respirable l'air de

bien des taudis, et moins dures, parfois douces, les heures de la pauvreté.

176

L'homme aux onze enfants. — Cette famille jetée à la rue par un propriétaire qui se prend trop au sérieux : des femmes auraient-elles permis cela? Auraient-elles toléré, comme le solennel représentant de l'Assistance publique, qu'à des enfants tout petits on donnât pour lit, au mois d'octobre, le pavé d'une cour? Mais une femme, son premier office accompli, et une femme seule, avec la gravité qu'elles mettent en ces questions, aurait pu, ensuite, faire comprendre à la mère de cette misère que, s'il est douloureux d'avoir à élever onze pauvres enfants, il est honteux de se livrer à une procréation aussi effrénée. Onze enfants, mais un millionnaire, qui n'aurait qu'un million, n'y résisterait pas. Ce serait même pour lui, s'il voulait tenir son rang, la gêne, les dettes, les petits emplois pour les fils, des mariages de hasard pour les filles, et dès la seconde génération, plusieurs des fils ou des filles tombés aux métiers bas, à la vie dégradée. Les gens du peuple cependant n'hésitent pas à se permettre ces orgueilleuses postérités. Onze

enfants ! Un autre, l'an passé, fut découvert, qui en avait quatorze. Il était courageux et ne se plaignait pas. Mais les enfants, eux, n'auraient-ils pas eu le droit de se plaindre qu'on leur infligeât, en même temps que la vie, une misère sans espoir ? De tels parents, il faudrait les punir ou les récompenser ; on ne peut les regarder sans colère ou sans pitié. Si l'on se décide pour la récompense, qu'elle soit efficace, qu'elle donne un peu de joie aux malheureuses victimes de ces tempéraments désordonnés. On pourrait aussi glisser aux nouveaux mariés, à la suite de la cérémonie, un petit « Malthus de poche », — car, comme le disait cet homme de bien : « Ce n'est pas le tout de faire des enfants il faut les nourrir. »

177

A propos d'une fille-mère. — M. Magnaud est magistrat ; il siège ; il regarde la vie du haut de son estrade. C'est un esprit simple et qui ne s'embarrasse jamais de la réalité ni des causes secondes. Une fille fait un enfant et s'en débarrasse. Cela est vulgaire, et cela appelle l'indulgence, parce que la vie des filles-mères est parfois difficile. Cependant, ce juge,

avant de juger, rédige en un style ridicule des considérants naïfs. Si la fille a supprimé son enfant, c'est la faute de la société. Comme c'est simple! Mais quand un monsieur est écrasé par un tramway, c'est également la faute de la société. Tout est la faute de la société, puisque l'homme vit en société. Et s'il y avait une autre société, basée sur les principes de M. Magnaud, et si elle pouvait vivre, elle engendrerait également des crimes, des fautes et des accidents. On ne peut vivre sans remuer, et quand on remue beaucoup, on finit toujours par casser quelque chose. M. Magnaud est un bien brave homme. S'il n'était pas magistrat, si sa prose, au lieu d'être rédigée sur du papier timbré, l'était sur les feuillets qu'un journaliste envoie à l'imprimerie, eût-il jamais occupé l'attention des peuples? Il s'écrit tous les jours trente chroniques aussi plates à la fois et aussi maladroitement coloriées d'humanitarisme que les jugements de Château-Thierry. Personne n'y prend garde en dehors d'un groupe où le fanatisme est plus estimé que les idées où le style est tenu pour un signe non équivoque d'aristocratisme, c'est-à-dire, car le sens des mots est relatif, d'infamie. M. Magnaud aurait donc tort de se croire exceptionnel. Il serait n'importe qui, s'il

n'avait astucieusement caché ses opinions amphigouriques jusqu'au jour où il devait lui être accordé d'étonner le vulgaire. Le seul côté amusant de ce magistrat, c'est qu'il fut un petit Sixte-Quint. A sa place, cependant, j'eusse conservé mes béquilles pour grimper plus haut. Ainsi Renan avouait qu'il avait songé à atteindre l'épiscopat avant de publier sa *Vie de Jésus*.

Cependant il s'agit d'une fille à laquelle advint un accident. Cela n'est pas rare. On obtient ainsi d'excellentes nourrices et qui se placent facilement, n'étant pas encombrées d'un mari. Cette fille n'eut donc pas tout à fait tort de faire un enfant; mais elle eut tort de le tuer, ou de l'aider à mourir. Il y a là, il semble, deux actes assez différents pour qu'il soit permis de les considérer séparément. D'abord l'amour et ses conséquences; ensuite, un meurtre. Leur seul point commun est que ni l'un ni l'autre ne furent nécessaires. La très grande majorité des filles, et de celles qui ne sont pas des plus farouches, arrêtent, quand il le faut, la verve de leur amant; et parmi celles qui subirent l'éloquence amoureuse jusqu'à la péroraison, et qui en portèrent les fruits, il n'y en a guère, heureusement, pour se livrer à la dégoûtante opération de l'infanticide. Les filles-mères, il est vrai, ne sont pas toujours

très bien vues; mais cela dépend des provinces, des milieux, des circonstances. Je connais des paysannes, mariées depuis avec un autre homme que le père de leur premier enfant, qui sont fort estimées et qui le méritent. La sévérité, quand elle se rencontre, et c'est la règle en certains milieux, est d'ailleurs légitime. Une fille est suspecte, qui n'a pas su se garder elle-même, défendre ce qui était sa force, ce qui lui donnait de la valeur. Se faire faire un enfant à première vue, est-ce donc pour une fille le moyen d'inspirer beaucoup de confiance, même à son amant? Le raisonnement : « elle m'a cédé, elle cédera à un autre », n'est pas si mauvais; il est souvent juste. La question ici n'est pas de morale, mais de physiologie. Il y a des organismes de femme qu'un contact ou une phrase passionnée font vibrer; d'autres, à l'extrême, que rien n'émeut. Lorsqu'on s'est donné la peine d'entrer dans la réalité, on perd l'envie de juger; on a beaucoup de mal à comprendre; on n'est pas tenté de poser des axiomes sociaux et de développer des généralités. Les détails manquent sur la fille-mère de M. Magnaud; mais il semble bien que, lâche devant le plaisir, elle fut également lâche devant la honte. Si c'était un motif pour lui être indulgent, et M. Magnaud doit être loué de l'avoir été,

ce n'en est pas un pour essayer une ridicule apothéose de la fille-mère, pour s'offrir une de ces tirades mélodramatiques que les vieilles femmes sentimentales elles-mêmes ne peuvent plus écouter sans rire.

Il pourrait appartenir à un savant ou à un poète de louer la fécondité aveugle de la vie et la beauté des gestes naturels; il semble qu'il appartient plutôt à un magistrat de vanter la régularité des mœurs et de donner en exemple aux filles, non celles qui se vautrent, mais celles qui se tiennent debout.

Décembre.

178

Le flacon d'anchois. — Parmi les littératures les plus abondantes du siècle, il faut nombrer d'abord les diverses « Histoires de France », contées tant pour les gens du monde que pour les écoliers qui se préparent à subir la question. Il en est qui sont l'œuvre des frères ignorantins, et d'autres, des frères trois points ; et cet aspect les rapproche, qu'elles sont également folles et pareillement témoins d'une extrême rancidité

cérébrale. Il en est de cavalières ; il en est d'humbles et qui cheminent sur de paisibles haquenées. Le romancier sans idées trouve en ces matières un motif à dialogues sans esprit et le professeur de morale une carrière à pavés. Michelet rédigeait lui-même ses visions historiques. Ceux qui ne savent rédiger, et qui n'ont pas de visions, prennent l'histoire à l'entreprise ; c'est un commerce honorable pour la librairie. Mais tous, et voici la question, hongres, bayards ou haquenées, sont d'accord sur ce point : que la suppression des douanes intérieures fut jadis un grand bienfait.

La question est celle des octrois. Les historiens n'ont jamais songé à confronter l'octroi et la douane provinciale. S'ils avaient mis face à face un jour ces deux termes et ces deux faits, où auraient-ils trouvé des louanges pour une mesure qui n'abolissait rien ? Le gabelou ne fait plus le guet aux frontières provinciales ; il s'est replié sur les villes. C'est là désormais qu'il entrave le commerce. Sa besogne ressemble fort à celle des brigands d'autrefois qui imposaient aux convois un péage de leur gré. Mais les gabelous ne sont pas des brigands. Ils appliquent des principes imaginés par des législateurs qui non plus n'étaient pas des brigands ; à moins

qu'en matière de choses d'Etat une certaine sottise ne doive être assimilée à une certaine coquinerie.

Aucun colis postal n'entre à Paris sans être ouvert. De nombreuses mains sales sont payées pour fourrager les robes des fleurs de la même paume qui vient de caresser le ventre d'une truite. Ensuite les livreurs, sûrs de notre ignorance, nous font payer ce travail au prix de leur soif. On a donné le tableau de cette manutention; c'est une turpitude qui manque au musée naturaliste. En principe, rien ne devrait entrer à Paris sans être pesé, senti, jaugé; mais les jours n'étant que de vingt-quatre heures, on s'en rapporte parfois aux déclarations des négociants. Un de ces malheureux, qui faisait entrer en Paris une voiture d'épicerie, oublia de marquer sur son bordereau un flacon d'anchois. *Le Temps* a dit l'anecdote. Il faut comprendre, pour entrer dans l'esprit de l'octroi, qu'un flacon d'anchois est fait de trois éléments, à savoir : un morceau de verre façonné, des petits poissons sans tête, de l'huile. Or le verre ne paie rien ; mais les petits poissons sans tête ont un tarif au protocole et l'huile en a un autre. Veut-on calculer ce que doit payer un flacon d'anchois, il faut décalotter le flacon, extraire les poissons,

les peser, décanter l'huile, la peser. Mais l'oubli de déclaration pouvait avoir de plus graves suites. Ce même négociant pour une erreur qui frustrait la ville de Colombes de cinquante-six centimes fut enchanté de pouvoir transiger pour quelque cinquante-six francs.

L'octroi, c'est le cabinet noir du commerce, mais qui fait payer son décachetage, tandis que les employés de M. Millerand rafistolent gratis avec une ficelle la lettre qu'ils ont pris la liberté d'éventrer. Il le fait payer cher. Et comme Shylock, c'est sur la bête vivante qu'il prélève sa dîme. C'est aux dépens de notre sang, de nos yeux, de nos muscles, de notre cerveau que l'ogre se nourrit. Quelle singulière civilisation qui apprend de force à lire aux enfants rétifs et après leur vend au prix du luxe la lumière et le feu d'une soirée d'hiver !

179

Une école de morale. — L'an passé on inaugurait l'Ecole de journalisme, qui depuis évolua selon un silence honnête et une prospérité relative; elle s'est donc rapprochée de deux autres institutions inégalement comiques, l'Ecole sociale et l'Ecole de Morale. Ces trois choses

unies ont pris le nom d'Ecole des Hautes Etudes sociales ; on ne sait pourquoi, peut-être pour bénéficier du bon renom de l'école célèbre qu'on dit tout court « des Hautes Etudes ». Mais c'est bien à tort ; cependant la présence de M. Cornély parmi les directeurs pourra lui faire donner le nom de « Haute Ecole ». Je n'ai pu distinguer, en un compte-rendu confus de cérémonie, si ce personnage estimé ne devait pas aussi professer un peu la morale. Cela serait d'un bon exemple. M. Boutroux préside également quelque chose dans le pandémonium de Mlle Dick May, et aussi M. Duclaux ; M. Boutroux, que l'infécondité énerve et qui ne sait plus tenir en place, avait découvert jadis ce qu'il appelait, « la Contingence des Lois de la Nature ». Après cette grande invention, il était entré en sommeil, voici trente ans. Il est sorti de léthargie pour se faire voir sur une estrade et nous avertir qu'il s'agit, en cette haute école, « de déterminer en elle-même l'idée de la forme normale et rationnelle de la vie humaine ; en second lieu, de chercher comment cette idée abstraite peut être réalisée dans la société, telle qu'elle est donnée ». C'est donc le rationalisme selon toute son horreur et toute sa démence. Supposez que l'on vous dise : avant de faire un habit, il

faudra d'abord déterminer l'habit idéal, l'habit en soi ; ensuite on prendra le corps humain et on le façonnera d'après cet habit. Ce genre de raisonnement, qui est celui des fous, est aussi celui des théologiens. On range d'autant plus volontiers M. Boutroux parmi les théologiens qu'il est assisté dans sa besogne morale par le R. P. Maumus, dominicain, M. Wagner, pasteur protestant, et plusieurs ministres du saint évangile universitaire, MM. Buisson, Darlu, Croiset, libres-penseurs qui ont à jamais abdiqué leur liberté de penser aux pieds de l'Impératif catégorique. (Qui nous délivrera de ce Moloch !) La liberté de ces dignitaires va jusqu'à ouvrir leur école à un cours sur la Morale des Hottentots. Qu'on leur parle d'un cours sur la morale de Nietzsche : leur liberté ne va pas jusque-là, pauvres hypnotisés auxquels le magnétiseur a défendu de franchir un fossé illusoire. Gassendi, qui, philosophe, ne croyait pas en Dieu, disait, prêtre, fort proprement sa messe, tous les dimanches. C'est ce qu'on appelle le système de la cloison étanche. Il avait du bon. Il empêchait qu'on ne mêlât aux choses de la raison, les choses de la foi. Gassendi, lui aussi, avait un impératif catégorique, mais il n'y croyait qu'une fois par semaine. Les libres-penseurs

d'aujourd'hui croient tous les jours ; ils ont mis d'accord leur raison et leur foi ; ils ont soudé cela en un seul monstre amphibie, le rationalisme. Des gens gagnent leur vie en enseignant que Dieu est mort sur la croix pour créer une morale nouvelle; d'autres, en enseignant qu'il n'y eut peut-être jamais de Dieu, mais qu'il y a tout de même une morale absolue, une morale antérieure à la vie, une morale qui ne peut mourir, etc. Lesquels sont les plus fous ?

1901

Janvier.

180

De l'arbitrage ou guerre à la guerre. — La France, sans que s'en doute presque aucun Français, vient de faire l'expérience de l'arbitrage. Ce fut à son détriment. Il s'agissait de savoir à qui reviendrait un territoire contesté, étendu entre l'Oyapoc et l'Amazone. L'arbitre, après de pénibles méditations, a tranché le différend en attribuant au Brésil la totalité de l'objet du litige. En négociant directement, en concédant au Brésil tout ce qu'il y avait de sérieux dans ses prétentions, en ayant l'air de faire les concessions les plus amicales, la France eût obtenu dix fois plus de son sage adversaire que de son juge. L'aventure est décourageante. Si l'arbitre a donné ses motifs et si on les a publiés, je

ne les ai pas lus. Ils doivent être juridiques, — et justes, jusqu'à la nausée. La justice est juste; c'est ce qui la rend épouvantable, surtout quand elle ne se trompe pas. Les juges qui condamnent un innocent sont beaucoup moins terribles que ceux qui condamnent un coupable. L'arbitre qui sait que ce territoire appartient au Brésil en toute justice, — cet arbitre-là me fait peur. Si, au lieu de choisir un homme juste, on avait choisi un homme intelligent, c'est-à-dire dégagé du préjugé de la justice? Alors, un pointillé oscillait vers le milieu du territoire, contournant les montagnes, virant autour des sources, jouant avec la ligne sacrée du partage des eaux; et tout le monde était content. L'arbitre appelé à concilier d'honnêtes gens satisfait les deux parties, s'il n'est pas un sot. La formule est connue; vous avez tort et raison tous les deux. Un appelant est presque aussi heureux d'avoir tort que d'avoir raison; mais il faut savoir doser les mérites et les démérites. Donner tort entièrement, c'est taxer de mauvaise foi celui que l'on condamne.

Mais ce litige ne portait point sur une question vitale. Il s'agit de plaines, de forêts, de mines qui pourront devenir l'objet de fructueuses exploitations. Ce possible est lointain, et quand il se réalisera il y a longtemps sans doute que les

Amazones ne feront plus partie du Brésil; une république indépendante se forme le long des rives du grand fleuve. Toute cette Amérique du Sud est tellement provisoire! C'est l'Europe au lendemain des invasions. Et puis, si elles sont vraiment riches, ces mines de Counani, quel cadeau pour un pays que son étendue même rend difficile à défendre! Sans leurs mines, les Boers seraient inconnus et heureux. Puisse le Brésil n'avoir pas besoin d'arbitre quand il s'agira de réalités et non d'hypothèses; il n'en trouverait plus.

Pas plus que n'en trouvera le Transvaal.

L'arbitrage international n'est possible que quand la question à résoudre est de médiocre importance; ou quand c'est la partie la plus forte qui l'impose à la plus faible; ou quand les deux parties préfèrent une perte immédiate à un gain qui devrait être acheté trop cher, ou encore, quand l'arbitre prend à la fois l'attitude du juge et l'appareil du gendarme. Si le conflit avait été entre le Transvaal et le Portugal, trois grandes puissances au moins se seraient disputé le plaisir et le profit de mettre la paix dans le ménage. Mais les Boers alors eussent-ils accepté? Aujourd'hui le mot arbitrage dans la bouche de M. Krüger est le pseudonyme du mot intervention; mais avec

quelque chose d'humble qui ne sied pas à de si vaillants soldats.

J'aurais voulu une figure plus hautaine et un appel à d'autres idées.

On peut tromper le peuple avec quelques chaleureux mouvements d'idéologie sentimentale; cela ne saurait incliner aux actes décisifs des hommes qui ont la responsabilité de la vie réelle des peuples. Quoi! venir demander l'arbitrage, c'est-à-dire, en langage obscur, en appeler à la justice au nom du droit? Ces termes de plaidoirie n'ont plus aucun sens dès qu'on les emploie hors du milieu qui leur assure une sanction. La sentence d'une cour d'assises a une valeur, qu'elle évoque en même temps que l'idée de justice, l'idée de force. L'accusé est contraint de se soumettre; il est le prisonnier non d'une formule, mais d'une puissance. Mais que toute l'Europe, au fond de sa conscience — la conscience de l'Europe! — condamne l'Angleterre, et même hurle dans les rues et le long des chemins le texte fougueux d'une réprobation unanime et lyrique, quelle importance cela peut-il bien avoir si l'Angleterre n'entend pas en même temps le grondement des cuirassés et du branle-bas de combat? M. Krüger, en somme, nous pose indiscrètement cette question : Ne voudriez-vous

point faire un peu la guerre à l'Angleterre?

Peut-être. Mais c'est tout de même une affaire qui incline à quelques méditations. L'Angleterre est une île. Les îles, on ne sait par quel bout les prendre. Laissez-nous réfléchir. Nous agirons selon notre intérêt.

Si le mot intérêt semble plat et d'une moralité trop commerciale, on dira, en se servant des mots de Nietzsche, l'instinct de grandeur. La justice, le droit, c'est la part du sentiment, la part du peuple. A ces gentillesses, qui témoignent d'une bonne nature, quoique d'une physiologie un peu débilitée, nous sommes forcés d'opposer le désir de vivre, qui contient la volonté de vivre toujours davantage et mieux, — et c'est l'instinct de grandeur. Soyez bons, compatissants, justes; mais sachez que c'est un luxe que vous ne pouvez vous permettre qu'à la condition d'être en même temps très forts. Soignez la thermique de vos sentiments; soignez aussi votre force. Si elle diminuait d'un degré, d'un seul degré, vous deviendriez tout d'un coup féroces. Les débiles se mettent en colère puérilement; les forts dans le même temps regardent la même cause avec un sourire de compassion.

Je ne puis comprendre ce qu'espèrent les partisans de l'arbitrage, puisqu'il est de toute évi-

dence que l'Angleterre n'en acceptera jamais l'humiliation. Le jour où elle se verrait, par l'opiniâtreté magnifique des Boers, contrainte à un accord elle saurait bien sans doute se passer d'un notaire. Ce qui s'accomplit dans l'Afrique du Sud est odieux et blessant pour la sensibilité; mais ni des discours n'y remédieront, ni des pétitions, ni de douces sentences. Il n'y a de droit contre la force que la force elle-même. Comme disent, avec une infinie naïveté, les fous de l'internationalisme : « guerre à la guerre ! » Soit. Il ne s'agit après tout que de mobiliser, contre la flotte anglaise, tous les bateaux de l'Europe.

181

M. Chamberlain et la moralité des hommes d'État. — On a publié la longue liste des crimes de M. Chamberlain et de sa famille. Ces gens sans scrupule sont associés à presque toutes les maisons de commerce qui fournissent à l'armée et à la marine engins, munitions, nourritures et vêtements. De sorte que M. Chamberlain gagne quand l'Angleterre fait la guerre et perd quand elle vit en paix. Il aurait intérêt à faire durer le conflit de l'Afrique du Sud ; et, ce conflit apaisé, à en susciter de nou-

veaux. Voilà le raisonnement simpliste des clergymen qui ont la foi. Mais d'autres supposent que ce ministre hardi ne fut jamais tenté de faire passer ses propres intérêts avant ceux de son pays. Il profite de l'état de guerre en s'associant à des marchands d'obus; mais il profiterait tout aussi bien de l'état de paix en confiant ses fonds à des marchands de poudingues. C'est un homme pratique et intelligent. Est-il coquin en même temps? Sans doute presque aucun Anglais n'a de bien fortes illusions sur la moralité de M. Chamberlain. On l'admire beaucoup plus qu'on ne l'estime.

Cependant ce même Anglais, qui juge que M. Chamberlain est d'une probité médiocre, ne juge pas en même temps et par cela même qu'il soit un mauvais ministre des colonies. Ici l'instinct se sépare nettement de l'intelligence acquise. La question est de savoir si M. Chamberlain sera vainqueur dans le duel qu'il mène contre les Boers, — et non s'il s'est enrichi par des moyens illicites. On peut, ministre, profiter d'une fourniture de guerre, et n'être pas un ministre incapable. L'Anglais dissocie ces deux idées. Son habitude du commerce lui a enseigné l'art de sérier les questions. Il ne confond pas la moralité et la capacité. Et ainsi il se montre, en ce

point essentiel, supérieur aux Français. Se souvient-on de tout ce bruit mené à propos de quelques décorations dont un de nos ministres était accusé d'avoir trafiqué? On n'a pas insisté; mais la belle affaire! Puisqu'il y a des gens assez bêtes pour acheter du ruban rouge, pourquoi n'y en aurait-il pas d'assez malins pour en vendre? De tous les commerces, je n'en vois guère de plus innocent et qui lèse moins d'intérêts. Certes, l'épicier qui vend du beurre en faux et du lait en simulacre est bien plus coupable. Mais il s'agissait du ministre des colonies. Qu'il eût négligé de faire voter le réseau de câbles qui devait nous libérer de l'espionnage anglais, cela n'intéressait personne; et, au contraire, eût-il rendu à son pays les plus grands services, cela n'aurait arrêté personne. Il y a maintenant dans les esprits un état singulier de confusion; on ignore tout, jusqu'au principe de la division des aptitudes. On ne demande plus de savoir leur métier à un ministre ou à un général, on leur demande d'être vertueux, d'avoir la vertu à la mode. Depuis le panamisme, le monde politique joue à l'honnêteté, peut-être par incapacité de jouer à l'intelligence.

Notre moralité croît. Cela se pourrait. Reste à savoir quelle est la valeur de la moralité. Si,

par hasard, c'était une maladie comme le diabète? Si c'était le signe d'un trouble dans la nutrition intellectuelle? Relisez les expériences de Claude Bernard sur la production du sucre par le foie. Changez les mots : mettez cerveau et moralité. En paralysant certaines fonctions intellectuelles, on peut faire produire à l'intelligence une dose énorme de moralité.

Février.

182

Le nouveau siècle. — Les journaux furent pleins, tout ce mois, de dissertations sur le nouveau siècle. Je voudrais prendre part à ce concert. Mais comment, puisque je ne veux et je ne peux écrire que ce que je sens, puisque je honnis toute rhétorique, toute construction purement intellectuelle? Comment, puisque, ce nouveau siècle je ne le sens pas. Un bon journaliste, ancien premier prix de discours français, plus avancé que moi en sensibilité, nous confia : « Les fins de siècle sont mélancoliques comme les fins de bal. » Cependant, ne lui demandez pas pourquoi. Il n'en sait rien. L'idée de

tristesse étant communément associée à l'idée de fin, — d'une fête, d'un jour, d'un amour, d'un règne, d'une vie, etc., il la joint au mot siècle d'un geste tout machinal. Mais l'idée de joie est aussi fort souvent associée à l'idée de fin ; et l'on ne voit pas, en l'occurrence, pourquoi le journaliste et la plupart de ses frères ont conféré l'idée du siècle finissant à l'image de la fin d'un bal, plutôt qu'à l'image de la fin d'un siège, d'une fièvre ou d'une longue navigation. Leur choix est d'autant plus surprenant que le monde moyen est devenu optimiste et qu'il n'y a plus pour les pauvres hommes, abrutis par les leurres de l'espérance, que des aurores, à droite, à gauche, devant et derrière ; le soleil va se lever aux quatre coins de l'horizon : l'attente du miracle fait battre le cœur des sociétés coopératives de consommation. Il faut donc chercher l'explication de cette alliance de mots, non dans un mode de sentir, mais dans le mécanisme même de la machine verbale. Ici, c'est une question peut-être de statistique. Si l'idée de fin est, dans la majorité des cas, associée à l'idée de tristesse, on peut parier qu'ayant à caractériser une idée neutre comme celle de la fin d'un siècle l'écrivain purement intellectuel penchera du côté du nombre. Comme il ne sent pas, comme son raison-

nement est de pure logique, il conclut que la fin d'un siècle *doit* être triste, puisque, dans la majorité des cas, la fin des choses est triste.

Les intellectuels purs sont nécessairement moutonniers. C'est par la sensibilité que se différencient les hommes. Il y a mille manières de sentir, là où il n'y a qu'une manière de comprendre. L'homme chez qui domine la sensibilité est indisciplinable ; quant à l'intellectualiste, il est toujours prêt à devenir l'esclave de la raison. Pour faire marcher avec ensemble un troupeau de sensibilités moyennes, il faut trouver le point commun vulnérable de chaque animal ; pour dominer un amas d'intellectualités, la logique suffit. Pour agiter les uns, il faut piquer la vie, la faire saigner ; pour entraîner les autres, on se bornera à présenter à leur raison une irréfutable figure géométrique. La sensibilité nie le syllogisme et brise les mailles du dilemme ; l'intelligence qui ne peut naturellement se défendre contre elle-même y demeure prisonnière.

Voilà une parenthèse assez déplacée, mais il faut accueillir les idées quand elles frappent à la porte ; il faut leur être courtois et hospitalier.

Il s'agissait donc du nouveau siècle et des épithètes conventionnelles qu'on lui accola. Je doute

que beaucoup de personnes saines aient senti à son arrivée une émotion. Les bobèches du lustre n'ont pas craqué, — et d'ailleurs il n'y a plus de bougies, mais des fleurs qui, non moins que Jéhovah, brûlent sans se consumer. Encore un cliché qui va mourir; la tristesse des fins de bal va perdre son vieil accompagnement romantique, ce cassement fatal du cristal, signe que les mains vont cesser de s'étreindre. Villiers, qui créa l'androgyne électrique, aurait dû songer à cela en écrivant la *Révolte;* il y a là un jeu de mise en scène qui va devenir archéologique.

Mais pourquoi me veut-on triste parce que les dictionnaires affirment qu'on appelle *siècle* une période de cent ans ? Elle aurait dû être de cent quarante-quatre ans, comme les grosses d'épingles : douze mois, douze fois douze mois, douze fois douze ans. Cela aurait espacé les explosions séculaires des grandes mélancolies obligatoires. En quel siècle serions-nous alors? Et en lequel serions-nous, si nous comptions de la fondation de Rome? Il faut laisser les siècles aux astronomes, si le mot leur est utile, et aux chronologistes pour qui ce sont des points de repère. Les vrais siècles de vie sont de durée variable. Il n'y a pas de siècles; il y a des époques, les unes assez longues, comme le règne de Louis XIV,

les autres fort courtes comme la période qui, de 1790 ou 1791, va jusque vers 1800 ou 1801. Il y a le siècle de Louis XIV, si l'on veut; il y a aussi le siècle de la Révolution et le siècle de Henri II, de même durée. Rien dans le monde n'indique aujourd'hui le commencement d'une nouvelle époque. Cependant, nous ne savons pas si nous sommes à la fin ou au début d'une période.

On apprend cela très tard, quand l'histoire a été torturée par les historiens. Mais il viendra aussi un temps où on ne saura plus rien du tout sur nous, où ces derniers cent ans seront pour les générations quelque chose d'aussi vaste et d'aussi lumineux que peut l'être aujourd'hui pour notre ignorance le pauvre et dédaigné neuvième siècle. L'un a vu mourir Charlemagne; l'autre a vu tomber Napoléon. N'y a-t-il pas une ironie à écrire ces dates : 814-1814? Le monde change trop peu. Cela ferait croire à l'existence des âmes, et qu'elles reviennent périodiquement, engendrant d'identiques corps, refaire les mêmes actes, parfois avec plus de maladresse, parfois avec une habileté scandaleuse.

Quels mimes déjà vus nous réserve demain?

183

Les nouveaux timbres. — Jamais, en aucune année, en aucun pays, depuis que l'on émet des timbres, on n'en lâcha d'aussi laids. Si c'est un essai d'art socialiste, il est plutôt sévère. Oh! cette dame rouge qui regarde une plaque d'un air louchon, cependant qu'un bandage supporte son bras trop long! Et cet enfant vert qui a des ailerons comme un requin et trois jambes, dont une en bois! Cependant le ministre qui a accepté cela, l'artiste qui a dessiné cela, le graveur qui a gravé cela, et l'homme de goût qui a trempé cela dans des peintures sauvages, ces pauvres gens ont fait de leur mieux. Est-ce leur faute s'ils n'ont aucun talent, aucune sensibilité artistique?

Comme elle était jolie (par comparaison), la petite Cérès que remplace une esthète génevoise! Et comme elle serrait galamment la main de son Mercure aux forts muscles! Il y a en France quinze cents dessinateurs industriels, qui eussent arrangé quelque chose de moins bête que les protégés du ministère, et il y a bien quinze artistes qui pouvaient imaginer une vignette très

belle. « Il fallait une véritable œuvre d'art, disait récemment un journal, à propos du programme de la Comédie-Française; on s'est *donc* adressé à M. Luc-Olivier Merson. » Tu parles! Suivait la description du menu : la tragédie à droite, la comédie à gauche et, au-dessus, un génie apportant des palmes...

184

La guerre et le pillage. — Quand Proudhon disait : La propriété, c'est le vol, — il lançait un paradoxe à longue portée et qui voyage si longtemps dans l'air qu'arrivée à son but la bombe n'éclate qu'en fumée. Durant le trajet, on a le temps de se retourner, de faire ses paquets ou de fortifier sa maison contre un coup de main du collectivisme. Et puis le vol? Est-ce donc si mauvais, de voler, ou si mal? C'est mal, c'est le mal même pour celui qui possède. Pour les autres, ce n'est rien de plus qu'un des moyens d'acquérir qui s'offrent à l'homme civilisé. Le vol est un mal relatif et aussi un bien relatif; c'est le chaud ou c'est le froid. « Tu ne voleras point », — mesure de police. Il faut laisser au docteur Moreau le soin d'inscrire des mesures de police dans l'absolu des méninges.

Tuer un Chinois, bénin; mais tu ne lui voleras pas sa robe de soie. Incendier une maison chinoise, bénin; mais tu ne priveras pas de ses potiches un obscène mandarin. Nous voulons faire une guerre scientifique et polytechnique. Voler? Nous confisquons, c'est bien différent; nous pressurons, nous jugulons l'empereur, qui jugulera les mandarins, lesquels juguleront le peuple. Notre principe est le ricochet. Voyez le Panama. Généralement les hommes les plus durs pour les voleurs et les pillards sont les justiciables naturels du Treizième Juré; et il en est ainsi encore de ceux qui protègent les bonnes mœurs. Voyez le pasteur Dide, dont les votes austères font frémir les cœurs impurs. On n'a pas l'air de se douter que nos musées, nos bibliothèques publiques, nos archives sont le fruit du vol, pillage ou confiscation. Et cela a été bien, presque toujours. Si la Révolution avait volé un peu plus et brûlé un peu moins, elle serait moins détestable. Quand Bonaparte pillait l'Italie, il usait proprement de son droit de vainqueur. Ce n'est pas lui, sans doute, qui eût souffert les feux de joie de la rue Louvois, que pendant trois jours le peuple libre alimenta avec le cabinet des titres, les livres armoriés, tous les parchemins, surgis diaboliques devant ces imbéciles. Que de

bruit pour trois ou quatre caisses de vaisselle! Mais heureux les gens qui ont des principes : ils peuvent dire des sottises si gravement.

185

L'agonie du grec. — La langue grecque va, par une nouvelle organisation, se trouver évincée de l'enseignement secondaire. Personne ne s'en plaindra. Ceux qui savent un peu de grec continueront à ne pas utiliser cette connaissance superflue; ceux qui savent le grec nous départiront comme par le passé les fruits de leurs études. Quels services, rédigé il y a quatre-vingt ans et plus, un tel décret eût rendus à la langue française! Quand les médecins, les savants et les industriels lettrés seront tout à fait incapables d'ânonner sur un vocabulaire français-grec, peut-être auront-ils recours à leur propre langue pour le baptême des objets et des faits nouveaux. A ce bénéfice purement esthétique, il pourrait s'en ajouter d'autres, si le latin était mieux étudié, avec un souci de langue plutôt que de littérature. Il est inexact de dire que le français est dérivé du latin. Le français est du latin modifié par la vie. Nous parlons latin. C'est par des changements imperceptibles que, d'année en

année, au cours des siècles, le latin est devenu le français d'aujourd'hui. Apprendre le latin, c'est remonter à la plus ancienne forme connue de la langue que nous parlons maintenant; ce n'est pas apprendre une autre langue. Quant au grec, il n'a pas eu plus d'influence directe sur le français que le sanscrit; il n'appartient pas à notre histoire linguistique. Je parle de la langue et non de la littérature. Ce sont des domaines superposés, comme ceux de la géologie et de la botanique. Il faut espérer que l'étude du grec sera remplacée par l'étude historique du français.

Mars.

186

A propos de la Loi sur les Associations. — Plus une société est élevée en civilisation, plus y décroît le goût de s'associer. La multiplicité des associations est un signe évident ou d'immaturité ou de régression. Soit que les éléments de force ne se soient pas encore séparés de la masse vitale, soit qu'usés par l'exercice même de leur force ils aient été résorbés par le troupeau, l'association fleurit, cohésion

de faiblesses. Dans l'état d'une société épanouie les individus remplacent les associations ; un seul fait, et mieux, l'office d'un groupe ; et au-dessous des individus grouille la vie, inconsciente à demi, d'où surgiront éternellement, selon la mesure de leur nécessité, les intelligences personnelles.

En formulant ses lois individualistes, la Révolution française affirmait la supériorité acquise de la race. Croyant déterminer l'avenir, elle constatait le présent. Sous Louis XVI, il n'y avait plus d'associations en France, ni corporatives ni religieuses, ou elles mouraient. On s'imagine que la Révolution a jeté sur les routes des milliers de moines. Il n'y avait plus de moines. Des abbayes immenses, aux églises telles que des cathédrales, sommeillaient vides. A Blanchelande, dans le Cotentin, à Lessay, à Hambye, à La Luzerne (tout cela aujourd'hui en ruines et grandiose), il n'y avait plus guère que le prieur et deux ou trois religieux. La commodité d'une vie simple et sûre ne tentait plus personne. Quand les ordres monastiques furent abolis, ils ne se recrutaient plus ; les couvent de femmes déclinaient ; le goût de la liberté et de l'aventure était universel. Les corporations tombèrent aussi facilement, dès

qu'on y toucha ; ceux mêmes qu'elles protégeaient n'en voulaient plus. D'autres associations que celles-là, il n'y en avait guère qu'une (à part quelques académies et sociétés agricoles), la Franc-maçonnerie ; mais, par une contradiction qu'il serait intéressant d'expliquer, elle prospéra et s'accrut au moment même que les autres succombaient. Il semble d'ailleurs qu'il en soit de même aujourd'hui et que cela soit à son profit que l'on veuille frapper toutes ses rivales, civiles, religieuses ou politiques. Cela se comprendra peut-être un jour ; présentement, et surtout pour qui professe le dégoût de l'affiliation, c'est obscur.

Le dernier siècle naquit donc individualiste ; celui-ci est né associationniste et disposé peut-être à devenir pis. La coalition s'aggrave contre les forces naturelles et saines. Livrées à leurs instincts, les associations sont capables de tenir tête à toutes les initiatives et même de contrecarrer la vie ; leurs tendances nous mènent à la passivité universelle. Toute volonté devra abdiquer, si elle n'est pas conforme à la volonté moyenne. Qu'elle soit religieuse, ouvrière ou politique, l'association est le groupement des paresses et des bêtises contre l'intelligence et l'activité. La force, alors odieuse et honteuse,

d'une association, c'est toujours le vœu d'obéissance. Le religieux est moins docile que l'ouvrier syndiqué. Ah! la bonne pâte d'hommes, et comme ils marcheraient si leurs chefs n'étaient de si pâles caporaux. Déjà ils marchent au vote, ils marchent à la faim, au travail ou à la danse avec cet entrain qui a fait la réputation des oies sauvages.

Les congrégations religieuses n'ont rien qui me séduise; mais celles de femmes me sont entre toutes désagréables. On peut supposer que les hommes vêtus en capucins ou en carmes le sont volontairement. Pour les femmes on ne sait jamais. La femme est un être si mobile, si à la merci d'une impression. Que de pauvres créatures se sont cloîtrées, qui en meurent! Mais la vie extérieure n'est pas toujours beaucoup plus clémente aux femmes que la vie du cloître. Pour quelques-unes qui entrent là, c'est une déchéance; pour d'autres, c'est une élévation et comme un anoblissement, faibles filles, servantes, enfants trouvés. Elles acquièrent par la robe de la nonne un état; c'est un mariage dur, mais sans périls. Si les couvents ne répondaient à aucun besoin y en aurait-il tant, et si remplis? Je les déteste, mais je les peux respecter, parce que je les comprends et parce que je n'ai rien à offrir qu'un esclavage

différent, à celles que j'en tirerais, si tel était mon pouvoir.

Les congrégations d'hommes aussi répondent à un besoin : cela est évident, par les mêmes raisons. Pour détruire ce besoin, une loi sera impuissante; cela encore est évident. Comment vider couvents et monastères? Peut-être en les laissant tranquilles, tout simplement. Quand la tendance religieuse sera épuisée, le vide se fera de soi. Une persécution même bénigne ne servira qu'à exaspérer des goûts qui se croient supérieurs. On grandit la vanité d'un homme quand on le tourmente pour l'idée qu'il se fait de lui-même. Son moi grossit de tous les coups qu'on lui porte.

Les solutions que donne la force ont l'inconvénient d'être extrêmement passagères. On ne sait rien. Il n'y a rien d'assuré. Cette philosophie semble impertinente aux dévots du progrès. Cependant elle est si vieille qu'on se pourrait donner le ridicule de l'appuyer de citations grecques ou latines Donc, en prévision des revirements du sort, il serait peut-être préférable de s'en tenir à la liberté. Que ceux qui ont le goût de s'associer le fassent en les formes qui leur plaisent. Que la Libre-Pensée de Clichy se dresse hardiment devant les Capucins de Montmartre!

Swift nous a conté les querelles religieuses des Gros-Boutiens et des Petits-Boutiens, et nous savons, par l'exemple de Bouvard et celui de Pécuchet, l'utilité des convictions successives. Pour accroître son génie rien ne vaut de passer comme Xénippe, du Lys au Bonnet Rouge ou, comme Egiste, de l'Encensoir à la Truelle. Pour être complet, il faut qu'un imbécile traverse tous les fanatismes et s'encolère pour des idéaux contradictoires. Soyons donc tolérants et permettons les antinomies. Pendant que les enfants de chœur se chamaillent en baralipton, nous vivrons presque tranquilles, également indulgents pour les deux partis. Mais le vainqueur devient l'ennemi. C'est de droit.

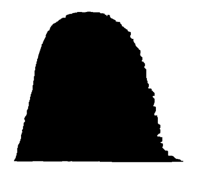
Il me semble que j'aimerais un gouvernement ironique qui s'amuserait par dilettantisme (c'est-à-dire sans en croire un mot) à défendre la liberté de tous et toutes les libertés. Quelques années de ce régime amèneraient un scepticisme général. On s'apercevrait enfin que la morale, la religion et la politique rentrent intégralement dans la fameuse catégorie des goûts et des couleurs, et que la vie est un jeu — sans enjeu.

Avril.

187

Les grèves ou la question du paradis terrestre. — Pour bien comprendre l'état d'esprit des ouvriers européens, il faudrait pouvoir se mettre à leur place, partager leurs illusions, contracter leur crédulité. Voilà vingt-cinq ans, et plus, qu'on leur promet le paradis terrestre.

Fatigués de ne voir rien venir, ils se fâchent. Quoi de plus naturel? Les a-t-on assez leurrés, vraiment! Et cela continue, et cela s'aggrave. Les prophètes qui les endoctrinent ont changé; les uns sont morts au bagne, les autres au Sénat; mais c'est toujours le même sermon sur la montagne, les mêmes mensonges, les mêmes âneries. Comme on va être heureux, un de ces jours, définitivement heureux! Le moyen? Très simple. Il suffit de proclamer la République sociale. Il paraît que ces deux mots signifient: justice-égalité, et que justice-égalité, c'est le nom d'une inépuisable fontaine de délices. Un, deux, trois, quatre... tous les chiffres sont égaux entre eux,



comme dit la Déclaration des Droits de l'homme. Si on l'appliquait enfin, cette Déclaration fameuse? Mais on ne sait comment s'y prendre; et en effet, c'est délicat. Les mots du discours n'ayant que des rapports illusoires avec la réalité, quand on se met à vouloir transporter dans la vie pratique un programme purement verbal, les moyens d'exécution se dérobent. L'activité de la vie se meut selon une courbe strictement déterminée par une logique particulière dont le principe nous échappe. Le discours obéit à une logique différente, bien plus souple, presque obéissante. On peut faire dire aux mots presque tout ce qu'on veut; la réalité est rétive. Il faudrait, pour influer sur les faits, oublier qu'il y a des mots, penser avec des images, avec des représentations. Les seuls hommes qui aient un peu gouverné le monde étaient muets. Il est possible que des agitateurs excitent une révolution; mais nul d'entre eux ne peut prévoir ce qui en sortira. D'après les expériences historiques, après une période d'une dizaine d'années de misère universelle, il n'en sort généralement rien. L'accès de fièvre passé, l'organisme reprend sa vie où il l'avait laissée et il continue son inévitable évolution. Mais il peut fort bien arriver que les discours soient stériles, et nulles les

émeutes. Le moment est-il proche? Personne n'en sait rien. En tout cas, les prophéties du clergé socialiste n'en hâteront pas la venue. Ni les grèves non plus. Il est singulier que les ouvriers n'aient pas encore trouvé un moyen moins grossier de polémique et moins dangereux pour eux-mêmes. Il est si mauvais, ce moyen primitif, qu'il réussit à peine une fois sur cent. On pense à ces enfants grincheux qui, pour punir leur maman, se privent de dîner; ou à ces Chinois qui, pour jouer un mauvais tour à leur ennemi, s'en vont chez lui s'ouvrir le ventre. Les ouvriers métallurgistes anglais ont soutenu avec succès final, il y a quelques années, une fort longue grève; leur caisse était pleine. De plus, ils voulaient des choses précises et possibles. Quel contraste avec ces mineurs qui demandent — on le donnerait en dix mille — la liberté de conscience! Les actionnaires, malins, font mine de résister. Qu'est-ce que cela peut bien être que cela, la liberté de conscience? Pauvres bougres!

Mais parmi toutes ces grèves, combien y en a-t-il de volontaires? On ne croit plus guère à la volonté comme principe des actes humains. Des ouvriers qui se mettent en grève, ce n'est peut-être pas autre chose que le symptôme de la ma-

ladie interne d'une industrie. Les mineurs aimeraient peut-être davantage leur mine, si elle était plus prospère. Et si elle était prospère, elle serait plus volontiers généreuse. Le charbon règne toujours, sans doute, mais qui sait si ce règne ne touche pas à sa fin? Un jour ou l'autre, les grandes industries, abandonnant les charbonnages, émigreront vers la montagne, vers le torrent. La Suisse, le Dauphiné et le Tyrol, voilà la région industrielle de l'Europe future. L'eau du ciel ne demande qu'à travailler et à se transformer presque pour rien en fructueux ampères. Ceci ne menace que les mineurs ; tous les ouvriers se trouveront atteints, peut-être très prochainement, par la concurrence asiatique. Déjà, sans rien dire, les grands magasins débitent des quantités de tissus chinois et japonais. Le fabricant de Tourcoing, si ses ouvriers deviennent trop exigeants, montera une usine au Tonkin. Je crois que les arbres du paradis terrestre sont encore à planter.

Vues au seul point de vue physiologique, ces trop nombreuses grèves ne sont peut-être pas un très mauvais signe. Il y a de la vie et de l'entrain dans ces populations ouvrières. Elles recèlent une force qu'il serait dommage de gâcher. Mais on les abrutit par des discours stu-

pides et vraiment trop théologiques. Qu'au lieu de se ruiner en grèves ils organisent une sorte de caisse d'épargne, qu'avec tout l'argent disponible ils achètent des actions de la mine. Ce que cela leur ouvrirait l'intelligence ! Cependant, ils ne le feront pas : l'intérêt de leur clergé s'y oppose.

188

Le divorce par consentement mutuel. — Les jugements de M. Magnaud sont souvent excellents, équitables et sains. S'il ne les entourait de considérants maladroits et d'un pauvre style, on les admettrait assez volontiers. Il vient d'essayer, avec plus d'adresse que de coutume, de faire passer le divorce par consentement mutuel. Selon la loi, on se marie volontairement, mais on ne peut se démarier de même. Il faut, si les conjoints en arrivent à être excédés l'un de l'autre, que le mieux doué pour ces sortes d'exercices se résigne à jouer sa partie en quelque farce basse. Madame, si c'est la victime désignée, simulera, en une chambre d'hôtel, des ébats amoureux avec un comparse à trois francs l'heure. S'ensuit l'entrée du commissaire orné d'une écharpe. Pour la vraisem-

blance, il y aura le cri de surprise (pudeur), les larmes (vie brisée), le rhabillage derrière un rideau. Monsieur, quand c'est à lui de marcher, se fait surprendre par un couple de bons amis, en train de trousser la bonne ; on appelle le concierge ; on supplie les voisins de constater la fraude conjugale. Il semble qu'il n'y aura jamais trop de spectateurs à la comédie malpropre des adultères simulés. Cependant la justice est satisfaite.

MM. Margueritte ont publié récemment sur cette question une brochure peut-être un peu trop éloquente. Allant bien plus loin que M. Naquet et M. Magnaud, ils demandent non seulement le divorce par consentement mutuel, mais le divorce par résolution d'un seul. Ce divorce, qui serait nouveau dans nos mœurs, ne le serait pas dans l'histoire. Il fut en usage : c'est la répudiation. Mais l'homme seul en avait le privilège. Il n'est pas besoin de dire que le projet des frères Margueritte donne également à la femme le droit d'initiative. Cela n'est pas déraisonnable. Il est certain que, dès que l'un des époux se montre hostile à son compagnon, impatient de sa chaîne, dès qu'il est évident que son affection a fui, et pis, qu'il n'éprouve plus pour le voisin de toutes les heures que de la haine

ou du dégoût, — il est bien certain que le mariage n'existe plus. On peut par une fiction en garder l'apparence légale ou mondaine, mais le lien est rompu. Que le partenaire, par amour, méchanceté ou scrupule refuse son aveu (dans l'hypothèse du divorce par consentement mutuel), et voilà encore une situation sans issue. Ce qui ferait peut-être hésiter certains bons esprits dans cette question, c'est qu'on a coutume de considérer le divorce comme un châtiment. On le prononce « au profit » d'une des parties. Or, en cas de répudiation, le châtiment écherrait nécessairement, sans qu'il fût même besoin d'une formule, au conjoint répudié. Si la mauvaise conduite ne peut être alléguée, on songera à des vices, à des tares secrètes. Peut-être pourrait-on, dans ce cas, prononcer toujours le divorce au profit du défendeur. Au moins sa réputation serait-elle sauvegardée.

Il est un autre point que M. Magnaud aura sans doute l'occasion de trancher un de ces jours, car l'indulgence de ce berger va lui amener de nombreuses brebis; c'est celui du mariage des complices. L'autoriser, ce serait presque toujours le commander, surtout dans le cas d'adultère féminin. La femme mal mariée, et presque toutes les femmes sont mal mariées,

pourrait ainsi, après expérience, se choisir un mari de son goût et bien à sa main. Ce serait très favorable aux femmes et cela multiplierait les divorces et les seconds mariages. Les hommes n'y trouveraient que rarement un avantage sérieux. Remarques de peu de conséquence : tout ce qui favorise la liberté est bon, et tout ce qui desserre l'étau des lois favorise la liberté. Les vieux préjugés sur la chasteté des femmes ne sont plus guère solides. Sans doute, une femme qui a connu plusieurs hommes a beaucoup perdu de sa valeur chaste; mais est-ce vraiment une valeur? C'est un état, du moins, et appréciable. En perdant la chasteté, la femme fait quelques gains. Elle s'assouplit, elle apprend à réfléchir, à choisir; cela augmente sa sensibilité physique et cela diminue sa sentimentalité; cela la rapproche de l'homme.

189

L'heureuse ignorance. — C'est encore les frères Margueritte qui vont me donner le thème de mes réflexions. Ils publient au *Temps* une chronique sur « La vie militaire ». Or j'y lisais, il y a quelques semaines:

« Nous citions dans notre dernière chronique

cette anecdote, hélas ! authentique, d'une recrue qui, interrogée à l'inspection par un général sur ce qu'il savait de la guerre de 1870, resta bouche bée. Impossible de lui tirer un mot. Il n'en avait *jamais* entendu parler !

« Nous ajoutions : « Chose stupéfiante et, nous voulons le croire, unique en son genre. » Nous avons reçu à ce propos une communication des plus intéressantes, et qui frappera aussi nos lecteurs. Nous transcrivons fidèlement. Le signataire de la lettre porte un nom bien connu, glorieux même dans les annales de la cavalerie du premier Empire, et son métier le met à même de bien voir. Son témoignage mérite donc toute créance. Ecoutez-le :

« Messieurs, nous dit-il, vous citez un petit fait isolé, croyez-vous, et qui cependant vous étonne et vous inquiète. Que diriez-vous si vous saviez la vérité, que voici :

« Tous les ans, dans l'escadron que je commande, je me livre à une petite enquête sur le degré d'instruction des recrues. Je leur pose à leur arrivée les trois questions suivantes :

« 1° Qu'est-ce que la guerre de 1870?

« 2° Qu'est-ce que l'Alsace-Lorraine?

« 3° Qu'est-ce que Bismarck?

auxquelles ils doivent répondre par écrit.

« Je reçois une moyenne de cinquante recrues : Normands, Bretons et quelques Parisiens.

« Sur les cinquante, *trente* ne savent *rien du tout*. Dix savent vaguement que la Lorraine est une province, que Bismarck fut un général ou un empereur (!) allemand, que la guerre de 1870 ne fut pas heureuse ; mais leurs notions trop vagues n'ont pas fait impression sur leur cœur. Enfin dix, les Parisiens surtout, ont appris ce que furent nos désastres.

« Depuis cinq ans j'obtiens un résultat égal et je vous le signale, sans autre commentaire.

« Et bien, c'est à faire frémir, tout simplement. »

Je veux bien frémir aussi, mais cela sera de plaisir. J'ai relu cinq ou six fois la lettre du commandant, comme une bonne nouvelle à laquelle on ose à peine croire. Enfin je crois, et je suis content. Ainsi l'instruction obligatoire n'a eu aucune mauvaise influence ; il y a toujours des cerveaux vierges ! Plus de la moitié des hommes de France n'ont jamais entendu parler de Bismarck ! Cela me console d'en avoir trop entendu parler. Comme ils doivent avoir de beaux yeux, ces hommes qui ne savent rien ! Et quelle force ils représentent dans la vie ! Cela m'a donné l'occasion d'un examen de conscience, et je me suis demandé si j'étais capable de me conduire dans

la vie et surtout de la juger comme si je ne savais rien, comme si mon intelligence ne s'était jamais arrêtée qu'aux choses pratiques, aux faits vus par mes yeux, sentis par tous mes sens? Je ne l'espère pas, mais j'y tâche; et je crois que c'est la seule méthode digne d'un esprit qui se veut libre : traiter tous les sujets comme si on les rencontrait pour la première fois ; n'accepter aucune opinion toute faite; être celui qui s'instruit à mesure qu'il regarde; dissocier les idées et les actes; n'être dupe d'aucune construction: la mettre aussitôt en morceaux; n'avoir aucune croyance. « Qu'est-ce que la guerre de 1870 ? Je ne sais pas. » Cela fait de l'oxygène.

Mai.

190

Une petite religion nouvelle. — Jamais aucun temps (si ce n'est peut-être le moyen âge) ne voua un tel culte à la science, et jamais la méthode scientifique ne fut moins respectée qu'en ce temps-là. Il s'agit du nôtre, de la minute historique où nous avons l'agrément de vivre. La science, c'est l'observation, l'analyse,

la dissociation, la distinction, la mesure, la pesée. Or, dans nos discussions quotidiennes, qu'il s'agisse d'économie politique, domestique ou sociale, ces procédés prudents sont toujours méconnus; et nous n'en voulons plus manier qu'un, l'affirmation. Les savants eux-mêmes, faux savants, s'ils font encore de la science dans leurs laboratoires, n'en font plus, mêlés au monde; reprenant leur vraie nature, ils apparaissent tels que des théologiens.

Ce n'est ni calcul, ni pose, inspirés par l'intérêt ou par la vanité ; c'est simplicité de cœur et faiblesse d'esprit, tout bonnement. Le savant moyen est un être fort borné ; sorti de sa spécialité, il en reste ce qu'il reste d'un musicien, sa musique ôtée. Borné, il est donc crédule. Ce n'est plus qu'un homme quelconque, prêt à recevoir la foi, si on lui prêche une doctrine qui fasse vibrer son instinct. Les médecins abondent dans le spiritisme, l'occultisme, le « psychisme », ce qui n'a pas peu contribué à donner parfois à ces extravagances un air presque grave. Et voilà où il fallait en venir : à ceci que la collaboration des médecins aux ligues anti-alcooliques ne doit pas faire illusion sur la valeur scientifique de ces entreprises. Ce sont des manifestations religieuses.

Comme on manque de religion dans les écoles modernes, on y a introduit celle-là, la religion de l'anti-alcoolisme (quel jargon!) et de petits manuels de piété idoines au nouveau culte furent rédigés par d'impassibles prêtres.

Je me suis procuré un de ces eucologes. A première vue ils ressemblent à un cours d'orthographe, d'histoire ou de physique (amusante); même couverture jaunâtre, même papier buvard, mêmes petites mauvaises images. Mais les réprouvés qui rédigent sur la physique, l'histoire ou l'orthographe, n'ont pas la foi. Les eucologes anti-alcooliques, au contraire, respirent la foi, et la plus pure, la plus féroce. Il y a de l'exaltation religieuse dans cette prose d'instituteur primaire; on sent que le diacre, avant de prendre la plume, a avalé deux ou trois carafes d'eau.

Car l'anti-alcoolisme, c'est le culte de l'eau, piété traditionnelle qui s'épanouit à Lourdes et que Porphyre célébrait jadis dans son *Antre des Nymphes*. Mais tandis que les vieilles religions aquatiques conseillaient la fréquentation de fontaines particulières d'où l'onde sourdait fraîche et pure, la religion nouvelle ordonne d'ingurgiter indifféremment l'eau de tous les puits et de toutes les mares. C'est fâcheux, car, de tous les breuvages, un des plus malsains c'est peut-être

l'eau malpropre. Même à Paris, où l'on amène, cueillies à leur naissance, des rivières qui n'ont jamais vu le jour, un verre d'eau peut vous conduire au trépas. Dans les campagnes, c'est bien pire ; l'eau y est très souvent souillée. Il est assez probable que le vin, la bière, le cidre, furent des recours contre la mauvaise qualité de l'eau. Et ce n'était pas mal raisonné, car un verre de véritable vin n'a jamais commis les crimes d'un verre d'eau : conférer au buveur la fièvre typhoïde (au moyen du bacille d'Eberth), les phlegmons et l'infection purulente (par le staphylocoque doré), ainsi que la possession d'une certaine quantité de parasites, tels que les ascaris lombricoïdes. Il resterait à boire de l'eau pure ; seulement elle est rare, et la meilleure est toujours suspecte. C'est pour cela et non pour s'enivrer (motif secondaire) que l'homme chercha, — au prix de nobles peines ! — une boisson moins dangereuse.

Il la trouva, mais elle était trop bonne, et il en abusa. Mais depuis quand est-il permis de traiter de mauvaise en soi une chose qui n'est nuisible que par l'abus ? Le pain est-il mauvais parce que des gloutons se sont tués en se gorgeant de pain chaud ? Mais c'est le propre des religions de ne pas entendre le raisonnement.

« Ne buvez que de l'eau, dit l'Eucologe, et si vous êtes tenté de violer cette loi, au moins ne buvez pas de vin ; — le vin est criminel — buvez de la bière. »

Ceci est textuel, ou à peu près, dans tel manuel que je citerais, s'il le fallait. Ici la religion se complique. Elle n'est pas seulement d'amour, elle est aussi de haine. Au culte de l'eau, elle joint la persécution du vin. Cela serait mystérieux, si l'on ne savait que la religion anti-alcoolique est née dans les pays sans vin (protestants) et qu'elle est patronnée par des protestants dans les pays bachiques (1). Mais que penser des savants qui contresignent de telles excommunications? Et des gouvernements, qui, tout en faisant voter des lois pour favoriser la vente du vin, autorisent des manuels où le vin de France est présenté comme un poison, comme un succédané du vitriol ou de l'acide prussique? On ne comprendra peut-être que dans plusieurs siècles l'énorme bêtise anarchique des sociétés actuelles.

(1) Au sens le plus noble du mot. Le Christ, qui a hérité de plus d'un des attributs de Bacchus, plante la vigne en même temps que la croix. Sans le vin, ses mystères ne peuvent être célébrés. On a retrouvé des traces de très anciens vignobles jusque dans le nord-est de la Prusse, autour des églises primitives. Un savant alsacien m'a communiqué ce fait, qui est des plus significatifs.

Puisque les médecins font de la théologie, les littérateurs peuvent faire de la science, — et peut-être avec quelque étude, en feraient-ils de meilleure? Je déclarerai donc que l'usage du vin doit être jugé selon les tempéraments, les diathèses, les dispositions, les professions actives ou sédentaires. Il y a une herbe, dit la médecine populaire, qui guérit les charpentiers et qui est fatale aux maçons. Cet aphorisme goguenard contient à peu près toute la médecine, toute la psychologie et toute la politique. Il n'est pas religieux. Il est scientifique. Il distingue, il juge des cas. Il ordonne le bordeaux à l'un, le bourgogne à celui-ci, et à celui-là de l'eau de Vichy. La science n'a que la valeur d'une méthode. Si elle trahit sa méthode, elle n'existe plus.

Peut-être au moins cette petite religion nouvelle est-elle moins déraisonnable, quand elle s'attaque à l'alcool? A peine. C'est toujours le même procédé d'exclusion brutale. Je ne veux pas me laisser entraîner à discuter les différents degrés de nocivité des différents alcools. Ce qui a été dit du vin peut se répéter de l'eau-de-vie. Il n'y a pas d'absolu. Oh! le fâcheux spectacle que nous donnent ces vieillards fermes et droits après soixante ans d'absinthe! Ne devrait-on pas les tuer, puisqu'ils se permettent de contredire

l'infaillibilité de la science? Je ne défends pas l'alcool, et comment le ferais-je, moi qui ai à peine le souvenir d'en avoir bu? Mais toute ligue contre la liberté me verra son ennemi; de toute religion je combattrai, non les dogmes, mais l'action sur la vie. Que l'on trouve un moyen honorable de combattre l'alcoolisme : la méthode religieuse. n'est pas honorable. « Quelle maladie est comparable à l'alcool? » Il y a pire; il y a les ligues contre l'alcool. L'atmosphère des assommoirs est peut-être encore moins chargée de poisons que celle des « Sociétés chrétiennes de tempérance ».

Qui sait d'ailleurs si l'alcoolisme n'est pas un moyen de sélection, une maladie passagère dont le bienfait sera d'éliminer les faibles? Les hommes de nos civilisations compliquées, s'ils parviennent à la vieillesse, c'est qu'ils furent de véritables Mithridates. Pour résister à tant de conflits, à tant de sommations, il faut s'être fait un organisme dédaigneux des blessures aussi bien que des sourires. Le fait même de céder à la passion alcoolique signale un être perverti, malade, dont la conservation est peut-être dangereuse. L'alcool, disent les aliénistes, peuple nos hospices. Mais qui sait s'il ne faut pas renverser les termes du raisonnement et dire : Tout

alcoolique est un débile, un détraqué, un candidat à la folie. Il y a d'abord la folie; et c'est elle qui conduit à l'alcoolisme. Et il en est de même de tous les vices, de toutes les tendances à la dissociation. Le vice est l'une des formes utiles de l'activité sociale. Il ne faut pas l'encourager ; il faut le laisser faire. Croit-on qu'un débauché puisse jamais se résoudre en un homme normal c'est-à-dire chaste, et pour qui l'amour est une fonction impérieuse, mais obscure et toute simple, tout honnête, toute naïve? Jamais. En se livrant à la luxure, l'homme se juge et se détermine; il se place en dehors du cercle des reproducteurs; il stérilise ses fleurs, — et c'est là sa vertu. Car si vous le contraignez, si vous le guérissez, si vous lui imposez une attitude de convalescent, il va reproduire à des exemplaires infinis (dans le temps) ses goûts pervers, sa dégénérescence.

C'est la pitié, c'est la charité, c'est la philanthropie hospitalière qui ont multiplié les débiles, ces proies certaines de l'alcool, de la tuberculose, de la syphilis, de la neurasthénie, de la débauche, des perversions sexuelles et sentimentales. Le dégénéré est l'œuvre même de la civilisation chrétienne. Ainsi aiguillées, les sociétés d'aujourd'hui marchent vers la démence et la décré-

pitude. Un enfant rachitique coûte d'élevage comme trois enfants sains ; si par malheur on peut le conduire jusqu'à l'âge de la reproduction, il va polluer des générations de germes.

Lorsque Balzac vit qu'en mangeant du haschich il perdait la direction de sa volonté, il eut peur, et jamais plus il ne goûta au poison. Beaucoup ont bu des alcools et de l'absinthe qui, effrayés d'une diminution d'eux-mêmes, y ont renoncé simplement, sans avoir besoin du secours pieux d'une ligue biblique. Ceux-là étaient des forts, et rien jamais ne les fera retomber dans leur péché. Quant à ceux qui ont persévéré, ils ont accompli une destruction éminemment utile à la société. L'homme ayant conquis la raison, c'est-à-dire la faculté de prononcer deux douzaines de mots abstraits, s'est adonné à refaire la nature, à lui imposer ses corrections. Si c'est un rôle normal, il ne le sait pas encore très bien. Qu'il soit donc modeste : qu'il apprenne à regarder sans colère les poivrots et les prostituées qui se suicident pour ne pas transmettre à leurs enfants l'héritage de leurs goûts, qui, obéissant aux fortes lois de l'instinct, stérilisent par l'exercice des vices leur chair malsaine.

Aux sages qui objecteraient que les chairs malsaines ne le sont pas tant qu'elles ne puis-

sent tout de même se reproduire, je répondrais qu'un ivrogne en exercice est moins dangereux sous ce rapport qu'un ivrogne guéri ; que ce ne sont pas les vices actifs qui se transmettent, ni les maladies caractérisées, mais les tendances générales de l'organisme. Il y a beaucoup de chances pour qu'une fille des rues meure sans postérité ; et beaucoup de chances pour qu'une putain convertie et rangée enfante des dégénérés et des maudits. Il vaut mieux que l'ivrogne rentre chez lui ivre-mort que surexcité et galant. Il faut laisser les hommes accomplir leur destinée; il faut suivre patiemment la courbe des forces comme on suit le cours bossu d'un ruisseau. A faire de la rivière un étang, on crée des pestilences. A quoi vient d'aboutir l'art des jardins dans le Paris des squares ? à faire de cette ville aimable, où on pouvait, en août, coucher la fenêtre ouverte, un repaire de moustiques, une Nice du Nord, sans la compensation du soleil, de la mer et des fleurs. L'activité est pleine de pièges.

191

M. Bjœrnsterne Bjœrnson, ou l'Ennemi précieux. — Ennemi, c'est trop dire ;

ami non plus. M. Bjœrnson, qui était venu, on ne sait pourquoi, s'établir en France, est un hôte hargneux. Avec cela fort intelligent, à sa manière qui est lourde et brumeuse. Il a donc vu, sans bien comprendre sa vision, qu'il y a dans le monde deux mondes: d'une part l'Europe et l'Amérique; d'autre part la France (cela semble net, mais il faut transposer légèrement, et dire : le monde latin et le monde anglo-germano-scandinave). Rien de plus juste, et rien de moins neuf. Selon cet Hyperboréen, le monde *a.-g.-s.* étant plus riche numériquement représenterait la VÉRITÉ, en politique, en art, en littérature; et M. Bjœrnson en donne un exemple amusant : toute l'Europe et les Etats-Unis tiendraient Arnold Boecklin pour le plus grand peintre contemporain et la France l'ignorerait. Soit, mais qu'on nous l'apporte! Paris ne peut se transférer à Bâle; tandis que les toiles de ce Suisse éminent pourraient faire le voyage de France. Mais nous ne méconnaissons pas tant que cela Boecklin; il y a toute une littérature sur lui et ses tableaux ont été gravés : d'après cela (et cela, oui, est insuffisant), l'originalité de ce grand peintre serait très contestable. Il semble que ce soit un de ces puissants imitateurs comme en révèle l'histoire de l'art en tous les

pays. Mais nous en jugerons un jour ou l'autre, sans parti pris; que M. Bjœrnson se rassure : l'art étranger a de tout temps trouvé en France sa seconde patrie. Léonard est mort en France, où sa gloire l'avait destiné. M. Bjœrnson ensuite reproche à la France — cette Chine (*sic*) — de méconnaître Ibsen, car, dit-il, son théâtre n'est inscrit au répertoire d'aucun grand théâtre parisien. Ici, il y a méprise. Un étranger parle d'un mécanisme qu'il ne connaît pas. L'opinion littéraire est, en France, celle même qu'exprime M. Bjœrnson. Il y a cinq ou six ans, j'ai regretté ici même qu'au lieu de s'adonner aux féeries de M. Sardou ou aux tragédies de collège de M. Rostand, Sarah Bernhardt ne se fût pas laissé tenter par *Rosmersholm*, *Maison de Poupée*, ou la *Dame de la Mer*. Mais cela ne ferait pas d'argent; et quand une grande actrice ne fait pas d'argent, elle déchoit, parce qu'elle vit dans un monde où l'argent est tout.

Et puis, M. Larroumet aurait dit que *Patrie* est le plus beau drame en prose de notre temps; donc la France, reprend M. Bjœrnson, est enfermée dans une muraille de Chine, — car si elle connaissait *Au delà des Forces!* L'honorable dramaturge en demande trop : *Au delà des Forces*, cela nous reporterait à plus de deux siècles

en arrière. Nous avons apprécié cet art chrétien et probe quand Corneille donnait *Polyeucte*. En l'an 1901, la question de la foi et celle des miracles ne nous intéresse plus du tout. Nous sommes fixés, nous savons que les miracles sont quotidiens et que Dieu n'y est pour rien. Le miracle, au-dessus des forces humaines? Mais la saison va reprendre à Lourdes !

M. Bjœrnson a raison. Il y a deux mondes : le monde païen qui va d'un pas violent, indécis, ivre, on ne sait vers quoi, vers sa destinée; et le monde chrétien, qui suit courageusement à deux ou trois siècles en arrière. Nietzsche, qui était allemand, le savait, — et il l'a dit, parce qu'il ne mentait jamais, étant païen.

192

Un document sur « L'heureuse ignorance ». — Avec une bonne grâce délicieuse et sachant bien le mauvais usage que j'en ferais, MM. Paul et Victor Margueritte m'ont communiqué ce document sur l'ignorance historique de nos écoliers :

«... Puisque vous arrivez à une conclusion opposée à la nôtre et que l'ignorance des recrues vous fait plaisir, nous ne vous priverons pas de

la satisfaction d'apprendre que les écoliers grandissent dans le même oubli du passé.

« Le *Courrier de Saumur* (du 5 avril) — coupure de Gallois, « Courrier de la Presse », — nous apporte le résultat d'une enquête faite par le rédacteur de l'article :

« Sur 12 écoliers de moyenne instruction, *sept* n'ont jamais entendu parler de la guerre de 1870 ; quatre, plus instruits, savent que le roi de Prusse et futur empereur d'Allemagne était : *Bismarck ;* un seul a pu citer un nom de général français, Bazaine ; deux seulement connaissaient, en fait de bataille, « les cuirassiers de Reischoffen » ; tous les 12, consultés sur ce qu'étaient les Alsaciens-Lorrains, ont répondu : des Prussiens.

« L'ironie de cette enquête ne vous échappera pas ; nous vous en donnons la primeur, en bons confrères, heureux, etc. »

Je n'ajouterai rien à mes remarques du mois dernier.

Cette ignorance est saine, parce qu'elle est normale (1). Jamais un fait historique, quelle

(1) Si bien qu'elle est la même en Allemagne. La *Strassburger Post* a publié récemment les résultats d'une enquête analogue à celle que signalèrent MM. Margueritte : cela fut résumé dans une note de *l'Evénement* (15 avril) :

que fût son importance, ne s'est transmis oralement au delà de la seconde génération.

Sans l'écriture, personne au monde ne saurait à cette heure que Napoléon a existé; mais quelques-uns des traits de sa vie se seraient peut-être incrustés dans une légende déjà vivante, celle de Gargantua, celle de l'Ogre, par exemple. Il semble bien que l'homme ne garde un souvenir durable que de ses inventions purement imaginatives. L'histoire fuit des cervelles à mesure qu'on l'y verse. Songez qu'il n'y a pas dans la littérature populaire, orale, une seule allusion à Jeanne d'Arc !

Je voudrais bien qu'on fît en quelques régiments une enquête sur Jeanne d'Arc. On tâcherait de démêler l'origine des notions : si l'homme a entendu parler de Jeanne d'Arc par ses pa-

« Un officier prussien a eu récemment l'idée de poser à ses recrues cette question ; « Qu'était-ce que Bismarck ? »

« Or, sur 78 interrogés, 21 recrues n'ont su donner aucune réponse. Ils n'avaient jamais entendu le nom de Bismarck !

« 22 désignent Bismarck comme grand général, 9 comme grand commandant, 6 comme ministre de la guerre, 5 le désignèrent comme chancelier de l'empire et 9 comme fondateur de l'empire allemand.

« Une recrue appela Bismarck le premier empereur allemand : pour un autre, c'était un grand poète, le troisième savait qu'il avait fait le « Kulturkampf », le quatrième a dit qu'il a traduit la Bible. Enfin un dernier dit : « Bismarck a été le plus grand ennemi de l'empereu ... »

rents ou par ses instituteurs, curé, maître d'école. Cela serait infiniment curieux pour la psychologie de la tradition.

Juin.

193

Le féminisme et Venus Genetrix. — Ce me fut un vrai plaisir que les mêmes hommes s'émeuvent aux attendrissements de M. Brieux, qui vantent et encouragent les progrès du féminisme. Le cerveau humain n'est un spectacle instructif que s'il fonctionne dans toute sa naïveté, selon l'incohérence qui lui est naturelle. Le chlore est une chose et le sodium en est une autre ; et, combinées, ces deux choses font du sel de cuisine. Les idées ne se comportent pas autrement. Isolées, elles ont une valeur ; combinées, elles ont une autre valeur. Mais toutes les combinaisons ne sont pas possibles, logiquement. Il est cependant au pouvoir de l'esprit de les forcer à un accouplement monstrueux, c'est-à-dire absurde. De cette absurdité peu de gens s'aperçoivent, car les hommes, en principe, ne s'aperçoivent de rien ; quelques-uns se fâchent, d'au-

tres ricanent. Il vaut mieux sourire, mais sans perdre un geste des mouvements de la bête.

Les tendances de la civilisation font sortir les femmes du gynécée; les tendances de la nature les y rejettent. Le féminisme n'est qu'un cas de civilisation excessif; le vœu dont M. Brieux est en ce moment l'organe périodique n'est qu'un cas de naturisme extrême. Il est clair que prendre parti pour l'une de ces crises, c'est réprouver l'autre.

Une femme qui fait des enfants et qui les allaite ne participe plus qu'à la vie sociale intérieure. Toute activité suivie et même celle des plaisirs mondains lui est refusée. Mère, nourrice, garde-malade, la voilà prisonnière. Si la Société s'engageait aux préceptes des théoriciens du naturisme, toutes les femmes de dix-huit à quarante ans disparaîtraient de la scène du monde ou ne s'y montreraient plus que fugitives. On a vu de telles civilisations, et assez différentes, selon que la courtisane est proscrite ou tolérée, mais toutes pareilles par l'absence de la vraie femme. Quand la courtisane règne — elle règne dès qu'elle est seule — il y a une certaine vie factice qui rend cette société tolérable; si elle est proscrite, c'est la barbarie.

L'autre type absolu de civilisation, celui où

tend l'effort des féministes, mais que l'on ne vit encore jamais réalisé, serait beaucoup plus séduisant. On verrait disparaître la « jeune fille », et cela ne serait pas un grand malheur pourvu qu'elle ne fût pas remplacée par « l'étudiante », son revers et qui est pire. Le mariage, très peu productif d'enfants, perdrait tout caractère mystique, devenant ou une simple association ou une pure union d'amour. Libérée de la tyrannie de la famille et de tous les usages qui l'accablent, la femme développerait peut-être en originalité les forces qu'elle perd aujourd'hui en dissimulation. Celles qui auraient des enfants n'auraient pas beaucoup plus le temps de s'en occuper qu'aujourd'hui les hommes, et voilà le point grave. La femme n'est pas seulement la mère; elle est la créatrice intellectuelle de l'enfant, créatrice de son sourire, de ses gestes, de son langage. Il est vrai que ce rôle lui est dévolu, non parce qu'elle est mère, mais parce qu'elle est femme. Une excellente mercenaire, attentive, naïve, une « bonne femme », vaudra toujours mieux qu'une mère distraite. Il n'est pas besoin de dire qu'en une telle civilisation, il n'y aurait pas de question de l'allaitement. Les femmes de l'élite se déchargeraient unanimement de cette corvée assez inutile. Il y eut Romulus (et Re-

mus) (1); il y eut Jean de l'Ours; les vaches sont aux hommes de bonnes mères et aussi les chèvres (2); Homère parle des nourrices : c'est la marque de l'homme civilisé, qu'il a pu se soustraire à certaines tyrannies naturelles.

Cette organisation ne serait donc pas déraisonnable. Cependant il faut comprendre qu'elle ne saurait concerner qu'une aristocratie. On réserve au-dessous un peuple normal, adonné à la reproduction intensive en même temps qu'au travail manuel. Ne poussons pas plus loin, car nous arrivons aux frontières de l'utopie.

On voit assez la différence profonde qui, comme une douve, sépare les deux royaumes possibles. Ici, un état presque animal; là, un état de surhumanité. S'il fallait choisir, on serait fort mal pris, mais ce souci nous est évité. Les civilisations sont toujours des moyennes. Nous vivons selon une moyenne : les classes d'en haut pourvues de tendances qui contrarient les tendances de la classe basse. Conseiller aux femmes d'en haut de se plier aux mœurs des femmes d'en bas est tout à fait insensé. Il y a des crises réactionnaires, jamais d'aussi prononcées. Les changements se font d'en haut vers en bas, c'est-

(1) *Optima nutricum* lupa (Properce).
(2) Capra *nutrix Jovis* (Ovide).

à-dire que les tendances progressives sont dans l'élite et jamais dans le peuple. Cela est visible oculairement pour les modes ; or, les mœurs ne sont que des modes; et la morale, un usage. S'habiller en bergère, allaiter son enfant, ce furent des jeux de société au temps de Jean-Jacques. Il s'agissait de concilier les extrêmes, d'être à la fois princesse et paysanne, raffinée et primitive ; comédie sur laquelle le rideau tombe à la satisfaction générale, car on se lasse d'un rôle et l'on retourne avec joie à son attitude réelle.

La civilisation s'éloigne de la nature selon une ligne serpentine qui ne se rabaisse jamais jusqu'à sa naissance ; et elle s'achemine ainsi tout doucement vers la stérilité et vers la mort. Il n'y a rien à faire à cela; et cela est d'ailleurs sans importance pour l'humanité, puisque les vides causés par l'infécondité dans les classes d'en haut sont régulièrement comblés par le surcroît de production des classes d'en bas. Lisez les journaux, quand on nous aura donné le résultat du dénombrement, pour y voir l'étonnement périodique des philosophes du boulevard touchant la pénurie des naissances aux quartiers riches. Quoi ! ceux qui pourraient le mieux les nourrir, faire le moins d'enfants !

Les pauvres, etc. On connaît l'antienne. Elle n'est tout à fait comique que si le journaliste, indigné de ses vaines objurgations, termine par une mise en demeure au quartier des Champs-Elysées d'avoir à se repeupler pour la prochaine quinquennale. M. Brieux, qui fait du journalisme dialogué, M. Piot, qui opère en sénateur dans les caves du Luxembourg, sont d'accord sur ce point avec tous les gens simples et raisonnables : que les femmes du monde sont libres : 1° de faire beaucoup d'enfants ; 2° d'allaiter cette marmaille. Libres ? C'était la question, avant-hier. Aujourd'hui oserait-on même la poser ? L'homme est libre, sans doute, libre de faire ce qu'il fait, mais non libre de faire ce qu'il ne fait pas. En d'autres termes, sa liberté est aiguillée comme un train. Il est libre d'obéir à la tendance la plus forte parmi celles qui le sollicitent. Le choix, c'est l'obéissance. Il n'y eut jamais au monde qu'un être parfaitement libre : l'âne de Buridan.

Et voilà où peut mener un vaudeville. Mais je ne crois pas qu'un vaudeville, même à thèse, puisse changer l'ordre naturel des civilisations humaines. D'autre part, l'exemple des nourrices au poitrail énorme est mal fait pour tenter les jeunes femmes qui aiment leur beauté. Sans doute il y a au Louvre une fort belle *Venus Genetrix*,

mais voulut-elle allaiter ses enfants ou les envoya-t-elle aux femmes latines, non comme nourrissons, mais comme joyaux et parures ?

Et nuribus mittit gestanda latinis...

Il y a quelque cent cinquante ans, Linné découvrit que les arbres des vergers, si on leur fournit un trop bon terrain, trop riche en sucs, s'abstiennent de fleurir et ouvrent en feuilles tous leurs bourgeons; mais les mêmes arbres gavés, si on n'entoure leurs racines que d'une terre maigre d'où elles ne tirent qu'une pauvre pitance, ils se mettent à fleurir, à donner des fruits, à former des générations.

Je ne cesserai de m'étonner qu'un siècle qui a la gloriole de la science n'en ait que la gloriole et apparaisse incapable de l'incorporer à ses raisonnements et à ses discussions.

194

L'Aveugle du Pont des Arts, ou modeste contribution à l'étude de la vérité. — Il est difficile de parcourir les journaux pendant une semaine sans y entrevoir une anecdote ou une nouvelle à la main touchant le célè-

bre aveugle du Pont des Arts. Or, j'avoue que cette insistance me choque, car depuis vingt ans et plus que je passe sur ce pont ou que, presque quotidiennement, je lorgne en perspective, jamais n'y vis-je le moindre aveugle, ni boiteux, ni mendiant, — hors aux beaux jours, tels camelots ou marchandes de fleurs. M. de Banville, à une date hypothétique, mais antérieure à 1882, parla de cet aveugle qu'il n'avait sans doute jamais vu non plus. Il dit une chose très agréable, d'ailleurs : « Sur ce point-là, sa compréhension (il s'agit de Méry) était obscurcie, et je ne jurerais pas qu'il vît une différence bien précise entre M. Saint-Marc-Girardin comparant *Le Roi Lear* aux *Deux gendres* de M. Etienne et un aveugle sur le pont des Arts, tenant la ficelle tutélaire de son caniche et jouant imparfaitement de la clarinette. » C'est ainsi, comme l'insinue M. Flammarion (l'astronome), « qu'il est possible que les étoiles dont nous nous efforçons présentement d'étudier la marche et la nature *n'existent plus* en réalité depuis le commencement du monde (du monde terrestre)! » Voltaire avait raison : le grand créateur des vérités, c'est le mensonge.

195

L'œuf à la coque. — Quelle est la valeur de l'instruction? Immense, Monsieur, immense, absolue ! Nous n'avons pas assez de cours, d'écoles, d'examens, de manuels, de grammaires, de lexiques. Trop peu d'enfants, mâles et femelles, vivent, de six à vingt-cinq ans, les yeux et les oreilles agrippés par la lettre imprimée, par la voix du Maître. Il faut apprendre tout, n'importe quoi, sans but, sans intelligence; apprendre comme boit une éponge, comme entonne un ivrogne. Ne dit-on pas « altéré de savoir »? Properce n'a-t-il pas écrit : « Parle, je te bois à pleines oreilles, *Incipe, suspensis auribus ista bibam* »? Il y a des petites filles de dix ans, vierges encore de l'époux mystique (c'est-à-dire n'ayant pas encore fait leur première communion), qu'on pourrait tordre comme un drap mouillé : il en sortirait des gouttes de science, des perles, peut-être des flaques, des perles avec leur coquille. Cela donne de l'espoir et fait bien augurer de l'avenir, du temps où les écolières sauront tout, exactement tout ce qui leur sera absolument inutile au cours de la vie. On entre-

voit des lueurs : l'avenir flambe au loin, Ainsi, ces jours derniers, on a demandé aux petites élèves d'une école : Qu'est-ce qu'un œuf comme aliment? Les réponses furent unanimes : « L'œuf appartient à la catégorie des aliments albumineux. » Voilà la science, la vraie science. Mais à cette autre question, basse et répugnante : Combien de temps faut-il pour cuire un œuf à la coque? les réponses ne furent plus du tout unanimes. Les jeunes adeptes firent varier leurs évaluations entre une demi-heure et trois quarts d'heure. L'une même, plus libérale, affirma : Trois quarts d'heure, au moins! Croyez-vous que ces gamines perdent leur temps à l'école et qu'on ne fait pas bien de les enlever aux jupes de leur mère? Albumineux!

196

L'Esperanto et les naïfs. —*L'esperanto* est une des dernières langues artificielles, et celle qui a fait le plus de bruit parmi les naïfs depuis le défunt volapuk. Rien de plus aisé que de créer une langue artificielle ; il y en a bien d'ailleurs une centaine ; mais rien de plus malaisé que de faire qu'elle ait le sens commun et qu'elle puisse servir une seule fois, au cours des

siècles, à exprimer clairement que deux et deux font quatre. L'*esperanto* n'est guère que de l'espagnol déformé ; dans le temps qu'ils ont mis à s'assimiler cet idiome lunaire, les malheureux espérantistes eussent appris le véritable espagnol ; et, car ce sont les mêmes, on le croit, s'ils avaient il y a dix ans donné leurs veilles à l'anglais au lieu de pâlir sur le volapuk, ils pourraient déjà converser avec la plus grande partie du globe. Je leur conseille, la prochaine fois que les journaux vanteront un nouveau langage factice, peut-être la « Langue Bleue », de se mettre à l'allemand, tout bonnement.

Juillet.

197

La Demoiselle de Poitiers. — Car de l'appeler « séquestrée », c'est une sottise populaire à laquelle je ne puis participer. Il s'agit d'une jeune fille de bonne famille qui fut, vers l'âge de vingt ans, atteinte d'une fièvre, sans doute, cérébrale. Cette fièvre laissa des traces très profondes, si bien que la malheureuse, devenue idiote, se révéla nymphomane. Son idée fixe

était d'ouvrir sa fenêtre, et, relevant sa chemise, d'offrir aux passants la vue de ses charmes secrets. On n'a parlé de cela dans les journaux qu'en les termes les plus imprécis, comme s'il s'agissait vraiment d'une maladie à faire dresser les cheveux sur la tête. Rien de mieux connu, au contraire. Le remède est de fermer les fenêtres et de maintenir la patiente dans une certaine solitude. Malheureusement cet état comporte des excitations dont la satisfaction, trop facile, est périlleuse pour la santé. L'idiotie s'accentua et la maigreur. Finalement on eut une pauvre prostrée, avide de ne pas remuer, de ne pas voir le jour, une bête n'ayant gardé qu'un seul besoin actif : manger. La mère de ce triste résidu d'humanité aimait beaucoup sa fille, si bien qu'elle l'avantagea en un testament rédigé il y a une quinzaine d'années. Elle la soignait et la surveillait. Il arriva que, devenue malade elle-même et aussi très vieille (et aussi fort maniaque), elle se confia trop à des servantes étourdies et avides. La bête humaine qu'elles avaient à tenir propre ne tenait pas à la propreté ; elles en furent aises. Mais l'extrême ordure où on la trouva ne semble pas remonter à plus de deux ou trois mois : cette crise de saleté coïncide avec la maladie de la mère forcée de garder la chambre.

Et voilà l'anecdote. On n'y voit pas clairement la main des Jésuites. Il s'agit de l'incurie de domestiques qui se dispensèrent de soigner une vieille fille revêche qu'il aurait fallu soigner de force. C'est toujours l'histoire de la bête du Gévaudan. Elle avait six pieds de haut, double rangée de dents, une haleine enflammée, des yeux dont les regards aigus perçaient les murs, la force d'un escadron de chevaux, la vitesse du vent, la ruse d'un démon, et, en vérité, c'était un pauvre loup qui fuyait les chasseurs et happait un mouton, quand il avait très faim. La raison et la sagesse populaires font des progrès admirables. Nous sommes loin de la crédulité de jadis. Les passions religieuses sont abolies et les passions politiques douces et bienfaisantes. C'est évident. Il est agréable de penser que le peuple, dont le nombre nous mène, a acquis tant de force morale et tant d'esprit critique. Et chez les journalistes qui guidèrent la foule en ce pèlerinage, que de bonne foi, que de sagacité ! Et quel homme avisé que cet ecclésiastique qui, ayant donné son avis sur la question, s'abonna à *l'Argus* pour ne rien perdre d'une gloire momentanée. Excellent curé, excellent cabotin ! On l'a vu maniant avec fièvre les petites coupures des agences : « Il m'en vient jusque d'Amérique,

Monsieur ! » Il est probable que celles qu'il reçoit maintenant lui paraissent moins flatteuses. Enfin, il y eut toujours un crime, celui de l'emprisonnement brutal d'une vieille femme cardiaque; elle en devait mourir, — cependant que l'idiote à qui l'on n'a pu faire comprendre cet événement, s'empiffre sous l'œil souriant des bonnes sœurs émerveillées.

Le Parlement toujours prêt à faire le bonheur de la France par quelque loi d'actualité, n'a point manqué cette occasion. Un député s'est montré qui se fait fort « de prévenir le renouvellement de pareils scandales ». Il s'agit de permettre aux autorités de fouiller à leur gré les maisons de la cave au grenier; on pourrait profiter de la visite pour inspecter aussi les tiroirs (où des ennemis de l'Etat cachent de l'argent), les secrétaires (pleins de papiers suspects) et les bibliothèques (où il y a si peu de bons livres). On a certainement remarqué que chaque fois qu'il se produit un accident il se lève un sage qui propose de faire une loi contre cet accident même. Il semble qu'on va le diminuer, peut-être le nier, en le ligotant dans un article de Code. Ainsi jadis on pendait en effigie des coquins, heureux d'être ainsi pendus. C'était d'un bel idéalisme et d'une noble naïveté.

On a tout de même bien fait d'obéir même à une dénonciation anonyme et de soulager de la misère physique et de la malpropreté la pauvre idiote abandonnée de ses domestiques. On aurait pu également, car l'Etat a des devoirs de haute paternité, punir d'un peu de honte des parents insoucieux et incapables. Mais tout cela pouvait se faire sans ameuter lâchement une populace toujours prête à japper et à mordre. Il y eut à Lyon, dans le même temps, une affaire analogue. Elle n'a soulevé que peu de bruit et pourtant la séquestrée était une belle fille bien portante, sans doute hystérique. Les familles s'arrogent trop souvent des droits qu'il est impossible de leur reconnaître. Surtout dans le peuple, la correction des enfants est parfois pratiquée avec une véritable sauvagerie. Et pourtant la loi qui intervient en d'autres cas si mal à propos reste immobile dans celui-là. Elle regarde sans émotion la souffrance naïve de pauvres êtres privés de tout plaisir et de toute liberté. Si par hasard elle bouge, c'est pour servir de louches rancunes, pour jeter, à la demande d'un père stupide, un garçon à la maison de correction, à la prière d'une mère barbare, une fille au bagne des Dames de Saint-Michel. Pour un être vraiment vicieux et malfaisant, que d'enfants furent ainsi

sacrifiés dont le seul crime était un caractère trop énergique, une activité trop audacieuse ! La puissance paternelle, pour ce qui est du châtiment, devrait être réduite à rien. Hors de la semonce, de la gifle et du pain sec accidentel, rien ne devrait être permis. Et quant au droit de jeter ses enfants en prison, il est vraiment trop romain.

Il serait dangereux cependant de donner aux enfants une liberté excessive, et dangereux d'introduire sans nécessité absolue la loi dans les relations familiales. Les parents sont rarement capables d'élever bien leurs enfants ; mais l'État en serait encore moins capable. De tous les articles du catéchisme collectiviste, l'un des plus odieux est celui qui propose l'élevage des enfants par la société. Je dis l'élevage, car c'est vraiment traiter les hommes et les femmes futures ainsi que des veaux et des cochons. Il faut laisser faire en surveillant. Les magistrats sont des témoins perpétuels dans la série infinie des duels sociaux ; ils ne doivent intervenir qu'en cas de déloyauté ou de méfait. Il y a des lois, et que l'on croit bonnes, qui ne font que changer le mal de place. C'est du temps et de la force perdus. Trop souvent le progrès social est comparable à ce travail que l'on imposait aux forçats

dans les anciens bagnes : transporter et reformer à cent pas plus loin une pyramide de boulets de canons. Il faut bien prendre garde à cela. C'est bête.

198

Les crimes passionnels et les autres. — Il m'avait bien semblé que le discours de M. Sauvageol était celui d'un chrétien renforcé. Les journaux nous ont appris que ce magistrat est un huguenot méridional. Ils sont terribles, et les vrais catholiques du midi ne sont pas non plus des gens très amènes, tandis que les libres-penseurs y sont farouches. Le sceptique méditerranéen est délicieux ; le croyant qui n'est délicieux nulle part devient âpre comme le mistral, quand il est né sous l'influence de ce maître vent. Donc Monsieur le conseiller Sauvageol engagea le jury assis à sa gauche d'être impitoyable pour les forfaits particuliers appelés vulgairement « crimes passionnels ». Ces crimes, explique M. le Président des Assises, ne sont pas de ceux qui menacent tout le monde ; le meurtrier passionnel a tué ou a voulu tuer non pas n'importe qui pour voler n'importe quoi, mais une personne déterminée, unique, celle-là

et pas une autre. Cela ne vous semble-t-il pas spécialement odieux? Donc pas de pitié. Si vous voulez exercer cette belle vertu chrétienne, choisissez de vrais et bons assassins, de ces gens qui ne vous ont pas tué parce qu'ils ne vous ont pas rencontré, mais qui, si vous les ratez, ne vous manqueront pas, le jour où vous leur tomberiez sous la main. Soyez dur pour celui qui, en un moment d'égarement, a tué la femme qu'il adorait pour l'arracher aux embrassements d'un rival. Soyez doux pour celui qui a éventré une vieille femme et sa paillasse, car il y avait trois francs dans la paillasse. Voilà un homme sérieux qui ne se laisse point duper aux chimères passionnelles. C'est l'amour aussi qui guide sa main, — mais l'amour de la galette.

Si M. Sauvageol n'a point parlé ainsi, ou à peu près, il a proféré des lieux communs. A quoi bon?

199

L'excommunication de Tolstoï. — Rien ne se transforme et rien ne meurt. On a trouvé excessive cette affirmation quand je la proférai pour la première fois, je ne sais plus où. Cependant tout la confirme. C'est ainsi qu'en

ces derniers mois nous assistâmes à plusieurs excommunications. Il y eut celle de M. Millerand; mais comme elle fut, je crois, levée par un concile, laissons. Il y eut celle de M. Tolstoï. Malgré les prières de l'apôtre et de la comtesse, sa femme, le Saint-Synode l'a maintenue et elle semble définitive, à moins que l'hérésiarque ne s'incline devant l'autorité ecclésiastique. En quel siècle sommes-nous donc? Est-ce le temps d'Arius? Est-ce le temps de Luther? On croyait qu'il n'y avait plus d'hérésiarques que dans les drames de M. Henri Mazel et en voici un qui se dresse très beau dans sa hautaine barbarie, là-bas, au fond des steppes! Les hérésies m'ont toujours semblé très curieuses pour l'étude de la psychologie humaine. Cela répond au besoin qu'ont les hommes de limiter la dose d'absurde qu'ils consentent à croire. C'est toujours la querelle des Grecs et des Latins. Le Patriarche Cerularios reprochait très sérieusement aux Latins: 1° de se servir du pain azyme; 2° de manger du fromage; 3° de jeûner le samedi; 4° de ne pas chanter l'*alleluia* pendant le carême. C'est pourquoi il y a aujourd'hui une église romaine et une église grecque. J'ignore si M. Tolstoï fondera une nouvelle église, mais je sais que ses griefs contre l'orthodoxie russe sont tout aussi

importants que ceux de Cerularios. Pourquoi Tolstoï, qui est un grand romancier, un grand poète, descend-il à ces misères? Serait-il flatté d'être devenu un but de promenade pour les touristes anglo-saxons? Hélas! le grand poète est une intelligence corrompue par le christianisme, et qui n'a pas assez de force pour rejeter ce poison qui l'engourdit. En somme, c'est le Saint-Synode qui a raison. On a le droit de ne croire à rien et le droit de croire à tout: il n'est pas permis de choisir. Comment, accepter l'évangile dont le texte même n'est pas sûr, proclamer le Christ dont la vie n'est contée qu'en un document incontrôlable, et rejeter toute la partie de la religion qui est historique, vérifiable, et tout cela au nom de la vérité! Le Saint-Synode et Tolstoï, il semble que cela évoque on ne sait quel concile de Chalcédoine! Que cela est vieux, que cela est loin!

Mais non; il n'y a point de passé qui ne soit aussi le présent. Nous vivons dans notre siècle et aussi dans tous les siècles révolus. On nous a conté que jadis, avant l'histoire, les hommes, fuyant les bêtes et inhabiles à se construire des maisons, vivaient en des cavernes. Cela doit être vrai, puisque c'est toujours vrai. Il y a des régions entières de la France, aujourd'hui, en

1901, où la population habite des trous naturels ou creusés dans un rocher de craie. On a évalué cette population à près de deux millions. L'homme des cavernes est notre contemporain, parce qu'un usage, dès qu'il est créé, ne périt jamais. La civilisation est un amas d'usages. Les derniers cachent les autres; mais ils vivent, en dessous, et toujours prêts à reprendre leur domination passée.

Août.

200

L'abus de la science. — Il y a quelque cinquante ans (je ne sais), il se forma en Russie une secte religieuse dont les dogmes étaient pessimistes. Que l'on se figure la philosophie de Schopenhauer religieusement pratiquée par des imbéciles ! Une religion, cela n'est jamais qu'une philosophie pratiquée par des imbéciles. Un philosophe digne de ce nom est profondément souriant; il danse sur la corde métaphysique et il le sait, il sait qu'il est un danseur, et rien de plus. Les danses idéales, si de braves gens lui proposaient de les réaliser avec de vraies jam-

bes et de vraies cordes, il dépasserait le sourire, il rirait, — et comme les dieux, d'un rire inextinguible. L'humanité n'existe pas pour lui. Elle est pour lui ce qu'un paysage est pour le peintre. La toile couverte, on peut faucher les herbes et les arbres. Descartes, de Hollande, écrivait : je me promène parmi les hommes, comme s'ils étaient des arbres; la société n'est pour moi qu'une forêt. Voilà la vraie attitude. On ne peut l'exiger d'un négociant slave qui a trouvé la Vérité un matin dans sa correspondance commerciale. Ce négociant donc, ayant découvert le pessimisme et que la vie ne doit pas être transmise, fonda une religion nouvelle, la religion des Châtrés. Avec un rasoir, ou rituellement, avec une pierre tranchante, les fidèles faisaient disparaître les organes génitaux externes mâles, comme la faux couche une touffe d'épis. Ensuite, ils se remettaient à leurs affaires, et, guéris des rêves, gagnaient beaucoup d'argent. Il y a encore des Skoptzys en Russie. Il y en a aussi en France. L'Institut Pasteur en possède un. Au lieu de l'extase religieuse, il est capable de l'extase scientifique et au lieu d'être pessimiste, il est optimiste. Il se nomme M. Metchnikoff; c'est un savant véritable et qui a enrichi nos connaissances en physiologie, — mais quand il dort,

il rêve, et ses rêves sont d'un optimisme épouvantable.

Un grand écrivain slave est touché par la religion. Pasteur avait la simplicité d'un enfant et la beauté d'une belle source ; M. Duclaux est infiniment habile et prudent ; le Dr Roux est calme et discret. M. Metchnikoff, leur élève, est extatique et fougueux. Il raisonne comme dans l'évangile. Il doit être tolstoïsant. « Si un de vos membres vous donne du scandale, coupez-le et jetez-le loin de vous. » Le Skoptzy ne raisonne pas autrement. Ce verset est même la base théologique de sa doctrine. Ainsi parle M. Metchnikoff. Il y a, dit-il, dans le corps humain, deux foyers dangereux de culture microbienne, l'estomac et le gros intestin. On les a longtemps méconnus ; on a même cru que l'estomac avait dans l'organisme animal une certaine utilité. Sans doute, continue le Skoptzy, mais la nocivité de ces organes l'emporte, et de beaucoup. Le remède ? Très simple : l'ablation. Otez ces choses qui ne sont que des nids à microbes. Venez à moi. Pour pierres tranchantes j'ai les derniers aciers, les plus purs et les mieux coupants. Allez à lui. Aujourd'hui, il ne souhaite que de vous débobiner les intestins sur un treuil. Demain, il faudra le foie avec l'estomac, et plus tard il vous

demandera votre — vous m'entendez bien.

Je ne voudrais pas que ce savant excellent et imprudent me crût tout à fait ignorant des dernières nouvelles de la physiologie. L'estomac n'est plus considéré, je le sais, comme l'organe principal de la digestion. Cet honneur est maintenant dévolu en grande partie au pancréas. L'estomac, c'est la poche du pélican. Peu de chose. Cette musette permet à l'homme de ne manger que deux fois, et même qu'une fois par jour. Au lieu de porter sa tranche de gigot dans son gousset, il la porte dans son estomac. Il vaudrait mieux s'en passer; mais en attendant, la combinaison semble assez pratique. M. Metchnikoff nous fait penser à ces ennemis des oiseaux qui exterminent les granivores, sans se douter que ceux qui mangent les graines sont souvent moins nuisibles que ceux qui mangent les insectes. L'ordre naturel est toujours meilleur, même mauvais, que les artificielles combinaisons des hommes. On a élevé des poussins avec assez de précaution pour priver leur organisme de tout microbe. Les pauvres êtres demeurèrent rachitiques, mièvres, pitoyables, tandis que leurs frères nourris de la pâtée vulgaire prospéraient, criaient et se battaient à coups de bec, comme des hommes.

Mais encore, est-il bien utile de prolonger la vie des hommes, tant de vieillesses bêtes, inutiles et plates? Ah! qu'on nous rende plutôt le goût du suicide, qu'on nous enseigne ce que savaient les Romains de la grande époque — de la Décadence, — qu'une vie sans activité, sans beauté, sans amour est un présent de la haine des Dieux. Le suicide, voilà la conséquence nette des progrès excessifs de la chirurgie. A M. Metchnikoff qui veut nous dévider les intestins, il faut opposer le poison de la bague.

Le Dr Moreau opérait sur les porcs. Il en voulait faire des hommes. Ses émules, avec des hommes, voudraient faire des cochons immortels. Que ne sont-ils sérieux et pratiques? Ils chercheraient le mouton à cinquante côtelettes, le cochon à huit pattes et à huit jambons. Cela en vaudrait la peine, et le poulet tout en blanc et le lièvre tout en râble. Le Dr Moreau n'est tolérable qu'à l'état d'éleveur de génie, de « plasmateur » élémentaire.

201

Chronique de la dépopulation. — Un petit journal, un tout petit journal, *la Régéné-*

ration, a relevé avec esprit quelques-unes des affirmations affolées du « repopulateur » Jacques Bertillon. Ce savant, ayant pleuré sur les résultats, plutôt favorables, du dernier recensement, ajoute: « Les Français ne sont ni plus instruits, ni plus sobres, ni plus disciplinés que les autres peuples, *au contraire!* » En termes directs, cet *au contraire*, s'il a un sens, veut dire: un Français moyen est inférieur à n'importe quel autre Européen. Mais, pourvu de cette foi, qui n'est pas fière, comment venir alors nous conseiller d'être féconds? Pourquoi? Pour que nous triomphions par la force brutale, par le nombre? Un peu plus loin, atténuant son dédain pour sa propre race, l'excellent calculateur ajoute : « Un Européen en vaut un autre. » Sans doute, si les deux individus comparés sont égaux en dons, mérites, force, intelligence, esprit, santé, — ils sont égaux; sans doute $n = n$, si l'équation est bien posée. Celle de M. Bertillon ne l'est pas. Laissées à part les qualités individuelles, il n'est pas un peuple d'Europe qui n'ait, pour un métier donné, une aptitude, donc une valeur différente. Le statisticien opère sur des chiffres purs, il est donc enclin aux opinions pures, métaphysiques. En principe, son avis n'a pas d'intérêt. Ayant vérifié ses additions, il n'a qu'à se repo-

ser ou à recommencer un nouveau calcul (1). Si le seul nombre fait la force d'un peuple, d'où vient que les Anglais qui opèrent à cent contre un (au moins) mettent si longtemps à manger les Boers? On a cru, devant les immenses armées modernes, que le rôle des petits pays était fini. Rien n'est jamais fini. Il y a une méthode qui permet à David de foudroyer Goliath. Tout n'est que méthodes dans la vie des peuples comme dans la vie des hommes; et c'est pourquoi nous ne connaissons pas l'avenir, très peu le présent et que nous ne comprenons que fort peu la marche des choses. Heureusement que les statisticiens sont là pour trancher, d'un coup de chiffres, toutes les questions. Quand on n'est pas statisticien, on a soin de conférer les données (utiles) de la statistique avec la réalité. C'est une autre manière de raisonner et la seule valable. Si l'on disait à un fermier normand de doubler le nombre des bêtes qui vivent sur sa terre, il répondrait qu'elles mourraient de faim, attendu que la production de l'herbe est limitée. C'est le vieux principe du vieux Malthus, que l'on a traité d'immoral, faute de le pouvoir réfuter. La

(1) « Où commence le calcul, la compréhension cesse. » Schopenhauer, *De la quadruple racine du principe de la raison suffisante*, p. 117.

France pourrait, en certaines conditions, nourrir plus d'hommes qu'elle n'en nourrit; cela n'est pas contesté. Si ces conditions de prospérité lui étaient offertes par une politique sagace, par la paix sociale, par l'exploitation pratique de ses colonies, sa population augmenterait. Dans l'état présent, aux objurgations des statisticiens elle fait la réponse du fermier. Dénombrez les ouvriers et petits employés sans travail et ceux dont le salaire est insuffisant; dénombrez les candidats au moindre poste, à la moindre tâche. Il y a déjà un surcroît, — et vous voulez augmenter les têtes du troupeau! Si M. Bertillon avait vu, comme moi, l'hiver dernier, tous les jours, à six heures, rue de l'Abbaye, trois cents meurt-de-faim faisant queue sous la pluie ou dans le froid pour conquérir — quoi? une soupe, je crois qu'il demanderait moins âprement l'accroissement du bétail humain. Il y a là une administration bienfaisante; mais elle ferme l'été, croyant peut-être qu'on ne mange pas l'été. Après tout, venu l'avril, ces malheureux vont peut-être paître dans la forêt de Rambouillet?

Voyez les jolis soldats que l'Angleterre a racolés dans les rues de Londres. Même s'ils avaient fait leur service, ceux que l'on pêcherait à Paris parmi les misérables ne vaudraient pas

mieux. La misère est avilissante. Il y a quelque deux mille ans, et plus, que Théognis a énuméré tous les méfaits de la pauvreté; ils sont pires sous notre ciel et de notre temps; jamais à aucune époque il ne fut plus criminel d'encourager la reproduction des misérables. Car c'est par en bas, nécessairement, qu'un peuple gagne en nombre, quand il gagne. On le sait bien en Italie où les gens sérieux se demandent: par quels moyens enrayer la surpopulation? La campagne que l'on fait en France pour la fécondité, les Italiens la font pour l'infécondité. On n'est jamais content. Mais si l'Italie a des motifs pour s'alarmer, la France n'en a aucun. Par un miracle d'équilibre, sa population reste stationnaire, une très légère tendance à s'élever, tendance qui représente la force vitale retenue et comprimée comme une source qui ne perd aucunement de sa force future à demeurer dans la terre. Il y a là le spectacle d'un instinct de civilisation primant les désirs de l'instinct purement animal. Montée à un certain niveau, une famille française ne veut pas déchoir; elle ne veut pas se perpétuer par la pauvreté. Rejetant avec colère l'enseignement chrétien qui la condamnait à la procréation perpétuelle en souvenir d'une curieuse légende sémitique, elle a pris le parti de ne faire

des enfants que si ça lui plaît, si ça lui dit. Ça ne lui dit pas. Elle attend. On ne sait quoi, peut-être d'avoir un gouvernement intelligent, peut-être de n'en plus avoir du tout. Elle attend quelque féconde tyrannie — ou la liberté.

Septembre.

202

L'art de rendre la justice. — Il ne semble pas en progrès; il se traîne dans les vieilles ornières scolastiques. Les Codes, où la Justice appuie ses raisonnements et ses sommes, sont en accord avec notre civilisation à peu près comme le seraient le Deutéronome ou les Etablissements de saint Louis. Il ne faut pas s'en prendre aux magistrats, quoiqu'ils aient mauvaise volonté; pas plus qu'il ne serait sage d'injurier, pour l'application de barêmes stupides, un employé d'octroi. Les besognes de ces deux catégories de fonctionnaires, qui devraient être d'ordre très différent, se ressemble fort dans la pratique. En effet, n'a-t-on pas entendu un président l'autre jour parler de « ses tarifs »? Il disait : « Vous savez que nos tarifs en matière

d'adultère ne sont pas très élevés : 25 francs. » Si la magistrature se méprise ainsi elle-même, c'est qu'elle est sans espoir de se faire estimer de la multitude. Elle peut encore se faire craindre ; c'est beaucoup : elle vit de la terreur qu'elle inspire au peuple et des services qu'elle rend aux gouvernements successifs. Une magistrature sujette de l'avancement est nécessairement servile. Elle n'est pas vénale en France, ainsi qu'en d'autres pays. Elle est obéissante. Elle témoigne de sa bonne volonté à toute occasion ; elle cherche les occasions et, au besoin, les fait naître. Je ne serais pas surpris qu'il y eût des héros parmi les magistrats, c'est-à-dire des hommes indépendants ; il y en a peut-être plus qu'on ne croit ; mais ils meurent ignorés, généralement, petits juges sans espoir à Romorantin ou à Barcelonnette. Pour arriver au premier plan dans nos civilisations compliquées, il faut beaucoup de chance ou une profonde canaillerie. La chance est rare ; la profondeur est rare ; mais la canaillerie est commune. L'état de magistrat n'en permet pas le développement ; les plus forts émigrent vers la politique. Ce qui reste dans la carrière forme un ensemble qui paraît médiocrement intelligent. C'est peut-être cela, joint à la bêtise cruelle de nos codes, qui explique la

multiplication vraiment incongrue des erreurs judiciaires.

Il n'est guère de mois où n'en surgisse une ou deux, parfaitement avérées. Cela est pénible. Non pas qu'il y ait en général une grande différence entre les coupables et les innocents selon le code. Le code crée des délits comme le christianisme crée des péchés, pour se donner l'autorité de les punir. Mais c'est pénible comme tous les abus de force. La force qui abuse se nie par cet abus même. La vraie force est élégante. Rien de plus inélégant qu'une erreur judiciaire et rien de plus négateur. Cela est laid, en même temps cela est anti-social. La justice n'a pas le droit de se tromper. Une erreur la fait périr. Ou qu'elle n'en commette jamais, ou qu'elle n'en reconnaisse jamais. La seconde alternative étant devenue délicate, autant dire qu'il n'y a plus de justice. Et c'est la vérité : on n'y croit plus.

Ce scepticisme est parfaitement légitime. Il trouve un autre motif en certaines indulgences tout aussi inélégantes et aussi négatrices que certaines cruautés. Mais la magistrature même ne croit plus en elle-même. Tout le démontre. La conclusion, c'est que l'idée de justice, telle qu'on l'enseigne encore, est absurde. L'édifice

est à démolir du faîte à la base. Le vieux théâtre est vermoulu; aussi dangereux pour les acteurs que pour le public. Songez qu'il est bâti sur le droit de punir ! Se peut-il imaginer quelque chose de plus absurde, de plus révoltant, de plus dément ? La vraie explication des erreurs judiciaires, la voilà : c'est que des hommes sont chargés de punir, qui devraient seulement avoir pour besogne de constater des faits et d'en prévenir la récidive. La période du magistrat est accomplie : il nous faut des experts, des arbitres, des guérisseurs et des gardiens.

203

En feuilletant des encyclopédies. — Rien ne démontre mieux que de telles publications (elles abondent en ce moment) l'inanité de l'étude; rien n'est plus décourageant. D'abord il y a cinq ou six sciences, sinon toutes, dont la langue diffère du français usuel autant que le grec ou l'arabe. Arriver à connaître leur objet, leurs résultats généraux, c'est tout ce que peut espérer un profane. Autant dire que la science, pour le commun des hommes et pour l'élite elle-même, est matière de foi et non matière de connaissance. La culture scientifique est impossible.

Mais il n'y a pas qu'une science, il y a plusieurs sciences irréductibles : autant de cultures différentes et même exclusives. Celles qui touchent aux lettres semblent plus abordables. Ce n'est qu'une apparence : l'histoire, la sociologie, la linguistique exigent de longues et patientes études de celui qui veut devenir maître d'une très petite partie de l'un de ces domaines. Quant à l'homme qui prétend et se renseigner sur toutes choses et « se tenir au courant » de tout, il s'aperçoit un jour qu'il ne sait rien et que le moindre article de dictionnaire est encore capable de lui apporter du nouveau. Est-ce à dire qu'il a perdu son temps ? Non, s'il a acquis au cours de son voyage une méthode d'ignorance. Savoir est négatif ; c'est connaître sa limite. L'ignorance naturelle et ingénue a la beauté de l'état de grâce et aussi les fragilités de l'innocence. L'ignorance acquise, si elle n'a pas conduit l'esprit au découragement, a pu le conduire au détachement. Comme c'est le gain le plus solide que puisse faire une intelligence au cours de sa brève évolution, l'étude a son intérêt et sa valeur. Elle nous apporte un peu de science et nous enseigne à ne point nous en prévaloir, à estimer ce que nous ne savons pas et à ne pas mésestimer ce que nous savons. Considérer comme rien ce que

l'on possède, et cependant en connaître le prix ; ne pas en référer avec emphase à un magasin complaisant, mais s'en reconnaître la liberté et en user parfois, avec dédain. Le détachement est l'attitude aristocratique entre toutes. Elle est préconisée par Nietzsche, mais elle fut de tout temps celle des meilleurs esprits, celle d'un Gautama et celle d'un Pétrone, celle d'un Sénèque et celle d'un Montaigne. Il faut prendre part au jeu et avec plaisir, mais sans passion. La passion disqualifie; elle est le signe d'une organisation élémentaire, sans coordination sérieuse.

Les hommes se battent aujourd'hui autour des mêmes questions qui partageaient le monde grec ; et avant les Grecs, des centaines de civilisations avaient agité les mêmes problèmes, comme les petites filles remuent avec frénésie les billes du loto dans leur sac de soie brochée. Il sort un nombre et puis un autre; et ainsi de suite; et jamais le nombre définitif, parce qu'il n'y en a pas et que la série est infinie. Jamais le même nombre, et pourtant toujours le même :

La treizième revient... C'est encore la première.

Une solution en vaut une autre ; la meilleure est la plus récente. Elles tournent toutes en rond autour d'un point, notre propre mystère, notre

propre néant. La philosophie en est toujours à se demander s'il y a une substance. Les chimistes retirent du café un alcali végétal qu'ils nomment caféine; et de la digitale, ils savent extraire la digitaline; et ils ne se trompent jamais. C'est beau, la science! La philosophie est moins avancée. Descartes plaçait l'âme à califourchon sur la glande pinéale; les kantiens ont disposé le sens moral en une attitude plus décente, dans un confortable petit fauteuil à oreillettes, d'où il transmet ses commandements. Il n'est pas un système philosophique qui, par un côté, ne soit prêt à verser dans le comique. Taine a tiré parti de cela dans un livre que l'Université ne lui a jamais pardonné. Question de mots! dit-on d'une querelle née d'un malentendu verbal. Il n'y a dans le domaine intellectuel que des questions de mots. La réalité ne nous est connue que comme représentation et cette représentation ne peut se formuler que par des mots. Il y a un monde des mots dont le rapport d'exactitude avec le monde des représentations est incertain; quant à son rapport d'exactitude avec le monde réel, il nous manque, pour le déterminer, de savoir ce que c'est que le réel. Les représentations ne sont pas toujours et pour tout identiques chez tous les hommes; cependant, ils se servent pour

la formuler d'un même mot. Au premier contact l'entente est parfaite; si l'on pousse un peu la définition du mot, le désaccord apparaît. Querelle de mots, parce que les représentations ne peuvent se formuler que par des mots ; mais, au fond, querelles de représentations, et alors irréductibles. Bien définir est bon pour se faire comprendre; ne pas définir est indispensable pour discourir en paix. Un très grand nombre de mots, ne correspondant à aucune représentation, ne peuvent être définis que comme mots et non comme représentations; ou bien ils soutiennent un mélange si complexe de résidus souvent contradictoires qu'ils peuvent recevoir indifféremment les définitions les plus diverses. Ce sont les mots abstraits. Tout le monde croit les comprendre et personne ne sait ce qu'ils veulent dire réellement. C'est que, réellement, ils ne veulent rien dire.

Cette classe de mots sert à construire les métaphysiques, les sociologies historiques et prophétiques, la partie dogmatique des religions et des morales, tout ce qu'il y a de théorique dans le droit et la politique, en somme tout ce qui peut tenir sous la vaste rubrique : philosophie. C'est là que se rencontrent, par milliers, ces délicieuses questions insolubles sans lesquelles l'huma-

nité aurait depuis longtemps péri d'ennui. La plus belle, celle qui occupe le plus de braves gens depuis deux siècles, c'est la question du bonheur universel. C'est un des fruits tardifs du christianisme et l'un des plus enivrants pour les intelligences naïves. Le peuple des grandes villes et des centres ouvriers a remplacé par cette chimère la vieille notion du paradis terrestre; mais des hommes sérieux s'adonnent à cette quadrature, de même que, voilà deux cents et quelques années, ils se fussent passionnés pour la question de la grâce. Il n'y a de hiérarchie entre les questions insolubles que celle qui se peut imaginer d'après le plaisir que prennent les hommes à leur discussion. Les philosophes grecs disputaient sur le souverain bien. Qu'était-ce que ce souverain bien? On ne le sait pas très clairement. Qui pourra jamais dire ce que c'est que le bonheur universel?

Les voyageurs un peu observateurs qui reviennent de l'Inde s'accordent à dire que les Hindous sont un peuple de fous. Une religion très compliquée et très formaliste a tellement plié leurs habitudes à certains actes pieux qu'ils en ont oublié les actes normaux. Ils accomplissent les rites et ils ne pensent plus à vivre. La vie d'ailleurs leur est présentée comme une pure

illusion et il est convenu pour eux qu'elle est sans grand intérêt. N'est-ce point d'une folie du même genre que sont atteints ces malheureux qui, dédaignant les petits bonheurs de la vie, rêvent du grand et universel bonheur? Ce serait le nirvâna qu'ils n'en parleraient pas avec plus de piété. « Dans la cité future, dit l'un d'eux avec exaltation, tous les hommes seront naturellement vertueux. » Heureux, cela va de soi ; vertueux, c'est pour expliquer que nulles lois, surtout de répression, ne seront nécessaires. J'ai oublié le nom de ce prophète et j'ignore s'il est parmi les grands ou parmi les petits, s'il est Osée ou Ezéchiel; mais sa candeur est lapidaire et digne d'une gloire immortelle. Le prophétisme d'aujourd'hui est optimiste. Les anciens, aryens ou sémites, avaient situé la notion de l'état parfait au commencement, en arrière ; depuis cent cinquante ans environ, la tendance est de la situer en avant. On a ainsi le spectacle d'un mythe qui, en changeant de place relativement à l'homme qui le conçoit, change de valeur. Ainsi d'une quantité algébrique, qui valant (—) à gauche, acquiert la valeur de (+) en passant à droite par-dessus (=). Des croyances opposées peuvent donc être exactement la même croyance selon leur position dans l'es-

pace historique. Ceci admis, il resterait à présenter plusieurs observations intéressantes. On se demanderait par exemple si les notions de pessimisme qui se sont répandues en France dans la culture générale n'ont pas accéléré la formation d'un idéal futur. Il n'y a pas d'état réel de bonheur ou de malheur social ; il y a des représentations d'un état social inconnaissable réellement. Un peuple se croit heureux ou non ; l'opinion publique est optimiste, ou non ; la forme politique est jugée bonne ou non. Si c'est l'affirmation qui domine, l'utopie se propage difficilement ; si c'est la négation, le terrain est excellent. Quand se multiplient les peintures d'une future société idéale, c'est que le peuple se représente son état actuel comme mauvais. Cela peut servir d'avertissement ou de pronostic.

Octobre.

204

La visite de Notre Petit Père. — D'ici, sous les arbres, hêtres, ormes et chênes, avec au loin, à l'horizon, le clair de lune de la

mer argentée, dans ce calme que trouent seulement le cri des coqs qui se battent, le meuglement d'une vache, et le bruit léger du vent à travers le feuillage civilisé des acacias; d'ici, le long du chemin vert qui mène au marais tout à coup nu, gris de la tangue, vert des cristes et des paturins nains, puis de la charrière indiquée dans le sable et qui, après la rude montée de la dune, vous jette sur les galets, le vent à la figure et le soleil d'occident dans les yeux; d'ici, dans l'eau basse à la suite des pêcheurs de congres et des faucheurs de « pailleule », ce varech pâle qui forme les prairies de la mer, pâturages des chevaux marins; d'ici, de la vie naturelle et qui serait saine sans la puanteur des cabarets, et belle sans les hospices de la plage; d'ici, annoncée par des journaux en retard et dont le sens s'est perdu en route, la visite de notre Petit Père le Tsar n'offre pas un très grand intérêt. On est content qu'il ne vienne pas dans le pays, car les grandes manœuvres suffisent, à l'occasion, pour abîmer les récoltes, vider les tonneaux, salir les sources, et affoler les filles. Le patriotisme est des plus modérés en ce coin de la France et sa forme hurlante redoutée à l'égal d'un divertissement d'ivrognes. La race est taciturne à l'état sobre; l'enthousiasme lui apparaît

tel qu'une maladie honteuse, tel que ces accidents cérébraux dont les familles ne sont pas fières. A l'état ivre, elle donne un fort coup de gosier, puis tombe abrutie. On travaille, on boit, on dort. Le bien-être sur place a tué le vieil esprit d'aventure et l'eau-de-vie de cru a détruit les muscles.

La froideur du paysan est de l'apathie. Il y a une autre froideur qui est de la dignité. Quand ceci sera imprimé, les chandelles seront éteintes et refroidies ; on s'apercevra peut-être alors qu'il y en eut beaucoup trop d'allumées et que la fête manqua de discrétion et de distinction. La joie excessive que marqua la République à l'honneur que daignait lui faire le jeune autocrate fut de mauvais goût. Le marchand de bois, acquéreur d'un château historique, apprend en tremblant qu'un vrai prince va fouler ses tapis. C'est une émotion de ce genre qui a étreint le cœur très humble des membres du gouvernement. Ça se voit, et trop clairement, dans ces plans de tapissiers communiqués à la presse. En avons-nous fait assez ? semblent-ils toujours demander. Le prince sera-t-il content ? Daignera-t-il sourire ? Le gouvernement perd la tête dès qu'on lui annonce un visiteur « auguste » (comme disent les démocrates). Il y a une telle distance entre

M. Loubet et Nicolas Alexandrowitch ! Et cette distance, la constitution absurde qui nous régit n'a rien fait pour la pallier. Là où il faudrait, revêtu de la pourpre, un César élu, un maître des élégances et des fantaisies, un prodigue doté d'un inépuisable revenu, on nous donne un petit bourgeois économe et propret. Ce n'est pas le bas empire ; c'est la basse province. Même d'humble origine, et ancien esclave, comme tel empereur romain, un président de la République pourrait faire grande figure. Il y a des maîtres parmi les serviteurs qu'une occasion peut élever à leur vraie place. Mais pour se maintenir au premier rang, ils ont, plus encore que les autres, besoin de la richesse vaine et même fausse qui fait les rois de théâtre. Un chef d'Etat moderne n'est plus qu'un roi de théâtre.

Ou bien si l'on juge que tous les hommes sont égaux même devant le protocole, pourquoi cet effarement? M. Loubet a trop bonnement reconnu son infériorité et s'est mis trop volontiers, et la France avec lui, dans une posture humiliée. Il y a des paysans fiers qui ne se troublent pas devant leur maître et leur offrent, tout droits, une rude poignée de main. C'est une attitude. Elle peut paraître insolente; elle n'est point basse. C'est celle qu'en pareille occurrence

auraient tenue les illustres bandits de 1792. Leurs successeurs ont de plus douces mœurs. Ils trouvent qu'on leur fait bien de l'honneur, et ils le disent, et ils se pressent au baise-main, cependant que leurs épouses, ayant pris des leçons, exécutent en rougissant le pas de la « révérence de cour ».

Si c'était vrai que le tzar honore la France en daignant la visiter, cela justifierait les lamentations de ceux qui pleurent sur notre décadence. Si nous en sommes là, nous avons raison de montrer beaucoup d'humilité. Agenouillons-nous au passage de notre Petit Père; peut-être voudra-t-il nous donner sa bénédiction et le pardon de nos péchés politiques.

205

L'Anarchie et les gouvernements. — L'affolement des journalistes et des politiciens après un attentat anarchiste est un spectacle assez divertissant. Il semble que l'homme invisible ait passé par là. On a vu un revolver se dresser, on a entendu le coup, on a vu tomber la victime : et pour le reste, mystère. Afin de calmer les nerfs de la multitude, la police déclare que ses limiers, ont relevé les voies ;

la bête est traquée, on va sonner l'hallali. Et c'est une harde tout entière qui tombera successivement mordue par les chiens. Il y a des mâles et des femelles; voici d'abord la Goldman. Tout assassinat politique suggère l'idée de complot politique. On n'admet pas qu'un tel acte soit purement individuel; ce serait alors une fantaisie absolument inexplicable. Mais pourquoi ne pas accepter, au moins provisoirement, l'inexplicable? Des hommes professent cette croyance que l'autorité est mauvaise et qu'il faut la détruire par tous les moyens possibles. La première partie de cet article de foi est défendable. Des religions, devenues plus tard autoritaires, ont d'abord été des groupements de révoltés. Les premiers chrétiens comptèrent beaucoup de véritables anarchistes. A la vérité, ils ne méconnaissaient que l'autorité des hommes fort attentifs à obéir à l'autorité de Dieu, c'est-à-dire à des lois qu'ils avaient choisies volontairement. La maxime chrétienne « il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes » est tout à fait anarchiste. Elle affirme le droit pour un individu de ne céder, en somme, qu'à ses propres tendances, puisque ce que l'on appelle Dieu n'est le plus souvent que l'agrandissement et la projection d'une manière personnelle de sentir. Il y a des

variétés nombreuses d'anarchie. Presque tout homme s'est trouvé en conflit avec une loi positive ; s'il a violé la loi, il a fait acte d'anarchiste ; il a nié, c'est-à-dire détruit, dans la mesure de ses forces, le principe d'autorité. Un anarchiste absolu est celui qui, chaque fois qu'il le peut faire sans dommage, se dérobe sans scrupule aux lois et à toutes les obligations sociales. Il nie et détruit l'autorité en ce qui le concerne personnellement ; il se rend libre autant qu'un homme peut être libre dans nos sociétés compliquées. Au delà de ce type, il y a l'anarchiste qui veut imposer aux autres hommes sa propre haine de toute obéissance. Il le fait par la parole ou par l'acte, il pérore ou il tue. Il oscille de la démence verbale (car il n'a aucun talent, étant fanatique) à la démence active. C'est là l'entrée de l'inexplicable. L'inexplicable commence où finit l'égoïsme. Quoique le propagandisme soit toujours religieux, il faut cependant distinguer celui qui s'inspire d'une religion à prolongement vers l'au delà, de celui qui obéit aux suggestions d'une religion purement terrestre comme l'anarchie, le socialisme, le maçonnisme. Le propagandiste chrétien obéit à un intérêt égoïste ; en gagnant des âmes, il allège la sienne, il assure son bonheur éternel. Dieu, pour qui il travaille,

accorde à ses ouvriers d'inestimables salaires. Quoique capricieux et plein d'insondables mystères (c'est la formule) il est bon maître et généreux. L'absurde missionnaire qui va se faire manger par les Niam-Niams ou dépiauter par les Chinois est, au fond, un homme d'une sagesse admirable et d'une prévoyance exemplaire. L'assassin de M. Mac-Kinley, s'il n'est pas un fou tout net, est un pur imbécile. Même regardé avec des yeux mystiques, ce sacrifice de deux victimes apparaît ridicule autant que criminel. Le désintéressement et le courage ne rachètent ni ne justifient une sottise. Car, — et après? Car, — et quand même tous les chefs d'Etat du monde entier tomberaient frappés le même jour? Le lendemain le même pouvoir serait restauré en d'autres mains, encore les mêmes. Il y a cependant un résultat, c'est que les sceptres deviennent plus lourds, accablants, et que les écharpes et les grands cordons vont prendre la rigueur des cilices. Cela n'est pas absolument mauvais. Il était honteux pour un guerrier, jadis, de mourir dans son lit. Voici revenir les temps où un chef d'État devra, pour faire figure dans l'histoire, tomber victime d'un anarchiste. Cela a fort bien réussi à M. Carnot, homme naturellement obscur. Pour devenir célèbre, il

n'est rien de tel que de tuer ou d'être tué. On peut aussi avoir du génie et faire de grandes choses ; mais c'est plus difficile.

Novembre.

206

Le culte des Morts. — Voici sans doute une des plus curieuses, des plus anciennes, et des plus nouvelles manifestations du sentiment religieux. Le culte des morts repose sur cette idée, que les morts ne sont pas morts ; il contrarie avec insistance le sens évident d'un des mots les plus clairs qui soient dans une langue. Ardisson, le « Vampire de Muy » (célèbre désormais à l'égal et au delà des plus grands génies), a déclaré, nous disent les journaux, « qu'il était fort étonné de ce que ses victimes ne lui répondissent pas, lorsqu'il leur parlait ». « Je croyais que les morts pouvaient parler. » Mais s'il a appris que les morts ne parlent pas, nul doute qu'il reste persuadé que les morts entendent, sentent, pensent, en un mot vivent. Ils sont muets, voilà tout. Le commun des hommes est-il

plus avancé que ce triste épileptique? Nullement. Et ce culte des morts en est la preuve.

Il ne s'agit pas du souvenir que l'on garde d'une personne aimée, de son image, de ses reliques; il s'agit de la personne même. Morte, on la traite comme si elle vivait. On va la voir. Ceci est prodigieux. Une fatalité, un accident, la colère divine ont contraint cet homme à s'en aller demeurer sous terre. On appelle cela mourir. Soit, mais mourir signifie vivre d'une vie cachée ; cela ne signifie pas ne pas vivre. Les morts ne parlent pas, encore que les prêtres, les spirites et les charlatans excellent à tirer de leurs mânes de fructueux discours ; mais ils entendent, ils sentent, ils participent à la vie commune. Et on va les voir, on leur parle. Entends mes sanglots. Sois rassuré. Je t'aime toujours. Voici des fleurs. Les morts aiment qu'on leur donne des fleurs. Les gerbes leur sont agréables, mais surtout les couronnes. La couronne offerte aux morts est symbolique de l'élection paradisiaque. Ce n'est pas autre chose que la couronne des élus, accessoire des jeux païens que le christianisme conserva pour en faire l'insigne de la victoire suprême. Il y a ici une contradiction. Le mort est vivant, mais où se passe sa vie, où réside sa conscience, son âme ? Il

faudrait, semble-t-il, opter entre le ciel et la terre. Si, au fond de leur tombe, les morts entendent les cris de qui se penche sur leur abîme, c'est donc que leur âme fut ensevelie avec eux et qu'elle réside sous le sépulcre ? Triste au-delà vraiment et dont ni les pleurs ni les fleurs ne peuvent diminuer l'horreur. Mais non. L'âme s'est séparée et elle a monté vers les espaces. Ce qui demeure là, c'est le corps inconscient. Les hommes sont-ils donc déments, d'apporter à la pierre et à la terre leur amour et leurs dons ? Les hommes sont raisonnables, par définition. Toute coutume est d'autant plus sage qu'elle est plus ancienne. Celle-ci, qui a résisté aux vagues des siècles, doit pouvoir s'expliquer logiquement.

Le culte des morts repose sur cette croyance obscure que les âmes reviennent, après la séparation, hanter le corps dont elles furent arrachées. Elles reviennent à l'appel des vivants et aussi au commandement de Dieu ; elles reviennent par nostalgie, selon leur caprice et aussi une fois par an, nécessairement, le jour où l'Eglise célèbre la Commémoration des Trépassés. Alors les morts sont reconstitués en vivants. Ils sont, au fond de leur tombe, comme sur un lit d'où ils écoutent les bruits du monde. Aux paro-



les qu'on leur adresse, ils répondent en suggérant des pensées.

Cette croyance était vive autrefois et universellement répandue. Elle n'est plus qu'une superstition vague et inavouée. Cependant le culte des morts, tel que nous le pratiquons, n'a pas d'autre origine et n'admet pas d'autre explication. En témoignage de sa véracité, les siècles passés nous ont légué une quantité de légendes. C'est dans la nuit du premier au deux novembre que les morts reconstitués soulevaient leurs pierres et dansaient. Holbein et tant d'autres ont dessiné ce ballet que le moyen âge, qui n'était pas sentimental, voulait comique autant que funèbre. Mais, chose assez curieuse, aux temps où ceci se passait, où le peuple croyait sans réserve à ces résurrections passagères, le culte des morts ne revêtait aucune forme matérielle. Les cimetières avec leurs tombes alignées proprement sous les arbres, parmi les fleurs, n'existaient pas. On inhumait les grands dans les églises. Le peuple des morts s'entassait en des fosses, d'où on retirait les os, à mesure qu'ils se nettoyaient, pour les ranger en murailles et en pyramides. Le cimetière des Innocents, à Paris, était un amas d'ossements et un lieu public. On s'y promenait le jour, et la nuit on

y faisait l'amour. Nul respect et nulle crainte. D'ailleurs l'amour n'a pas peur de la mort et encore aujourd'hui, en beaucoup de pays, les cimetières sont le rendez-vous nocturne des prostituées: elles se couchent sur les tombes.

Tel qu'il se pratique maintenant, le culte des morts est une des dernières manifestations populaires du sentiment religieux. Il semble qu'il ait crû en même temps que diminuait le crédit des religions organisées. Ancien et même primitif en son essence, il est nouveau en sa forme actuelle, qui ne se rattache ni aux traditions catholiques orthodoxes, ni aux traditions purement païennes. Une facile enquête historique nous dirait à quel moment des foules ont commencé de se répandre dans les cimetières le deux novembre. Il ne doit pas y avoir beaucoup de siècles, — ni même peut-être beaucoup d'années (1). Mais ce qui est vieux, autant que le monde, c'est l'idée qu'il symbolise, l'idée, indéracinable du cœur de l'homme, que les morts ne sont pas morts.

(1) Un trait pourrait servir à fixer cette date. Le viol de sépulture n'est passible, d'après le Code, que de quelques mois de prison. Rédigée maintenant, la loi pénale serait bien plus sévère, les morts étant bien plus sacrés.

207

Le Dénonciateur. — C'était une des vilaines choses de l'admirable civilisation romaine impériale, que la dénonciation y fût admise florissante et fructueuse. L'empereur, c'est-à-dire l'Etat, bénéficiait de la fortune du malheureux convaincu du crime vague de lèse-majesté, mais le dénonciateur en recevait une partie. Ni son acte ni ses profits ne disqualifiaient le *delator*, car il était hypocritement convenu qu'il n'avait parlé que pour le bien public. Je ne sais pas ce que peut rapporter de nos jours une dénonciation ; cela dépend sans doute de l'importance du service rendu à la police. Rien de plus naturel. Il est naturel aussi, car nous avons acquis certaines délicatesses, que le délateur moderne encoure le mépris public. C'est l'inconvénient d'un métier qui offre à ceux qui l'exercent avec froideur certaines compensations. Le délateur se confère en effet une sorte de magistrature soudaine et puissante. Il est celui qui met en marche le mécanisme cruel des lois pénales, il devient en quelques minutes, par son acte même, accusateur, juge et bour-

reau. Comme il serait intéressant de pouvoir observer le délateur au moment où, épelant avec frémissement tel prospectus suspect, il découvre le trait qui permet la plainte au parquet! On verrait dans ses gestes, on lirait sur son visage quelque chose de la joie d'un gueux chercheur de poux. Et c'est bien sous cette apparence que je me peins le dénonciateur : c'est un chercheur de poux. Il paraît que des gens s'assemblent pour pouiller en commun la littérature et l'art, et cela complète la ressemblance avec les mœurs de ce qu'il y a de plus dégradé, de ce qu'il y a de simiesque dans l'humanité. Cependant le délateur parfois prétend n'obéir qu'à des mobiles élevés; il protège la morale. Mais on ne voit pas bien ce qu'il peut y avoir de particulièrement élevé dans une religion ou dans une morale qui encouragent à la délation. Rien de plus relatif que l'élévation; les âmes hautes et les âmes basses n'en jugent pas de même.

Retenons cependant ces mobiles, religion morale; ils permettent de séparer les délateurs en deux classes, de distinguer entre la sordide « casserole » et le dénonciateur piétiste. L'un obéit à des besoins, l'autre à sa conscience. Voilà la différence. On la trouvera énorme ou

minime, selon le degré de pudeur dont on est capable. Ni le désintéressement ne suffit à légitimer un acte, ni l'intérêt ne suffit à le flétrir. La beauté ne devient pas laide pour avoir été vendue, et la laideur n'en est pas plus belle pour s'étaler sans but commercial. Quel que soit son mobile, la délation est un acte laid. Le magistrat, *proprio motu*, poursuit l'auteur d'un de ces papiers si bêtement appelés pornographiques (quand il y a dix mots français pour dire la même chose); c'est un malheur dont la victime n'a que tout juste le droit de se plaindre. La victime a couru volontairement un risque et le magistrat a fait son métier. Ce sont les relations du chasseur et du gibier, relations normales et qui ne comportent que deux dénouements, également rigoureux. Je n'aurai aucun mépris ni pour le chasseur ni pour les chiens qu'il nourrit et qu'il dresse. Mais que dire du chien volontaire, de l'auxiliaire bénévole de la police? Rien de plus que ce que dirait un Monsieur Monod lui-même des familiers du Saint-Office, des auxiliaires de l'Inquisition.

Décembre.

208

Sur la liberté et la morale à propos de quelques petits faits récents. — « Nous demandons la liberté du théâtre », telle est la formule que nous avons signée, il y a quinze jours : et ce ne fut pas seulement, de ma part, pour faire plaisir à M. Antoine. Je demande la liberté du théâtre, et celle du livre, et la liberté des mœurs, et la liberté des religions et des philosophies et enfin toutes les libertés, hormis celle de nuire à mon prochain par voies de fait ou d'injure, par le poing ou par le verbe. C'est peu de chose d'avoir la liberté d'écrire, si l'écrit est soumis à la bêtise aveugle d'une loi, à la bêtise baveuse d'un délateur (je me représente toujours le délateur bavant comme une limace). La parole, qui n'est que la forme extérieure de la pensée, devrait jouir des immunités de la pensée elle-même. Il y eut des tyrans qui firent tuer un favori pour un sourire équivoque, pour une lueur surprise dans les yeux, pour le soupçon qu'à l'intérieur de cette tête la pensée se révoltait ou méprisait. C'était logique ; car ce

qu'il faut atteindre et supprimer c'est l'organe et non son produit, c'est l'arbre et non ses fruits. Mais si vous laissez vivre l'organe et fleurir l'arbre, souffrez qu'il vous offre des fruits conformes à son génie, à sa nature.

Je sais la puissance de la parole et avec quelle facilité elle se transforme en tendance à l'acte, arrivée dans une intelligence impulsive. L'éducation est basée là-dessus, et la contre-éducation aussi. Mais si un enfant normal doit être obéissant, il n'en est plus de même de l'homme normal. Tant pis pour le débile qui 'essaie de transformer en un coup de couteau une métaphore. Le malheureux n'a pas compris le jeu; il est de toute justice qu'il soit puni. Ils sont plaisants ceux qui ont reproché à M. Tailhade de ne pas s'être fait lui-même régicide. Que n'engagent-ils les juges à tirer de leurs propres mains la ficelle de la guillotine. Si un procureur n'est pas disqualifié, à l'égal du bourreau, pour avoir demandé une mise à mort, on ne voit pas bien comment le serait un écrivain dans les mêmes conditions, — mais moins sûres, car le magistrat se fera obéir et l'écrivain crie dans le désert. Même s'il est Victor Hugo, son « Tu peux tuer cet homme avec tranquillité » s'en va, porté par le vent, mourir au-dessus des Atlantiques. La

parole est puissante, mais elle n'est qu'un des éléments de la force possible. Seule, elle est inoffensive: c'est la cartouche jetée avec la main contre une poitrine.

Cependant, l'art de gouverner, qui ne voit que des utilités et se rit des principes, peut prétendre à garantir les débiles et leurs victimes hypothétiques contre les vertus de la parole. C'est un système. Comme il est inconciliable avec la liberté d'écrire, il ne peut être logiquement employé dans un pays que l'on veut libre. Il y a des arguments pour les deux méthodes. Il faut choisir entre elles et ne pas les enchevêtrer.

L'exemple que j'ai pris d'abord est politique. S'il s'agit de morale, et c'est au nom de cette vieille dame que la liberté est le plus souvent offensée, la question ne change qu'en devenant plus complexe. On pourrait commencer à dévider ainsi l'écheveau: Qu'est-ce que la morale? et: y a-t-il une morale? La morale, qui n'existe pas en soi, existe tout de même relativement: on appelle communément préceptes moraux un ensemble d'usages, de préjugés, d'habitudes, de modes qu'il est de bon goût de ne pas enfreindre publiquement. La morale ne peut se comprendre, en dehors de l'enseignement des religions, que comparée à la mode: un acte se fait

ou ne se fait pas, comme un chapeau se porte ou ne se porte pas. Mais le complexe est qu'il y a un très grand nombre de groupes sociaux dans une même société et que chacun, à part trois ou quatre points communs d'ailleurs visés par le Code et punis socialement, suit et une mode particulière et une morale particulière. Il y a aussi des changements dans ces petites morales selon les périodes, les saisons, les moments. Le pantalon de velours bleu se porte beaucoup parmi les charpentiers, mais un vitrier en serait déshonoré. Les gants blancs sont à la mode, mais non pas les bas blancs : on verra l'inverse, quand les blanchisseurs l'auront emporté sur les dégraisseurs et les bonnetiers sur les gantiers. Une mode, comme un précepte de morale, est toujours l'œuvre d'un clan, soit qu'il s'agisse d'intérêts matériels, soit qu'un exemple, venant de haut, ait entraîné beaucoup d'imitateurs. Il y eut de longues périodes, au moyen âge, au dix-huitième siècle, où l'amour et la fidélité conjugales eussent paru extrêmement ridicules et la jalousie d'un mari, immorale. Au dernier siècle un auteur dramatique, maintenant bien vieilli, proposa d'assassiner les femmes adultères ; son conseil eut du crédit et ensanglanta bien des canapés. Cette barbarie semble

s'atténuer; on reverra sans doute des mœurs analogues à celles dont Vigny a donné dans *Quitte pour la peur* une esquisse d'une si charmante immoralité. La morale de l'amour, qui est presque toute la morale, est particulièrement instable. Il n'est pas un caprice ou une aberration qu'elle n'ait acceptés et même favorisés depuis l'inversion pure et simple jusqu'à l'abstinence totale. Quelque professeur de philosophie prétendra que ces tolérances ne prouvent rien contre la perpétuité de la morale; qu'il y a une morale *in abstracto*, antérieure et supérieure aux passions humaines. J'aime la théologie, qui est une science bien curieuse par ce qu'elle a d'irréel, dans l'air, — mais pas comme argument dans une discussion sérieuse. Or, la croyance en une morale soustraite à l'évolution, au changement, à la mode est d'essence religieuse. C'est l'affirmation d'un article de catéchisme, et rien de plus. Un fervent moraliste, un homme d'une exemplaire piété humanitaire, ne proférait-il pas l'autre jour en une université à côté ceci : « Les fins de l'homme n'ont aucun rapport avec les fins de la nature ? » Le christianisme ne dit pas autre chose; seulement il donnait ses raisons, lesquelles se résument dans le dogme du péché originel. Il faut, surtout dans l'absurde, une

ferme logique. Cette force des théologiens manque aux philosophâtres d'aujourd'hui, et c'est en vain qu'ils essaient pour camper mieux en vue l'idole surannée de lui maçonner un nouveau piédestal. Ils ne manipulent que du sable, quand ce n'est pas du vent.

On ne peut plus songer sérieusement aujourd'hui, ni à placer l'homme au-dessus du déterminisme universel, ni à figurer la morale telle qu'un surnaturel phonographe dont la trompe répéterait sans repos de catégoriques aphorismes. Il faut serrer cela aux musées ou aux magasins d'accessoires de la comédie sociale, avec la Bible, le catéchisme de Kœnigsberg et les œuvres complètes (qui ne tiendront pas beaucoup de place) du silencieux et perfide Lachelier. Il n'y a pas de morale éternelle.

Mais il y a une morale du moment. Elle serait valable, si elle était avouée presque unanimement. Nous vivons en un temps où les opinions sont diverses sur presque tous les sujets, opinions individuelles, opinions de groupes ou de caste; il n'y a donc pas de morale complète unanime. Ce qu'on appelle ainsi, c'est l'ensemble des préjugés sur lesquels tous les groupes feignent d'être d'accord. Il se passe là le même phénomène qui unit toutes les volontés d'une

foule, les pousse à un acte collectif dont, prise à part, presque aucune unité de la foule ne serait capable. Cette feinte est absolument nécessaire; sans elle les relations sociales seraient impossibles. Elle constitue une sorte de langage et, comme la vraie langue, plutôt limitatif que direct. Dire « un chien », ce n'est pas signifier un animal précis, reconnaissable, c'est exclure de la proposition tout ce qui ne rentre pas dans le genre « chien ». Précise d'un côté, la limite est, de l'autre, indéterminée. Les préjugés moraux jouent un rôle analogue ; les idées qui les supportent sont limitatives extérieurement et intérieurement, vagues et flottantes. On voit assez bien ce que n'est pas un « honnête homme » ; mal, ce qu'il est. Mais c'est ce flottement qui donne, telle une bielle, de la facilité aux relations sociales, comme le vague du langage permet aux hommes de se comprendre, c'est-à-dire de retrouver leur propre pensée, affirmée ou contredite, dans les paroles d'autrui. Pour s'assimiler les langages précis, ceux de l'arithmétique ou de l'algèbre, il faut des années et une vocation particulière. Les casuistes, qui traitèrent la morale selon la méthode analytique et expérimentale, employèrent des centaines d'in-folios à poser des principes contre lesquels

s'est ruée une armée non moins lourde de tomes furieux. Ceux qui affirment doucement que la morale tient en cinq ou six préceptes, c'est comme s'ils disaient que toute la géométrie tient en cinq ou six définitions. On s'entend fort bien sur la morale quand on n'emploie que des termes limitatifs ; dès que l'on précise, c'est la controverse sans solution possible.

La morale courante, celle dont l'hypocrisie sociale parle couramment le langage flexible, n'est donc qu'un ensemble de préjugés négatifs. Elle ordonne ce qu'il ne faut pas faire publiquement et ce qu'il ne faut pas dire tout haut. Ce dernier chapitre nous ramène, avec une précision mécanique, à l'aventure des *Avariés*, cette pièce dont le titre même est un aveu. Un médecin traitant ce sujet appelle son mémoire : *les Syphilitiques ;* le littérateur soumis à une morale verbale différente est forcé d'user d'un adoucissement. *Les Avariés*, cela voulait dire pour moi, avant toute explication, les fatigués, les malingres, les « vannés ». L'auteur avait si bien conscience de « l'immoralité » de son sujet qu'il l'avait tenu caché jusqu'au dernier moment, reconnaissant ainsi les droits de cette hypocrisie sociale dont il devait être la victime. Il y a une mode morale pour les actes; il y en a

une pour les mots. On peut s'excuser d'un manquement à la politesse sur son foie, son cœur, ses reins, ses pieds, sa gorge, sa rate, son estomac, son pancréas, mais non sur... ni sur... On attrape une bronchite, une entérite, mais non une... ou la..., à moins que l'on ne soit Candide en personne. C'est de quoi M. Brieux s'indigne, ainsi que plusieurs journalistes irréfléchis. *Indignatio facit versum.* M. Brieux et ses commentateurs n'ont fait que de la prose, et bien mauvaise, cependant que leurs idées demeuraient fort obscures. Ce qu'ils entreprennent de démolir, en effet, n'est rien autre chose que la pudeur sexuelle, ce chef-d'œuvre de l'hypocrisie sociale. Ils ne sont pas, et nul ne sera jamais de force. La pudeur, qui a ses ridicules, a son intérêt. C'est une puissante force conservatrice des races. Ce serait peut-être détruire le monde que de la détruire.

Mais elle est indestructible. En y touchant, on l'irrite et on l'exaspère. Les décolletés extrêmes nous ramèneront quelque jour au collet monté; les pièces où l'on accouche et celles où l'on s'abreuve d'iodure entraîneront un tel dégoût que l'amour même sera décrié au théâtre. Si donc on admet la Censure, elle a eu raison. Le tout est de l'admettre. Je préfère la liberté.

Quant à l'hypocrisie sociale, elle saura bien se défendre elle-même. Elle a deux armes terribles qui s'appellent Abstention et Silence.

209

Brefs conseils à un journaliste touchant Victor Hugo. — ... Vous allez avoir à parler beaucoup de Victor Hugo durant quelques mois et naturellement, comme c'est votre métier, vous vous apprêtez à écrire beaucoup de sottises mêlées aux lieux communs traditionnels. Comme vous avez de l'esprit, vous êtes résigné, mais il vous serait agréable, cependant, d'éviter certaines âneries trop voyantes, certains ponts-neufs trop connus. Il vous faudrait aussi quelques opinions d'une originalité modérée et tolérable à jeter négligemment sur la bosse des phrases toutes faites dont vous prévoyez l'inéluctabilité. Je vais essayer.

Notez d'abord, et ceci est une opinion très modérée, que Victor Hugo ne fut pas un poète, mais un orateur. C'est le plus grand orateur lyrique dont les hommes aient jamais entendu le verbe tumultueux. Maître souverain des mots et des cadences, musicien de tempête, orgue prodigieux aux mille souffles, il fut aussi un magni-

fique peintre verbal, un Michel-Ange des océans et des batailles, des abîmes et des cimes. C'était une oreille, c'était un œil ; c'était une trompette et un gong ; ce n'était ni une lyre, ni une syrinx. En d'autres termes, le poète est un émotif ; Hugo n'eut jamais que des sensations, mais il les eut toutes et il les traduisit toutes en une langue d'une parfaite beauté oratoire. Il n'y a pas dans son œuvre dix vers qu'un amant puisse lire à sa maîtresse ; il n'y en a pas dix qu'une femme ait jamais relus. Voilà pourquoi je voudrais qu'on ne fît pas de lui le type même du poète. Il est autre chose, quelque chose de plus grand peut-être, mais de moins humain. Il fait peur, il n'émeut pas. Il terrasse, il ne trouble pas. D'ailleurs, comme tous les hommes d'un génie excessif, il est parfaitement incompréhensible, — comme un Etna qui serait bien réglé, un orage qui serait harmonieux. On a dit, assez bêtement, d'Alexandre Dumas que c'était une des forces de la nature. Victor Hugo semble une force surnaturelle. On vient d'écrire : « Hugo fut toute la poésie et toute la pensée du dix-neuvième siècle. » Ne répétez pas cela. De telles synthèses sont vraiment trop hardies. Est-ce que, sans Vigny, Lamartine, Musset, Baudelaire, Verlaine et quelques autres anciens ou récents, on a « toute la

poésie » du siècle dernier? Je voudrais que l'on demandât à deux cents poètes d'aujourd'hui : quel est votre poète? On verrait. Toute la poésie : non, pas plus que l'orgue n'est toute la musique. L'orgue n'est pas le violon.

Si vous tenez à être tout à fait clair et à éviter les explications, continuez d'appeler Victor Hugo un grand poète, et même le plus grand poète du dix-neuvième siècle, mais n'affirmez pas qu'il en fut « toute la poésie ».

Cependant s'il vous faut une sottise énorme pour capter la confiance de vos lecteurs, choisissez celle-là. Si vous alliez jusqu'à la fin de la phrase, si vous ajoutiez : « et toute la pensée », je rougirais de vous. Je vous conseille même de ne point prononcer ce mot à propos de Victor Hugo. Il avait bien autre chose à faire que de penser.

INDEX ANALYTIQUE

Les chiffres renvoient aux numéros des paragraphes.

TABLE DES MATIÈRES

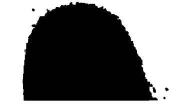
1899

JANVIER

FÉVRIER

MARS

AVRIL



1900

JANVIER

FÉVRIER

MARS

AVRIL

MAI

JUIN

JUILLET

AOUT

SEPTEMBRE

OCTOBRE

NOVEMBRE

DÉCEMBRE

1901

JANVIER

FÉVRIER

MARS

AVRIL

MAI

JUIN

JUILLET

AOUT

SEPTEMBRE

OCTOBRE

NOVEMBRE

DÉCEMBRE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt mai mil neuf cent quatre

PAR

BLAIS & ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

